

L'ile aux fleurs-

Nora Roberts

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Duo

Série Romance

NORA ROBERTS

L'île aux fleurs



Les livres que votre cœur attend

Les livres que votre cœur attend

offert par les Trois Suisses

Duo

Série Romance

NORA ROBERTS

L'île aux fleurs

Les livres que votre cœur attend

Les livres que votre cœur attend



offert par les Trois Suisses

NORA ROBERTS

L'île

aux fleurs

Titre original : *Island of Flowers* (180)

© 1982, Nora Roberts

Originally published by SILHOUETTE BOOKS

a Simon & Schuster division of Gulf

& Western CorporatiolCNew York Traduction française de : Jean-Baptiste Damien

© 1984, Éditions J'ai Lu

27, rue Cassette, 75006 Paris

Chapitre premier

L'arrivée de Lana à l'aéroport international d'Honolulu fut du genre traditionnel. Elle aurait préféré

se perdre dans la foule, mais ne put éviter l'accueil réservé aux touristes. Des filles bronzées au sourire d'ivoire vêtues de sarongs éclatants, distribuaient des *leis* brillants et parfumés. Lana accepta de bonne grâce les baisers de bienvenue et le collier de fleurs, puis se fraya un chemin parmi les passagers à

la recherche d'un bureau de renseignements. La corpulence d'un de ses compagnons de voyage lui barra un instant la route. Il portait une chemisette à

grosses fleurs orange et jaunes, et deux appareils photo lui barraient la poitrine, montrant sa détermination à profiter pleinement de son séjour. En d'autres circonstances, Lana aurait observé son accoutrement avec humour. Mais elle était trop nerveuse pour en tirer le moindre amusement. Cela faisait quinze ans qu'elle n'avait pas entendu un brouhaha de voix américaines.

De l'Amérique, elle avait conservé une série de souvenirs sporadiques, fixés par la mémoire d'une enfant de sept ans. L'Amérique, c'était un

vieil orme nouveaux veillant sur la fenêtre de sa chambre; une vaste étendue d'herbe verte parsemée de boutons-d'or; une boîte aux lettres au bout d'un chemin en lacet. L'Amérique, c'était l'homme dont les récits avaient attisé son imagination de petite fille, l'em-5

portant de la jungle africaine aux îles désertes de l'océan Indien : son père.

Mais maintenant les orchidées remplaçaient les boutons d'or d'autrefois. Les palmiers gracieux et les fougères luxuriantes d'Honolulu lui étaient aussi étrangères que ce père qu'elle allait retrouver au terme d'un long voyage. En fait, elle venait de parcourir la moitié du monde pour le rencontrer. Il lui semblait qu'une vie entière s'était écoulée depuis que le divorce de ses parents l'avait arrachée à ses racines.

Le désespoir l'envahit soudain à l'idée que l'adresse retrouvée parmi les effets de sa mère ne la mènerait peut-être à rien. Impossible de savoir à

quand remontait ce petit morceau de papier froissé.

Le capitaine James Simmons vivait-il toujours dans l'île de Kauai? Elle ne possédait que cette adresse, découverte au milieu d'une pile de factures, sans aucun message, aucune correspondance pour en attester la validité. Le plus pratique eût sans doute été d'écrire à son père et, pendant près d'une semaine, Lana avait hésité. Mais elle s'était finalement décidée en faveur d'une rencontre personnelle. Elle n'avait pu y résister, tout en sachant que ce voyage impétueux allait lui coûter cher. Une fois le billet réglé, ses maigres ressources lui permettaient à peine de vivoter quelques jours dans un hôtel modeste. A ces considérations matérielles se mêlait la crainte incessante d'être au bout du compte rejetée.

Tu n'as aucune raison de t'attendre à autre chose, songeait-elle. Pourquoi voudrais-tu qu'un homme qui ne s'est guère soucié de toi pendant toutes ces années s'intéresse tout à coup à la femme que tu es devenue?

Serrant la, poignée de son sac de voyage, elle se jura une fois de plus d'accepter ce qui l'attendait, 6

quelle que fût la situation. Depuis longtemps, elle avait appris à s'adapter. Mieux que personne, elle savait dissimuler ses sentiments,

masquer ses déceptions. C'était un réflexe qu'elle avait chèrement acquis au cours de son adolescence.

D'un geste vif, elle rajusta le chapeau de toile blanche à bords souples qui emprisonnait le halo de ses boucles blondes. Elle releva le menton.

Personne n'aurait pu deviner l'angoisse qui l'etrei-gnait tandis qu'elle se déplaçait avec une grâce inconsciente à travers la foule. Elle paraissait élégante et blasée dans l'ensemble de soie bleu pâle hérité de sa mère dont elle avait repris ça et là les lignes généreuses pour les adapter à sa mince silhouette.

La préposée aux renseignements était en pleine discussion avec un homme de haute stature, à la silhouette athlétique. Très bronzé, il ne manquait pas de séduction. Il avait des traits rudes, couronnés par un désordre de boucles noires. Le hâle de sa peau attestait qu'il n'était pas étranger au soleil hawaïen. Il émanait de lui quelque chose d'effronté, une sensualité envahissante que Lana devinait sans bien la comprendre. Il avait dû avoir le nez cassé autrefois, mais cela ne diminuait en rien l'attrait de son profil, au contraire. Cette légère asymétrie ajoutait à son charme. Il portait une tenue décontractée, un jean élimé et une chemisette de toile qui révélait une large poitrine et des bras musclés.

Lana l'étudia, vaguement irritée. Elleregistra son aisance enjôleuse, sa posture indolente au comptoir, le sourire taquin qui jouait sur sa bouche. Elle avait déjà vu ce genre d'individus rôder autour de Vanessa, tels des vautours. A ce souvenir elle fut envahie d'un amer ressentiment.

Plus tard, lorsque la beauté de sa mère avait com-

mencé à se faner, les oiseaux s'étaient envolés vers des proies plus jeunes. Dieu merci! Lana n'avait eu jusqu'alors que peu de contacts avec le sexe opposé.

A cet instant précis, elle en éprouva presque de la reconnaissance.

L'homme se retourna et rencontra son regard. Il haussa les sourcils et l'examina à son tour. Elle ne baissa pas les yeux, en proie à une colère aussi soudaine qu'inexplicable. Il détailla la simplicité

coûteuse de ses vêtements, puis s'attarda sur les courbes de son jeune corps élancé, avant de revenir vers son visage à demi dissimulé par le bord de son chapeau. C'était un visage fragile, légèrement aristo-

cratique, aux traits bien dessinés : un petit nez droit, une bouche pleine et sévère, des yeux limpides comme un ciel sans nuages. Elle avait des cils si épais, si fournis qu'il les jugea trop beaux pour être authentiques. Du reste, se fiant au vernis de son apparence extérieure, il la prit pour une femme froide et pleine d'assurance.

Il lui sourit avec une insolence délibérée. Lana continua de le regarder droit dans les yeux en luttant pour ne pas rougir. L'employée des renseignements, s'apercevant que son compagnon avait reporté son attention sur la nouvelle venue, leva la tête et demanda d'un ton professionnel :

- Puis-je vous aider, mademoiselle?

Lana décida d'ignorer l'inconnu et s'approcha du comptoir.

- Oui, s'il vous plaît. Je voudrais aller à Kauai.

Pouvez-vous me dire ce que je dois faire?

Elle parlait avec un léger accent français.

- Certainement. Vous avez un charter qui part pour Kauai dans... vingt minutes, répondit l'employée en consultant sa montre.

- Je peux vous y emmener tout de suite, intervint la voix de l'inconnu.

8

Il la dominait de toute sa hauteur. Elle constata qu'il avait des yeux d'un vert de jade.

- Pas la peine de perdre votre temps à traîner dans l'aéroport, poursuivit-il en souriant de plus belle. Mon coucou n'est pas aussi surpeuplé que le charter et cela vous reviendra moins cher.

Lana eut du mal à conserver son petit air dédai-gneux.

- Vous pilotez? s'étonna-t-elle.

- Exact. Et je n'hésite pas à proposer mes services. Un peu d'argent de poche ne fait de mal à

personne... Si vous avez quelques doutes sur mes capacités, Rose peut vous rassurer, ajouta-t-il avec un signe de tête en direction de l'employée. Je pilote pour la compagnie d'aviation *Canyon Airlines*, à

Kauai.

Rose lui jeta un regard entendu et agita quelques papiers. Elle s'éclaircit la gorge.

- Dylan... heu, M. O'Brian est un excellent pilote, affirma-t-elle. Je peux vous garantir que votre vol sera tout à fait agréable.

Devant le sourire effronté et les yeux amusés de l'inconnu, Lana songea qu'elle était loin de partager cet avis. Cependant, mieux valait ne pas faire la fine bouche. Elle n'avait pas beaucoup d'argent.

- Très bien, monsieur O'Brian. Je vais partir avec vous.

Il lui tendit la main, paume en l'air. Elle regarda froidement cette main, de plus en plus furieuse.

Pour qui la prenait-il?

- Si cela ne vous fait rien, je préférerais vous payer à l'arrivée, monsieur O'Brian. Du reste, vous ne m'avez pas encore annoncé votre tarif.

- C'est le ticket de vos bagages que je veux, répliqua-t-il sans s'émouvoir. Cela fait partie du service.

Baissant la tête pour masquer sa confusion, elle

fouilla dans son sac et lui remit le ticket en question.

- Allons-y.

Il l'empoigna fermement par le bras et l'entraîna à toute allure, jetant par-dessus son épaule :

- A bientôt, Rose.

- A bientôt. Bon séjour à Hawaïi, mademoiselle!

cria Rose, mue par la force de l'habitude.

Lana avait du mal à suivre son compagnon. Peu habituée à être propulsée de la sorte, elle trottait à

côté de lui en s'efforçant de conserver sa dignité. A la fin, elle n'y tint plus.

- A ce train-là, monsieur O'Brian, nous n'aurons même pas besoin de prendre l'avion. Excusez-moi, mais je n'ai pas l'habitude de faire du jogging dans les aéroports.

Il s'arrêta et lui sourit. Subjuguée, elle découvrit que ce sourire était une arme aussi puissante qu'étrange, une arme contre laquelle elle n'avait pas encore appris à se défendre.

- Je croyais que vous étiez pressée, mademoiselle, heu...

Il jeta un coup d'œil sur le ticket et elle vit son sourire s'évanouir. Quand il releva les yeux, toute trace d'humour en avait disparu. Ses mâchoires étaient tendues. Elle faillit reculer devant l'hostilité

presque tangible qui se dégageait de lui.

- Lana Simmons?

C'était plus une accusation qu'une question.

- Oui, c'est bien ça, dit-elle.

Le regard de Dylan se durcit. Elle s'aperçut que sa propre assurance fondait avec une rapidité

déconcertante.

- Et vous allez voir James Simmons?

Elle ouvrit de grands yeux remplis d'espoir. Mais l'expression de Dylan demeurait fermée, ennemie.

10

Elle réprima l'envie de lui poser cent questions et constata qu'il lui serrait le bras à lui faire mal.

- Je ne vois pas en quoi cela vous regarde, monsieur O'Brian, mais la réponse est oui, répondit-elle. Vous connaissez mon... père?

Elle avait hésité à prononcer ce dernier mot.

C'était, dans sa bouche, une nouveauté douce-amère.

- Oui, je le connais... mieux que vous. Vous arrivez avec quinze ans de retard. Mais il paraît que mieux vaut tard que jamais...

Il la relâcha brusquement, comme si le fait de la toucher l'offensait. Puis il reprit, s'inclinant devant elle avec cérémonie :

- En tout cas, Duchesse, la compagnie *Canyon Airlines* est à votre disposition. Le voyage vous est offert par la maison. Je ne peux tout de même pas faire payer la fille du propriétaire.

Il tourna les talons pour aller retirer ses bagages, et sortit à grands pas sur la piste d'envol, silencieux et menaçant. Lana courut dans son sillage, à la fois médusée par son attitude et par ce qu'il venait de lui apprendre.

Son père était à la tête d'une compagnie aérienne!

Elle se souvenait de James Simmons comme d'un simple pilote rêvant de posséder un jour ses propres avions. Une utopie inaccessible. A quel moment le rêve avait-il cédé la place à la réalité ? Et pourquoi cet homme - qui jetait les élégantes valises de sa mère dans un petit avion en les traitant comme des sacs-poubelles - affichait-il une telle hostilité envers elle depuis qu'il avait découvert son identité? Comment savait-il qu'elle était séparée de son père depuis quinze ans? Elle ouvrit la bouche pour le lui demander au moment où il contournait les hélices de l'appareil. Elle y renonça quand elle s'aperçut qu'il la fusillait du regard.

11

- Grimpez là-dedans, Duchesse. Nous allons être obligés de nous supporter pendant vingt-huit minutes.

Il la saisit par la taille et la souleva comme une plume pour l'installer dans la cabine puis prit place à son tour sur le siège du pilote. Elle eut soudain conscience de sa virilité toute proche et feignit la plus grande concentration pour boucler sa ceinture de sécurité. A travers ses cils, elle le vit appuyer sur diverses manettes. Le moteur se mit à rugir.

La mer étala son immensité sous leurs yeux. Elle était bordée de plages blanches, semées de minuscules baigneurs offrant leur corps au dieu Soleil.

Des montagnes accidentées s'élevèrent, souveraines éternelles des îles. Les couleurs du décor étaient si vives qu'elles paraissaient artificielles. Mais elles finirent par se mêler au fur et à mesure qu'ils gagnaient de l'altitude. Les bruns, les verts, les bleus, les éclairs rouge vif et jaunes s'adoucirent, se fondirent avec l'éloignement. L'avion s'inclina

légèrement et décrivit une courbe en plein ciel avant de foncer droit devant lui dans un vrombissement puissant.

- Kauai est un paradis naturel, commença Dylan sur le ton d'un guide touristique.

Il se renversa contre le dossier de son siège et alluma une cigarette.

- Du côté du rivage nord coule la rivière Wailua, qui se termine à la grotte des fougères. La verdure y est exceptionnelle. On y trouve des kilomètres de plage, des champs de canne à sucre et d'ananas. Les cascades d'Opeaka, la baie d'Hanalei et la côte de Na Pali valent également le coup d'œil... Vers le rivage sud, poursuivit-il tandis que Lana adoptait l'attitude d'une auditrice attentive, nous avons le parc national de Kokee et le canyon de Waimea. Les jardins d'Olohele et de Menehune abritent une pro-12

fusion de plantes et de fleurs tropicales. Un peu partout, l'île permet de pratiquer les sports nautiques dans des conditions exceptionnelles. Pourquoi diable êtes-vous venue?

La question, si abrupte à la fin de son récit mécanique, fit sursauter Lana.

- Pour... pour voir mon père.

Il se tourna vers elle et l'examina un moment.

- Vous avez pris votre temps, marmonna-t-il en tirant sur sa cigarette. Je suppose que vous étiez trop occupée à apprendre les bonnes manières dans quelque institution huppée.

Lana fronça les sourcils, songeant à la modeste pension qui lui avait servi de foyer et de refuge pendant près de quinze ans. Si Dylan O'Brian était fou, il valait mieux ne pas le contredire.

- Tout juste, affirma-t-elle. Dommage que vous n'ayez pu partager mon expérience. Apprendre les bonnes manières ne fait de mal à personne.

- Non merci, Duchesse. Je déteste les simagrées.

- Je m'en serais doutée.

Il grimaça un sourire.

- Les façons de vivre de l'île ne sont pas toujours civilisées, Duchesse.

Je doute qu'elles vous conviennent.

- J'ai une grande faculté d'adaptation, monsieur O'Brian, rétorqua-t-elle avec un haussement d'épaules. Je peux même supporter un certain manque de courtoisie à dose infime. Vingt-huit minutes, ce sera mon record.

- Bravo. Dites-moi, mademoiselle Simmons, reprit-il avec un respect exagéré, comment est-ce, l'Europe?

Elle fut obligée de renverser la tête en arrière pour lui jeter un regard sous le rebord de son chapeau.

13

- Merveilleux. Dans l'ensemble, les Français sont un peuple accueillant et cosmopolite. Quand on a affaire à des gens qui partagent vos inclinations, on se sent tout à fait... *chez soi*, conclut-elle avec un geste vague en imitant le ton mondain de sa mère.

- Comme vous avez raison, approuva-t-il, ironique. Mais je crains que vous ne rencontriez pas beaucoup de gens qui partagent vos inclinations, à

Kauai.

- Qui sait? Je vous l'ai dit, je peux m'adapter.

Peut-être trouverai-je Kauai aussi agréable que Paris.

- Je ne doute pas que vous ayez trouvé les messieurs de Paris très agréables, marmonna-t-il soudain en écrasant sa cigarette.

Lana estima cette réaction plutôt réconfortante.

Le pitoyable souvenir de ses quelques fréquentations masculines lui donnait envie de rire, mais elle réussit à se contenir. Seul un petit sourire lui échappa. Elle s'excusa mentalement auprès du bon Père Rennier avant de poursuivre :

- Les hommes que je connais se distinguent par leur élégance et leur culture. Ce sont des êtres d'une haute intelligence, aux goûts raffinés. Leurs bonnes manières et leur sensibilité font essentiellement défaut, me semble-t-il, à leurs homonymes américains.

Dylan émit un petit sifflement.

- Sans blague? s'étonna-t-il d'une voix douce.
- Sans blague, monsieur O'Brian, déclara-t-elle fermement.
- Dans ce cas, j'espère ne pas gâcher votre pal-marès...

Il brancha le pilote automatique, pivota sur son siège et la prit dans ses bras, écrasant sa bouche

contre la sienne sans lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Elle se retrouva prisonnière de son étreinte, incapable de lutter contre sa force et contre l'étourdissement de ses propres sens. Elle était submergée par son odeur masculine, le goût de ses lèvres, la chaleur de sa peau. Elle entrouvrit la bouche sous la pression de sa langue, puis, tentant d'échapper à

des sensations dont la vivacité la dépassait, se raccrocha malgré elle à sa chemise.

Dylan se détacha d'elle et examina son jeune visage où se lisaient la stupéfaction, la vulnérabilité.

Elle ne put que lui rendre son regard, totalement confuse. Se détournant, il reprit les commandes de l'appareil.

- On dirait que vos galants français ne vous ont pas préparée à la technique américaine.

Piquée au vif et furieuse de cette faiblesse qu'elle venait de découvrir en elle, Lana lui fit face.

- Votre « technique », monsieur O'Brian, est aussi grossière que le reste de votre personne.

Il haussa les épaules en souriant.

- Estimez-vous heureuse que je ne vous aie pas jetée par la portière, Duchesse. Je lutte contre cette envie depuis vingt minutes.

- Il serait sage d'apprendre à maîtriser vos impulsions, rétorqua-t-elle.

Elle avait l'impression que son sang-froid se désagrégeait à une vitesse alarmante. Je ne me mettrai pas en colère, se répéta-t-elle. Elle n'allait pas donner à ce détestable individu la satisfaction de voir à

quel point il avait le don de la mettre hors d'elle.

L'avion piqua brusquement du nez. La mer monta vers eux à une vitesse terrifiante tandis que l'appareil se lançait dans une série d'acrobaties aériennes.

Le ciel et l'eau devinrent une masse de bleus interchangeable, les nuages et l'écume des vagues 15

se mêlèrent, se brouillèrent. Lana s'accrocha désespérément à son siège, voyant encore tourbillonner les éléments bien qu'elle eût les yeux fermés.

Impossible de protester. Elle avait perdu sa voix dès la première cabriole; il lui semblait que son cœur était resté coincé au fond de sa gorge. Crispée des pieds à la tête, elle récita mentalement une prière. A la fin, elle fut exaucée, l'avion se redressa.

A côté d'elle, elle entendit son compagnon rire à gorge déployée.

- Vous pouvez ouvrir les yeux, maintenant, mademoiselle Simmons. Nous allons atterrir dans une minute.

Lana explosa en une suite d'invectives contre l'insupportable caractère du pilote - puis s'aperçut qu'elle était en train de s'exprimer en français. Elle respira profondément.

- Monsieur O'Brian, conclut-elle dans un anglais glacial, vous êtes l'homme le plus détestable que j'aie jamais rencontré.

- Merci, Duchesse.

Ravi, il se mit à fredonner une chansonnette.

Elle s'efforça de garder les yeux ouverts tandis que l'avion amorçait sa descente. Une fois de plus, les montagnes s'élevèrent dans une palette de verts, de bruns, de bleus. Bientôt, le train d'atterrissage rebondit sur l'asphalte où l'appareil glissa comme un oiseau avant de s'arrêter. Etourdie, Lana découvrit des hangars et de longues rangées de piper-cubs, de bimoteurs, d'avions-taxis. Il devait y avoir une erreur. Tout ceci ne pouvait appartenir à son père.

Dylan remarqua son étonnement.

- Ne vous faites pas d'illusions, Duchesse, déclara-t-il d'un ton sec. Vous avez perdu votre part. Et même si le capitaine était enclin à la générosité, son 16

associé lui rendrait les choses difficiles. Pour la grande vie, il faudra chercher ailleurs.

Elle le regarda sans comprendre un seul mot et le vit sauter à terre. Débouclant sa ceinture, elle s'apprêta à l'imiter, mais il la saisit de nouveau par la taille pour l'aider à descendre et, un court instant, la tint suspendue en l'air. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

Lana plongea malgré elle dans son regard. Elle n'avait jamais vu des yeux si verts, si magnétiques.

Il la déposa brutalement sur le sol. Elle recula d'un pas, rassembla son courage.

- Monsieur O'Brian, voudriez-vous me dire où je peux trouver mon père, s'il vous plaît?

Il la regarda un moment avant de lui désigner d'un geste brusque un petit bâtiment blanc.

- Son bureau est là-bas, maugréa-t-il avant de s'éloigner à grands pas.

Chapitre deux

Le bâtiment était en réalité une hutte de dimensions moyennes. Des palmiers et des anthuriums écarlates en bordaient l'entrée. Lana y pénétra en frissonnant. Elle avait l'impression que ses genoux se dérobaient sous elle, que son cœur allait éclater.

Que dirait-elle à l'homme qui l'avait laissée se débattre dans la solitude pendant quinze ans?

Quels mots pouvaient combler le fossé qui les séparait, exprimer ce besoin d'affection jamais assouvi? Serait-elle capable d'oublier, d'accepter sans poser de questions?

L'image qu'elle avait de James Simmons était toujours aussi vivace. Le temps ne l'avait pas altérée. Bien sûr, il avait dû vieillir, se disait-elle. Mais elle avait grandi. Elle n'était pas une petite fille courant après une idole, mais une femme retrouvant son père. Tous deux avaient

changé. Peut-être était-ce préférable.

Elle s'avança dans un vestibule désert. Promenant son regard alentour, elle remarqua vaguement des meubles d'osier, des tapis jonchant le sol; elle se sentit plus seule que jamais. Soudain, comme d'un fantôme surgissant du passé, la voix de son père lui parvint derrière une porte entrouverte. Elle s'approcha et le vit dans l'entrebâillement. Installé

derrière son bureau, il parlait au téléphone.

En observant les légères marques imprimées par 19

le temps sur son visage, elle constata qu'elle pouvait se fier à sa mémoire. Si le soleil lui avait hâlé la peau et dessiné des petites rides au coin des yeux, ses traits demeuraient familiers. Ses sourcils épais avaient viré au gris mais ses yeux noisette, son nez droit, sa bouche mince étaient les mêmes. Il avait toujours une chevelure abondante et drue, à présent semée de fils d'argent. Tout en parlant, il leva la main pour fourrager dans ses cheveux. Elle n'avait pas oublié cette manie et sa gorge se serra d'émotion.

Quand il raccrocha le combiné, elle s'humecta les lèvres.

- Hello, Cap! murmura-t-elle doucement.

Il tourna la tête, son visage accusa la surprise.

Dans ses yeux, elle vit déferler une série d'émotions avec, quelque part, de la peine. Il se leva et elle reçut un petit choc en remarquant qu'il était de taille moyenne, que ce n'était pas le géant de son enfance.

- Lana? questionna-t-il d'une voix blanche.

Elle devina intuitivement que ses bras n'allaient pas s'ouvrir pour la recevoir et réprima l'impulsion de se précipiter vers lui.

- Je suis heureuse de te revoir, dit-elle en détentes tant aussitôt ce lieu commun.

Elle s'avança d'un pas, lui tendit la main. Il hésita une fraction de seconde avant de la prendre, la relâcha aussitôt.

- Tu as grandi, observa-t-il. Tu ressembles à ta mère. Où sont passées tes tresses?

Le visage de Lana s'éclaira d'un sourire lumineux, un sourire communicatif qui réchauffa brièvement l'expression de son père.

- Je les ai coupées. Il n'y avait plus personne pour tirer dessus.

20

La gêne s'installa de nouveau entre eux, elle chercha désespérément un sujet de conversation.

- Tu possèdes maintenant ta compagnie d'aviation; tu dois être heureux. J'aimerais beaucoup visiter l'aéroport.

- Nous arrangerons cela, répondit-il d'un ton poli et impersonnel qui fit à Lana l'effet d'une gifle.

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. Les larmes commençaient à lui brouiller la vue.

- C'est très impressionnant.

- Merci. Nous en sommes très fiers, marmonna-t-il avant de s'éclaircir la gorge. Combien de temps comptes-tu rester à Hawaii?

Elle s'agrippa au rebord de la fenêtre et s'efforça d'adopter la même indifférence que lui. Ses pires craintes ne l'avaient pas préparée au chagrin qu'elle éprouvait en ce moment.

- Quelques semaines, peut-être. Je n'ai pas de projets précis. Je suis venue... Je suis venue sans réfléchir.

Il fallait dire n'importe quoi pour combler le vide, le silence. Elle s'empressa de poursuivre :

- Le pilote m'a dit que Kauai était magnifique. Je suis certaine que j'aurai des tas de choses à découvrir, ici. Des jardins, des parcs.

Elle tenta en vain de se rappeler les autres précisions de Dylan.

- Peut-être pourrais-tu me recommander un hôtel? ajouta-t-elle d'un ton léger.

Elle s'aperçut qu'il scrutait son visage et lutta pour garder le sourire.

- Tu n'as qu'à t'installer chez moi, si tu veux. Tu es la bienvenue.

Faisant taire son orgueil, elle accepta. Elle ne pouvait s'offrir le luxe d'emménager ailleurs.

- C'est très gentil. Merci.

21

Il feignit alors de consulter quelques papiers, sur son bureau.

- Comment va ta mère?

- Elle est morte, murmura Lana. Il y a trois mois.

Il leva vivement les yeux. Une légère crispation déforma ses traits. Puis il se laissa tomber sur son siège.

- Je suis désolé, Lana. Etait-elle malade?

- Non, elle... elle est morte dans un accident de voiture.

- Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? J'aurais pu t'ai-der.

- Oh! je me suis débrouillée.

Elle se détourna une fois de plus vers la fenêtre, évoquant sa panique, sa maladresse, les dettes accu-mulées, la vente aux enchères de chaque objet de valeur.

- Lana, pourquoi es-tu venue? demanda-t-il d'un ton radouci.

- Pour voir mon père, balbutia-t-elle.

- Cap!

Elle tressaillit au son de cette voix. La silhouette de Dylan O'Brian se détachait sur le pas de la porte.

Il lui jeta un bref regard et reprit :

- Cap, Chambers s'apprête à décoller. Il veut te voir.

- O.K.! j'arrive, répondit Cap. Lana, je te présente Dylan O'Brian, mon associé. Dylan, voici ma fille.

- Nous nous connaissons.

Lana hocha la tête.

- En effet. M. O'Brian a eu l'amabilité de me piloter jusqu'ici, depuis Oahu. Ce fut un vol des plus... fascinants, je dois dire.

- Ah? fit Cap. Tant mieux.

Il s'approcha de Dylan, lui mit la main sur l'épaule.

22

- Emmène Lana à la maison et occupe-toi de son installation. Elle doit être fatiguée.

Elle les vit échanger un regard et devina entre eux une espèce de connivence, une compréhension dont elle se sentait exclue.

- Entendu, acquiesça le jeune homme.

Il y eut un petit silence. Cap se tourna vers sa fille.

- Je te reverrai à la maison. J'y serai dans deux heures, environ.

- D'accord. Merci...

Il sortit de la pièce d'un pas hésitant, la laissant contempler le vide, derrière lui. Elle ne songeait plus à sourire; l'effort commençait à être douloureux. Je ne pleurerai pas, se jura-t-elle. Pas devant cet homme. A défaut d'autre chose, il lui restait de l'orgueil.

- Quand vous serez prête, mademoiselle Simmons.

Elle passa devant Dylan.

- J'espère que vous êtes plus discret au volant d'une voiture qu'aux commandes d'un avion, monsieur O'Brian.

- Vous verrez bien, rétorqua-t-il.

Les valises de Lana l'attendaient au-dehors, posées près d'une jeep. Elle s'étonna :

- On dirait que vous avez anticipé tous mes mouvements.

- J'avais espéré vous renvoyer d'où vous venez avec armes et bagages, mais il semble que ce soit impossible.

Il jeta les valises à l'arrière de la voiture, se glissa au volant sans

prendre la peine de lui ouvrir la portière et fit démarrer le moteur. Elle s'installa près de lui avec un soupir résigné. Il desserra le frein à main. La jeep bondit en avant si brutalement que Lana faillit heurter le pare-brise.

23

- Qu'avez-vous raconté à votre père? demanda-t-il à brûle-pourpoint tout en manœuvrant avec habileté à travers la circulation.

- C'était une conversation personnelle. Le fait que vous soyez son associé ne vous donne pas le droit de vous en mêler.

- Ecoutez, Duchesse. Je n'ai pas l'intention de rester à me tourner les pouces pendant que vous faites irruption dans la vie de votre père pour y semer la pagaille. Son expression, tout à l'heure, ne m'a pas plu. Je ne vous ai laissés seuls que dix minutes et vous avez trouvé le moyen de le blesser.

Que lui avez-vous dit? Ne m'obligez pas à arrêter la voiture pour vous contraindre à parler. Je crois que vous ne trouveriez pas mes méthodes très raffinées, ajouta-t-il, menaçant.

Soudain, elle se sentit trop faible pour discuter.

Des nuits sans sommeil, des jours chargés d'anxiété

et, pour finir, un long et pénible voyage - elle était à

bout de résistance. Elle ôta son chapeau d'un geste las, renversa la tête contre le dossier de son siège et ferma les yeux.

- Monsieur O'Brian, je n'avais pas l'intention de blesser mon père. Nous nous sommes dit très peu de chose. Peut-être est-ce l'annonce de la mort de ma mère qui l'a bouleversé. Il l'aurait appris tôt ou tard.

Il lui lança un regard et fut surpris par la fragilité

de son visage découvert. Elle avait des cheveux d'un blond soyeux, auréolant une peau d'ivoire. Il remarqua, pour la première fois, les cernes mauves autour de ses paupières.

- Quand cela s'est-il passé?

Lana ouvrit les yeux, perplexe. Elle avait cru déceler une note de sympathie dans sa voix.

- Il y a trois mois. Sa voiture a heurté un poteau 24

télégraphique. On m'a dit qu'elle était morte sur le coup.

Et sans douleur, ajouta-t-elle en son for intérieur, anesthésiée par une bonne quantité de Champagne millésimé.

Dylan ne dit rien, elle lui fut reconnaissante de ne pas se répandre en fausses condoléances. On lui en avait déjà suffisamment prodigué et elle jugeait ce silence plus réconfortant. Elle étudia son profil, ses traits bronzés, sa bouche ferme, avant de reporter son attention sur le décor environnant.

L'odeur du Pacifique imprégnait l'atmosphère.

Une eau d'un bleu étincelant se détachait sur le blanc des plages. L'ombre des pins parasols, caressés par la brise légère, s'étirait sur le sable. Bientôt, ils s'enfoncèrent dans l'arrière-pays et la mer disparut peu à peu, cédant la place à un paysage de velours vert, semé d'une myriade de fleurs multico-lores qui se chauffaient paresseusement au soleil.

Dylan engagea la jeep dans une allée bordée de palmiers. En approchant de la maison, Lana éprouva un sentiment de bien-être inattendu, comme si les lieux lui souhaitaient la bienvenue.

C'était un simple bâtiment de deux étages, aux lignes nettes, aux murs blancs, doté de grandes baies aux vitres miroitantes.

- C'est adorable! s'écria-t-elle.

- Peut-être pas aussi luxueux que vous l'espériez, marmonna Dylan en freinant brutalement, mais Cap s'y plaît.

De toute évidence, la trêve des hostilités touchait à son terme. Il sauta à terre et entreprit de récupérer les valises. Lana descendit de la jeep à son tour, sans faire de commentaire. Protégeant ses yeux du soleil, elle continua d'admirer la demeure de son père. Une volée de marches menait à une véranda circulaire. Dylan gravit le perron, poussa la porte 25

d'entrée et pénétra dans la maison. Elle le suivit sans y être invitée.

- Fermez cette porte! cria une voix. Vous allez attirer les mouches.

Lana leva des yeux étonnés. Elle vit, non sans admiration, une énorme femme descendre l'escalier du hall avec une légèreté de petite fille. Celle-ci était enveloppée d'un *muumuu* flottant et coloré.

Ses cheveux d'un noir luisant, ramenés en arrière, formaient un chignon épais à la base de sa nuque.

Elle avait un visage lisse, couleur de miel ambré, des yeux sombres et profonds, largement écartés.

On aurait pu lui donner n'importe quel âge entre trente et soixante ans. Semblable à quelque prêtresse des îles, elle s'arrêta au bas de l'escalier pour examiner Lana sous toutes les coutures, sans aucune retenue. Dylan avait posé les valises à terre et s'appuyait contre la rampe avec nonchalance.

- Qui est-ce? lui demanda la femme en croisant les bras sur son ample poitrine.

- La fille de Cap.

- Mmm... La fille de Cap Simmons. Très belle, mais trop pâle. Vous ne mangez donc pas?

Elle encercla le bras de Lana entre son pouce et son index.

- Mais si, je...

- Pas assez, interrompit-elle.

Elle saisit du bout des doigts une des mèches de cheveux de Lana et l'examina avec intérêt.

- Pourquoi les coupez-vous si court?

- Je...

- Il y a des années que vous auriez dû venir. Mais vous êtes là, maintenant, reprit-elle en lui tapotant la joue. Vous êtes fatiguée. Je vais préparer votre chambre.

- Merci. Je...

- Et ensuite, vous mangerez quelque chose.

Elle saisit les valises et s'élança dans l'escalier.

- C'est Miri, expliqua Dylan. Elle s'occupe de la maison.

- J'avais compris.

Lana porta malgré elle la main à ses cheveux et ramena une mèche devant ses yeux pour en évaluer la longueur, l'air pensif.

- N'auriez-vous pas dû prendre les valises à sa place? interrogea-t-elle.

- Miri pourrait me soulever moi-même jusqu'en haut de l'escalier sans le moindre effort. En outre, je ne suis pas assez fou pour me mêler de ce qu'elle considère comme son devoir. Venez, je vais vous servir à boire.

Il l'entraîna vers le salon. Elle le vit se diriger avec une familiarité décontractée vers un cabinet de bois à double battant et se détourna pour observer la pièce aux murs crème. La simplicité y régnait, comme le laissait prévoir l'extérieur de la maison. La propreté, le luisant des objets trahissaient la diligence domestique de Miri. Mais, songea-t-elle avec un soupir, il n'y avait pas de place ici pour une femme. Le décor avait quelque chose de typiquement masculin, d'une masculinité confortable et bien établie.

- Que prendrez-vous?

La question de Dylan la ramena à la réalité. Elle secoua la tête et posa son chapeau sur une table basse, où il parut aussitôt frivole et totalement déplacé.

- Rien, merci.

- Comme vous voudrez.

Il versa une rasade d'alcool dans un verre et se laissa tomber sur un fauteuil.

- Je dois vous prévenir que nous n'aimons pas beaucoup les formalités, Duchesse. Il va falloir vous adapter à un mode de vie plutôt rudimentaire.

Elle posa son sac sur la table près de son chapeau.

- On a le droit de se laver les mains avant les repas ?
- Bien sûr, répondit-il, ignorant le sarcasme. Ce n'est pas l'eau qui manque.
- Et où habitez-vous, monsieur O'Brian?
- Ici.

La voyant froncer les sourcils, il étira ses jambes et lui adressa un sourire satisfait avant de préciser :

- Du moins pour une semaine ou deux. Ma maison est en réparation.
- Comme c'est regrettable, commenta Lana en se promenant à travers la pièce. Pour nous deux.

Il leva son verre, lui porta un toast muet.

- Vous survivrez, Duchesse. Je suis sûr que vous avez appris à dominer les difficultés.
- Vous ne croyez pas si bien dire, monsieur O'Brian. Mais j'ai le sentiment que vous ignorez tout de ces difficultés.
- Vous ne manquez pas de nerf; je dois vous l'accorder.
- Votre opinion est dûment enregistrée.

Il fut soudain debout, d'un mouvement souple, traversa la pièce et la saisit aux épaules sans lui laisser le temps de reculer.

- C'est de l'argent que vous cherchez? articula-t-il. Est-il possible que vous soyez cupide à ce point?

Vous lui en avez pourtant assez soutiré. Sans jamais rien donner en retour. Sans prendre la peine de répondre à une seule de ses lettres. Sans un signe de vie pendant toutes ces années. Que voulez-vous de lui, maintenant?

Il s'arrêta brusquement de parler en constatant qu'elle était devenue d'une blancheur crayeuse. Le 28

visage livide, les yeux remplis de stupéfaction, elle vacilla et faillit tomber. Il la retint d'une main ferme, un peu embarrassé.

- Qu'avez-vous ?

- Je... Monsieur O'Brian, je crois que je vais accepter ce verre, réflexion faite.

De plus en plus perplexe, il l'installa dans un fauteuil et lui apporta un verre de cognac. Elle le remercia d'un murmure. La brûlure de l'alcool la fit frissonner. Les murs cessèrent de bouger, la brume de son esprit parut se dissiper.

- Monsieur O'Brian, je... dois-je comprendre...

Etes-vous en train de me dire que mon père m'a écrit?

- Vous le savez très bien, répliqua-t-il avec impatience.

Il y eut un silence. Elle entrouvrit la bouche et le regarda, incrédule. Il alluma une cigarette et poursuivit :

- Votre père est venu s'installer ici tout de suite après son divorce. Il vous a toujours écrit réguliè-rement. Comme il ne recevait jamais de réponse, il a fini par abandonner, il y a cinq ans. Mais il n'a pas cessé pour autant de vous envoyer de l'argent! Il a continué de subvenir à vos besoins jusqu'à vos vingt et un ans, l'année dernière. Et quels besoins! Vous lui avez coûté cher.

- Vous mentez!

Abasourdi, il la vit bondir sur ses pieds, les joues écarlates, les yeux étincelants.

- Tiens, fit-il en soufflant un nuage de fumée.

On dirait que la glace fond. Je ne mens jamais, Duchesse. La vérité est trop intéressante.

- Il ne m'a jamais écrit. Jamais! Pas une seule fois pendant toutes ces années. Et toutes mes lettres, à

moi, me sont revenues.

Dylan écrasa lentement sa cigarette et s'approcha d'elle, lui faisant face.

- Vous vous imaginez que je vais avaler ça? Vous faites erreur sur la personne, Duchesse. J'ai vu les lettres que Cap vous envoyait. J'ai aussi vu les mandats. Vous semblez en avoir fait bon usage, du reste... ajouta-t-il en caressant du doigt la soie de son ensemble.

Lana repoussa violemment sa main.

- Je vous affirme que je n'ai jamais reçu de lettre.

Mon père ne m'a pas donné signe de vie depuis mes sept ans.

- Mademoiselle Simmons, j'ai posté moi-même plus d'une de ces missives, tout en ayant l'envie de les jeter dans le Pacifique. J'ai posté des cadeaux également; au début, des tas de poupées. Vous devez avoir une sacrée collection de poupées de porcelaine. Ensuite, ce furent des bijoux. Je me souviens parfaitement du cadeau de votre dix-huitième anniversaire. Des pendants d'oreilles en opale. Ravissants. En forme de fleur...

Lana se mordit la lèvre. Il lui sembla que la pièce se remettait à tourner.

- Des pendants d'oreilles...

- Exact. Et tout ça allait toujours au même endroit : rue Cambon, à Paris.

Sentant ses jambes se dérober sous elle, elle se laissa tomber dans son fauteuil.

- L'adresse de ma mère, murmura-t-elle. Moi, j'étais en pension.

- Sans doute. Vous avez reçu une éducation aussi longue que coûteuse.

Il remplit de nouveau son verre et s'assit à son tour. Lana songeait à la modeste pension de sa jeunesse, avec sa nourriture grossière, ses draps rugueux, ses salles de classe mal chauffées en hiver.

Elle porta la main à son front.

30

- Je ne savais pas que mon père payait ma scolarité.

- Et qui donc aurait pu vous offrir vos leçons de piano, de diction, de maintien?

Elle soupira, blessée une fois de plus par son acrimonie. Sa main retomba sur ses genoux.

- Vanessa, ma mère, disait qu'elle avait une source de revenus personnelle. Je ne lui ai jamais posé de questions. Elle a dû me cacher les lettres de mon père.

Elle parlait d'une voix éteinte. Dylan s'agita nerveusement.

- C'est le petit numéro que vous avez l'intention de jouer devant Cap? Il est très convaincant.

- Non, monsieur O'Brian. Au point où nous en sommes, tout ça n'a aucune importance, n'est-ce pas? De toute façon, mon père ne me croirait pas plus que vous. Je vais écourter mon séjour, et retourner en France.

Elle étudia un instant le contenu de son verre de cognac, se demandant si l'alcool était responsable de son état second.

- Je pense rester une semaine ou deux mais je vous serais reconnaissante de ne pas mentionner cette conversation devant mon père; cela ne ferait qu'aggraver la situation.

Dylan éclata d'un rire bref.

- Je n'ai pas l'intention de lui raconter votre petit conte de fées.

- Votre parole, monsieur O'Brian. Je veux votre parole.

Surpris par l'anxiété de sa voix, il leva les yeux.

Elle soutint son regard sans sourciller.

- Vous l'avez, mademoiselle Simmons.

Elle hocha la tête, se leva, reprit son chapeau et son sac.

31

- J'aimerais bien aller me reposer dans ma chambre, maintenant. Je suis très fatiguée.

- La troisième porte, en haut à droite.

Elle sortit de la pièce sans se retourner. Dylan contemplait son verre,

pensivement.

Chapitre trois

Lana examina son reflet dans le miroir. Elle vit un visage d'une pâleur de cire, envahi par de grands yeux cernés. D'un geste machinal, elle se mit un peu de rose sur les joues.

Elle n'ignorait rien des défauts de sa mère : son égoïsme, sa futilité. Enfant, il lui avait été facile de fermer les yeux et de savourer ses rares et excitantes rencontres avec cet être vivant, magique. Les réceptions, les robes du soir de sa mère offraient un tel contraste avec le pain rassis de la pension et ses uniformes empesés! Mais au fur et à mesure qu'elle avait grandi, les visites s'étaient espacées. Elle avait fini par se résoudre à passer toutes ses vacances à

l'école, en compagnie des religieuses. Aujourd'hui, avec le recul, elle pouvait comprendre l'attitude impitoyable de sa mère, son besoin désespéré de se raccrocher à sa jeunesse, l'obsession malade de sa seule beauté. Avoir une grande fille au corps ferme et à la peau fraîche ne flattait en rien sa fierté; c'était plutôt un obstacle, une épine dans sa chair, lui rappelant que le temps fuyait.

Elle avait toujours eu peur de perdre quelque chose : sa beauté, sa jeunesse, ses amis, ses hommes.

Lana poussa un soupir. Toutes ces crèmes et ces potions. Toutes ces teintures, ces lotions. Et cette collection de poupées de porcelaine. Douze en tout.

Chacune provenant d'un pays différent. La poupée 33

espagnole était si belle, avec son peigne et sa mantille. Et les pendants d'oreilles...

Elle reposa sa brosse à cheveux et se mit à

arpenter la pièce. Ces adorables fleurs d'opale qui semblaient si fragiles aux oreilles de Vanessa. Elle se souvenait l'avoir vue les porter; elle se souvenait aussi les avoir vendues aux enchères, tout comme les douze poupées de porcelaine. Que lui avait-elle pris d'autre? Quelle femme était-elle donc pour s'être approprié les biens de sa fille? Pour lui laisser croire, année après année, que son père l'avait oubliée? Elle l'écartait de lui, elle lui cachait même ses lettres.

Je ne pourrai jamais le lui pardonner, songea Lana. Jamais. Je ne lui en veux pas pour l'argent, mais pour ses mensonges. Les chèques devaient lui servir à payer son appartement à Paris, ses vêtements de luxe, ses soirées. En tout cas, maintenant, je sais pourquoi elle m'a emmenée avec elle en France : j'étais sa police d'assurance. Elle a vécu grâce à moi pendant près de quinze ans!

Sentant les pleurs affluer à ses paupières, elle ferma les yeux, en proie à une rage froide. Oh!

comme Cap devait la détester. Comme il devait la haïr pour son ingratitude, sa froideur. Il ne la croirait jamais. Elle se rappela sa réaction, tout à

l'heure. « Tu ressembles à ta mère. »

Et c'était vrai. Elle alla de nouveau s'étudier devant le miroir. La ressemblance était là, dans la fine ossature du visage, le petit nez droit, le teint nacré. Son regard se durcit. Elle n'en tirait aucun plaisir. Il suffisait à son père de la regarder pour retrouver Vanessa, pour la croire comme elle. Pour penser ce que pensait Dylan O'Brian.

Elle réfléchit un moment. Peut-être... peut-être en une semaine ou deux réussirait-elle à sauvegarder un peu de ce qui avait été, à regagner son amitié.

34

Elle saurait se contenter de cela. Mais il ne fallait pas qu'il s'imaginer qu'elle était venue lui demander de l'argent. Jamais elle ne lui laisserait deviner qu'il lui en restait si peu. Elle devait se méfier particulièrement de M. O'Brian. Quel homme détestable!

se dit-elle avec une nouvelle bouffée de colère.

C'était l'individu le plus mai élevé, le plus grossier qu'elle eût jamais rencontré. Cap l'avait probablement ramassé sur une plage par pitié, avant d'en faire son associé. Il avait les yeux insolents d'un séducteur brutal et arrogant. Sa conduite dans l'avion était un souvenir pénible.

Elle promena lentement son doigt sur ses lèvres, et sa colère parut s'apaiser. Elle n'arrivait pas à

oublier le baiser de Dylan. On m'a déjà embrassée, songea-t-elle. Mais une petite voix intérieure lui chuchotait : pas comme ça. Jamais

comme ça.

- Oh, que le diable emporte Dylan O'Brian! marmonna-t-elle tout haut.

Elle faillit claquer la porte en sortant de la pièce.

Dans l'escalier lui parvint un murmure de voix masculines. C'était un bruit assez nouveau pour elle, plutôt agréable; elle s'arrêta pour y prêter l'oreille. Aux accents caverneux et sonores de son père répondaient ceux, légèrement modulés, de Dylan. A un moment, ce dernier éclata de rire, d'un rire franc et bref qui l'étonna. Elle descendit les marches en silence et s'approcha de la porte du salon.

- ... et quand j'ai démonté le carburateur, il s'est mis à chantonner une série d'incantations en secouant la tête. J'ai fini par le réparer moi-même, disait Cap lorsqu'elle s'avança sur le seuil.

Tous deux se faisaient face, Dylan effondré sur un canapé, et son père confortablement installé dans un fauteuil, la pipe à la main. Ils bavardaient avec décontraction et semblaient partager une telle

com-35

plicité, un tel plaisir d'être ensemble, que Lana faillit se retirer sur la pointe des pieds pour ne pas les déranger. Elle avait l'impression d'intervenir comme une intruse au milieu de quelque routine établie depuis longtemps. Avec un petit pincement d'envie, elle commença à battre en retraite.

Son mouvement attira l'attention de Dylan. Il leva les yeux sur elle, elle se figea sur place. Elle avait troqué son ensemble de voyage sophistiqué contre une petite robe blanche, toute simple, provenant de sa propre garde-robe; une toilette sans apprêt qui soulignait sa jeunesse et son ingénuité. Suivant le regard de son associé, Cap l'aperçut à son tour et se leva. L'aisance dont il avait fait preuve un instant plus tôt se mua en embarras.

- Oh! te voilà, Lana. Tu t'es bien installée?

- Oui, merci, balbutia-t-elle en s'humectant les lèvres. La chambre est charmante. Ai-je interrompu votre conversation? J'en suis désolée.

Ne sachant que faire de ses mains, elle les joignit pour les empêcher de bouger.

- Pas du tout, pas du tout... Assieds-toi donc.

Nous parlions boutique.

Dylan continuait à l'observer sans dire un mot.

Elle s'avança d'un pas hésitant et prit place à son tour sur le canapé, aussi loin de lui que possible.

- Veux-tu boire quelque chose? proposa Cap.

- Non, rien, merci, répondit-elle avec un sourire forcé. Ta maison est très belle. J'aperçois la plage de ma fenêtre. Cela doit être merveilleux de pouvoir se jeter à l'eau dès qu'on en a envie.

- Certes, c'est très pratique. Dylan ne te contre-dira pas là-dessus, n'est-ce pas? De nous deux, c'est lui le fanatique de la plongée. Moi, je ne me baigne plus autant qu'autrefois.

Cap s'était tourné vers le jeune homme avec une expression chaleureuse; ce dernier lui souriait. Lana 36

remarqua une fois de plus, entre les deux hommes, une espèce d'échange affectueux.

- Le ciel et la mer procurent les mêmes joies, observa Dylan. Liberté et défi sportif. Cap m'a appris à voler; je lui ai appris à explorer les fonds marins.

Lana s'obligea à rencontrer son regard.

- Je suppose que je suis plutôt une créature du genre terrestre, dit-elle. Je n'ai pas beaucoup d'expérience en ce qui concerne le ciel ou la mer.

- Vous savez nager, tout de même?

- Je me débrouille.

- Parfait. Je vais vous apprendre à plonger.

Dès demain matin. Il faudra vous lever de bonne heure.

Son arrogance fit à Lana l'effet d'un coup de fouet.

- Je ne veux surtout pas abuser de votre temps, monsieur O'Brian.

- Oh! ne vous inquiétez pas, poursuivit-il sans paraître affecté le moins du monde par la froideur de sa voix. Je n'ai rien de prévu jusqu'à

l'après-midi.

- Bonne idée, renchérit Cap. Je suis certain que tu vas aimer cela, Lana. Dylan est un excellent professeur et il connaît bien ces eaux.

Lana crut déceler dans sa voix une note de soulagement, elle en fut peinée. Elle adressa à

Dylan un sourire contraint, espérant qu'il saurait deviner sa réticence.

- J'apprécie beaucoup vos efforts, monsieur O'Brian.

- Et moi votre compagnie, répliqua-t-il.

A la lueur amusée de ses yeux, elle se rendit compte qu'il l'avait parfaitement comprise.

- A table!

37

Lana sursauta. Miri venait brusquement d'apparaître, pointant sur elle un doigt accusateur.

- Vous, vous allez manger. Et ne laissez rien dans votre assiette! Trop maigre, marmonna-t-elle avant de tourner les talons dans un tourbillon de couleurs vives.

Ils se levèrent tous les trois et se dirigèrent vers la salle à manger. Dans le couloir, Dylan prit le bras de Lana et ralentit le pas, laissant Cap les devancer.

- Mes compliments sur votre entrée, tout à

l'heure, lui dit-il à voix basse. Vous étiez la pureté

virginale incarnée.

- Je ne doute pas que vous mourez d'envie de m'offrir en sacrifice au volcan le plus proche, monsieur O'Brian. Aussi vous demanderai-je de me laisser avaler mon dernier repas en paix.

Il s'inclina devant elle avec une galanterie exagérée, tout en resserrant l'étau de ses doigts.

- Voyons, mademoiselle Simmons. Même un sale type comme moi

peut faire l'effort d'escorter une jolie femme à table sans arrière-pensée. Comme un vrai gentleman!

- Ah bon? Excusez mon étonnement. Qui sait?

En vous appliquant, vous réussirez peut-être à

accomplir cet exploit sans me casser le bras.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, entourée de baies vitrées. Cap avait pris place au bout d'une longue table. Lana serrait les dents. Dylan recula une chaise pour elle, elle s'y installa en lui jetant un regard glacial.

- Merci, monsieur O'Brian.

Quel homme insupportable! Il inclina poliment la tête, contourna la table et alla s'asseoir juste en face d'elle.

- Cap, dit-il, le petit avion-taxi que j'ai pris hier pour aller à Maui était dur aux commandes. J'aime-38

rais bien le soumettre à une petite vérification avant le prochain vol.

- D'où viendrait le problème selon toi?

Tous deux se lancèrent alors dans une discussion technique, inintelligible pour Lana. Un instant plus tard, Miri posa devant elle, avec une fermeté significative, un plateau de poisson fumant. Et pour mieux se faire comprendre, elle lui montra ce plateau du doigt, puis son assiette, avant de s'élan-cer hors de la pièce.

Lana attaqua son poisson. A présent, le bavardage des deux hommes tournait autour d'une histoire de carburant et de réservoirs. Elle continua de manger dans un mutisme presque total, les laissant à leur centre d'intérêt. En observant son père, elle songea que son manque de courtoisie n'avait rien de délibéré; c'était plutôt le résultat de ses années d'existence solitaire. A l'aise avec les hommes, il devait se sentir plus ou moins dépassé par une présence féminine. La grossièreté de Dylan était plus consciente, elle s'en rendait compte et s'en moquait.

Seule l'attitude de Cap la chagrinait.

Elle profita d'un bref silence dans leur conversation pour se lever.

- Voulez-vous m'excuser? Je me sens un peu fatiguée.

Voyant son père soudain confus, elle parvint à lui sourire.

- Que personne ne se dérange. Je connais le chemin.

En sortant de la pièce, elle eut l'impression que, derrière elle, l'atmosphère se détendait soudain.

Plus tard, dans sa chambre, Lana se sentit oppressée. La maison était silencieuse. La lune venait de se lever, et un souffle d'air parfumé agitait les rideaux de sa fenêtre. Incapable de supporter plus longtemps la solitude de ses quatre murs, elle descendit 39

l'escalier sur la pointe des pieds et s'aventura au dehors. Tout en se promenant sans but, elle entendit des oiseaux chanter au loin. Leurs roucoulades étranges perçaient la tranquillité de la nuit. Elle entendit également le ressac de l'Océan et, après avoir ôté ses chaussures, se dirigea vers la plage en foulant le sable fin.

Elle regarda les vagues déposer à ses pieds des gerbes d'écume, puis se gonfler de nouveau, se retirer vers un abîme noir. Elle respira profondément l'air chargé d'iode. Un vrai paradis, se dit-elle.

Mais ce paradis n'était pas pour elle. Dylan et son père l'en avaient exclue. Son histoire était un éternel recommencement. Sa mère aussi l'avait exclue de son univers parisien. Elle s'en était rendu compte à chacune de ses visites. Elle serait partout une intruse. Aurait-elle la force et la volonté de poursuivre sa souriante mascarade pour le peu de temps qu'il lui restait à passer avec son père? Sa place n'était pas plus auprès de lui qu'elle n'avait été auprès de Vanessa. Se laissant tomber sur le sable, Lana ramena ses genoux contre sa poitrine et se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter.

- Je n'ai pas de mouchoir.

Au son de la voix de Dylan, elle tressaillit et se recroquevilla davantage.

- Je vous en prie, allez-vous-en.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Duchesse? Si vous êtes déçue par les événements, ce n'est pas en vous asseyant sur le sable pour larmoyer que vous allez y changer quelque chose.

Son ton était empreint d'une impatience bourrue.

Avec un peu plus d'expérience, Lana aurait sans doute reconnu cette maladresse typique que les larmes d'une femme provoquent chez certains hommes.

40

- Allez-vous-en, répéta-t-elle, tête baissée. Je veux que vous me laissiez. J'ai besoin d'être seule.

- Autant vous y faire, rétorqua-t-il, j'ai l'intention de garder l'œil sur vous jusqu'à votre retour en Europe. Cap a le cœur trop tendre pour résister à

vos parodies de la douce innocence.

Elle bondit comme un ressort et se jeta sur lui. Il ne s'y attendait guère et tituba sous le choc.

- C'est mon père, vous comprenez? s'écria-t-elle en lui martelant furieusement la poitrine de ses poings serrés. *Mon père!* J'ai le droit d'être près de lui.

Il supporta cette attaque un moment, puis réussit à la saisir par les poignets et à l'immobiliser contre lui.

- Ma parole! Quel tempérament sous la couche de glace! Ecoutez, vous n'avez qu'à raconter à Cap que vous n'avez jamais reçu ses lettres. Je m'en moque. Ça pourrait l'apitoyer.

- Je ne veux pas de sa pitié! Je préférerais sa haine, son indifférence, mais pas sa pitié!

Tout en parlant, elle luttait, se débattait pour se dégager. A la fin, il perdit patience.

- Restez tranquille, pour l'amour du ciel! Vous allez vous faire mal.

- Je ne resterai pas tranquille! Je ne suis pas un petit chien qui quémande un biscuit et une caresse sur la tête. J'ai deux semaines à passer avec mon père et je ne vous laisserai pas les gâcher.

Elle rejeta la tête en arrière. Les larmes coulaient sur ses joues, mais ses yeux lançaient des éclairs.

- Et maintenant, lâchez-moi! Je ne veux plus que vous me touchiez.

Elle se remit à lutter avec une ardeur nouvelle et faillit les faire tomber tous les deux sur le sable.

- Bon, ça suffit.

Sans crier gare, il l'enveloppa d'une étreinte so-41

lide, posa sa bouche sur la sienne pour la faire taire.

Elle fut aussitôt emportée par un tourbillon de sensations. Sur les lèvres de Dylan, elle goûta le sel de ses propres larmes, mêlé à l'effluve vivant et poivré qui émanait de lui. Une douce chaleur se répandit sur sa peau. Elle tenta de se défendre, de repousser les bras qui la retenaient prisonnière, mais s'aperçut qu'elle n'avait plus de résistance, de consistance, qu'elle flottait. Le sens des réalités lui échappait. Elle s'abandonna à ce baiser. Un peu plus tard, quand il se détacha d'elle, elle laissa tomber sa tête contre sa poitrine, les yeux fermés. Il lui caressa doucement les cheveux, et elle se mit à

trembler : quelqu'un la réchauffait, elle n'était plus seule.

- Qui donc êtes-vous, Lana Simmons? murmura-t-il. Regardez-moi.

Et comme elle refusait obstinément de relever la tête, il lui saisit le menton pour l'obliger à le faire. Il examina un moment ses grands yeux mouillés, et finit par marmonner entre ses dents :

- D'abord la glace, ensuite le feu, et maintenant les larmes. Non, ne faites pas ça, ajouta-t-il, comme elle s'apprêtait à se blottir de nouveau contre lui. Je ne suis pas en humeur de tester ma résistance.

Il poussa un soupir et secoua la tête.

- Vous êtes une source d'embêtements, j'aurais dû m'en douter dès le début. Mais puisque vous êtes là, nous allons passer un accord.

- Monsieur O'Brian...

- Dylan, pour l'amour du ciel. Ne soyons pas plus ridicules que nécessaire.

- Dylan, reprit-elle en reniflant, je ne pense pas être en état de discuter du moindre accord, ce soir.

Si vous voulez bien me laisser partir, nous établi-ront ce contrat demain.

42

- Non. Les termes sont simples, c'est moi qui en décide.

- Cela me semble extrêmement raisonnable, déclara-t-elle, satisfaite d'avoir retrouvé un semblant d'ironie.

- Tant que vous resterez dans l'île, poursuivit-il, nous serons aussi inséparables que des siamois. Je jouerai le rôle de votre ange gardien jusqu'à votre départ pour Paris. Si vous faites le moindre faux mouvement en ce qui concerne Cap, vous pouvez compter sur moi pour vous remettre dans le droit chemin. Et si vite que vous n'aurez même pas le temps de cligner vos beaux yeux de petite fille.

- Croyez-vous que mon père ait à ce point besoin d'être protégé contre sa propre fille? fit-elle en essuyant furieusement ses dernières larmes.

- Il n'y a pas un homme au monde qui n'aurait besoin d'être protégé contre vous, Duchesse. Si vous jouez la comédie, vous êtes une sacrée actrice.

Si vous êtes sincère, je vous présenterai mes excuses en temps voulu.

- Vous pourrez les garder. Puissent-elles vous rester en travers de la gorge! Puissent-elles vous étrangler!

Il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore.

Elle en fut troublée malgré elle. Ulcérée à la fois par ce rire et par l'effet qu'il lui produisait, elle leva la main pour le gifler. Il retint son poignet.

- Oh! non. Vous allez tout gâcher. Je devrais vous rendre votre gifle et ce serait dommage. Vous êtes magnifique quand vous crachez du feu. Bien plus excitante, à mon goût, que la froide demoiselle arrivant de Paris.

Il maîtrisa son hilarité et reprit :

- Ecoutez, Lana. Je vous propose de faire la paix, du moins publiquement. Si vous y tenez, nous 43

pourrions toujours reprendre notre combat dans le privé, avec ou sans gants.

Plus émue qu'elle ne voulait l'admettre parce qu'il l'avait appelée par son prénom, elle profita de ce qu'il relâchait son étreinte pour se dégager.

- Vous en parlez à votre aise, fit-elle. Vous avez sur moi un avantage considérable - votre poids, votre force.

- Exact, mais j'en aurai besoin, se moqua-t-il.

Puis il voulut l'entraîner par la main.

- Allez, venez. Au lit! Demain, nous devons nous lever de bonne heure. Je n'aime pas laisser se perdre mes matinées.

Elle retira sa main et se campa devant lui, tête baissée, les pieds plantés dans le sable.

- Demain, je n'irai pas avec vous. Vous avez sans doute l'intention de me noyer et de dissimuler mon cadavre dans quelque grotte.

Il leva les yeux au ciel, exaspéré.

- Lana, si vous m'obligez à pénétrer dans votre chambre de bon matin pour vous tirer du lit, vous risquez de prendre une bonne fessée. Allez-vous rentrer vous coucher ou faut-il que je vous porte?

- Si l'on pouvait vendre votre arrogance en bouteille, monsieur O'Brian, vous seriez l'homme le plus riche du pays!

Elle tourna les talons et s'éloigna en courant.

Dylan la regarda jusqu'à ce que l'obscurité enveloppe sa petite silhouette blanche. Puis il se baissa pour cueillir ses chaussures abandonnées sur le sable.

Chapitre quatre

La matinée était radieuse. Comme de coutume, Lana se réveilla tôt. Pendant un moment, elle cligna des yeux, perplexe. Elle ne reconnaissait pas ces murs vert pâle, ces rideaux transparents. Et que faisait cette commode d'acajou, surmontée d'un vase rempli de fleurs éclatantes, à la place de son modeste bureau? Le silence surtout l'inquiétait.

Elle n'entendait pas de gloussements, pas de piéti-nements dans le couloir. Seul un oiseau matinal troublait la tranquillité ambiante de ses joyeux trilles. Il devait être juste derrière sa fenêtre. Et, soudain, la mémoire lui revint. Elle poussa un soupir et se cala" contre son oreiller, espérant se rendormir. Mais l'habitude de se lever tôt était trop enracinée. Elle bondit du lit, se doucha et entreprit de s'habiller.

Une amie lui avait prêté un maillot de bain.

C'était un minuscule deux-pièces et Lana l'examina, les yeux écarquillés, avant de l'enfiler. La forme et la couleur bleu argent de l'ensemble flattaient plutôt ses courbes subtiles; mais elle ne réussit pas à

en faire un vêtement plus substantiel en l'étirant en tous sens.

- C'est idiot, marmonna-t-elle en ajustant pour la dernière fois les fines bretelles du soutien-gorge. De toute façon, je ne risque pas d'attirer l'attention par de trop généreux attributs.

45

« Trop maigre » avait dit Miri. Avec une petite grimace, elle enfila un jean blanc et un sweater écarlate.

En descendant l'escalier, elle entendit le remue-ménage qui accompagne généralement le réveil d'une maison. Elle se déplaça doucement, ne vou-lant pas déranger. Le soleil déversait une lumière dense à travers les baies de la salle à manger. Tout en se chauffant à ses rayons, Lana contempla, au-delà des vitres, les touffes de fougères et les coquelicots éclatants. Charmée par ce spectacle, elle décida de ne pas laisser gâcher la perfection de cette journée. Plus tard, à son retour en France, elle aurait bien le temps de sombrer dans la tristesse.

Mais aujourd'hui, le soleil était haut, et le ciel rempli de promesses.

- Vous voulez prendre votre petit déjeuner, je pense.

Miri venait de se glisser dans la pièce, chargée d'une cafetière. Elle réussissait à conserver une démarche gracieuse malgré sa corpulence, et quelque chose de royal malgré son *muumuu* aux fleurs criardes. Lana lui adressa son premier sourire de la matinée.

- Bonjour, Miri. Vous avez vu ce soleil?

- Il vous donnera un peu de couleurs. Mais attention, il ne faut pas devenir trop rouge! En attendant, asseyez-vous, nous allons vous engraisser un peu.

Elle tapota impérieusement le dossier d'une chaise et Lana obéit.

- Depuis combien de temps travaillez-vous pour mon père?

- Dix ans, répondit Miri en lui servant une tasse de café fumant. Ce n'est pas bon pour lui de rester sans femme. Votre mère... elle était maigre, elle aussi?

46

- Mon Dieu, je ne dirais pas ça... enfin, je...

Lana hésita, s'efforçant de deviner ce que Miri pouvait considérer comme un poids convenable.

Celle-ci éclata d'un rire profond, les mains sur les hanches; son ample poitrine s'agita sous une brassée de fleurs jaune citron.

- Vous ne voulez pas avouer qu'elle n'était pas une grosse femme comme moi! Vous êtes une jolie fille, déclara-t-elle en caressant la joue de Lana de façon inattendue. Trop jeune pour avoir les yeux tristes.

Et comme Lana la regardait, touchée par ce geste d'affection, elle ajouta :

- Je vais vous apporter votre petit déjeuner. Il faudra manger tout ce que je vous donne.

- Vous pouvez me servir aussi, Miri, annonça Dylan en faisant son entrée d'un pas assuré. Salut, Duchesse. Vous avez bien dormi?

Il se laissa tomber sur une chaise, en face d'elle, et se versa une tasse de café. Il portait un tee-shirt blanc et un short effrangé - visiblement un vieux jean coupé à mi-cuisses. Elle constata qu'il avait l'œil vif, le geste aisé et en conclut qu'il faisait partie de ces rares créatures capables de passer directement du sommeil au réveil sans état léthargique intermédiaire. Elle songea aussi, en un éclair, qu'il était bien l'homme le plus séduisant et le plus insupportable qu'elle ait jamais connu. Elle s'efforça cependant d'imiter sa décontraction.

- Bonjour, Dylan. On dirait qu'il va faire un temps splendide.

- Toujours de ce côté de l'île. Sur les pentes exposées au vent, il pleut presque tous les jours.

Il avala la moitié de son café d'une seule gorgée.

Lana se surprit à contempler ses longs doigts, robustes et bronzés, autour de la tasse blanche.

47

Elle ne put réprimer un frisson en évoquant son étreinte, son baiser, la veille au soir.

- Ça ne va pas?

- Quoi? Oh! non, je rêvais... Je me disais que j'aimerais beaucoup faire le tour de l'île, improvisa-t-elle. Est-ce que... vous habitez près d'ici?

- Pas très loin.

Voyant qu'il l'étudiait, elle baissa vivement les yeux et remua interminablement son café. La brusque apparition de Miri faillit lui arracher un soupir de soulagement.

- Voilà! s'écria celle-ci, posant devant eux deux assiettes copieusement garnies d'œufs brouillés.

Vous allez manger ça et ensuite vous débarrasserez le plancher pour que je puisse nettoyer la maison...

Et vous, ajouta-t-elle à l'intention de Dylan qui attaquait déjà ses œufs avec enthousiasme, tâchez de ne pas répandre du sable partout en rentrant.

Il répondit par une courte phrase en hawaïen, accompagnée d'un sourire coquin. Miri se retira en se tordant de rire. L'écho de son hilarité se répercuta jusque dans la cuisine.

- Dylan, chuchota Lana en regardant son assiette, je ne pourrai jamais manger tout ça. Et ce café...

Il avala une bouchée d'œufs et haussa les épaules.

- Autant en prendre votre parti. Miri a décidé de vous replumer; à votre place, je n'essaierais pas de la contrarier. D'ailleurs, elle a raison. Vous avez sans doute l'habitude de mets plus raffinés, mais vous

n'avez qu'à imaginer que c'est de la bouilla-baisse ou des escargots.

Lana se raidit, instinctivement sur la défensive.

- Je ne me plains pas de la qualité de la nourriture, mais de la quantité.

Il haussa de nouveau les épaules. Irritée, elle se mit à manger en silence, sans conviction. Quinze 48

minutes plus tard, son assiette était encore à moitié

pleine. Comme elle portait lentement sa fourchette à sa bouche, l'air accablé, Dylan se leva avec impatience, la prit par le bras et la mit debout.

- Ça ira comme ça. J'ai l'impression qu'une bouchée de plus vous étoufferait. Autant déguerpir avant le retour de Miri.

Elle serra les dents.

- Merci, murmura-t-elle avec une humilité forcée.

En débouchant dans le hall, ils aperçurent Cap descendant lentement l'escalier.

- Bonjour, leur dit ce dernier. C'est une matinée idéale pour une leçon de plongée, Lana.

- Oui, il me tarde d'y aller.

Elle lui sourit et tenta de paraître naturelle sans y parvenir. Sa présence l'embarrassait toujours.

- Parfait. Dylan est un excellent nageur, tu verras.

Il se tourna vers son associé et son visage s'éclaira.

- A ton retour, cet après-midi, n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur le nouveau bimoteur. J'ai fait procéder aux petites modifications que tu m'as suggérées. Ça a l'air de marcher.

- Entendu, Cap. Mais surtout, empêche Tinker de s'en approcher!

Cette remarque les fit sourire tous deux comme s'il s'agissait de quelque plaisanterie secrète. Lorsque Cap s'adressa de nouveau à sa

filles, il avait retrouvé toute sa réserve.

- A ce soir, lui dit-il avec un petit signe de tête.

Amuse-toi bien.

- Oui, merci.

Elle le regarda s'éloigner; un court instant, toute la tendresse qu'elle éprouvait pour lui afflua dans 49

ses yeux. Puis elle s'aperçut que Dylan l'observait.

Son expression était secrète, indéchiffrable.

- Venez! s'écria-t-il brusquement en la prenant par la main. Ne perdons pas de temps.

Au moment de franchir la porte, elle le vit saisir un grand sac de toile qu'il jeta par-dessus son épaule.

- Où est votre maillot? demanda-t-il.

- Je l'ai sur moi.

Plutôt que de se laisser traîner, elle fit de son mieux pour trotter à ses côtés. Ils empruntèrent un sentier bordé de fleurs et de fougères. Lana s'émerveilla. Il ne pouvait y avoir d'autre endroit sur terre où la végétation prenait une telle clarté, offrait une telle variété de verts. Le parfum vanillé des héliotropes se mêlait à celui de l'air marin. Une alouette fendit le ciel avec un cri perçant. Bientôt, Dylan se mit à courir à petites foulées et elle l'imita.

Au bout de dix minutes, elle s'arrêta, hors d'haleine.

- J'espère que ce n'est plus très loin. Il y a des années que je n'ai pas couru le marathon.

Il se retourna et elle s'attendit à quelque réplique acerbe de sa part. Au lieu de quoi, il ralentit le pas.

Ravie, elle se permit un petit sourire. Avec lui, même une victoire mineure était un exploit. Un moment plus tard, elle ne pensa plus à son triomphe.

La baie était enclose de palmiers et d'hibiscus aux grosses fleurs d'un

rouge satiné, sertie comme un diamant dans le décor exotique de Kauai. L'eau était du même bleu que le ciel.

Avec un petit cri de joie, Lana entraîna Dylan à

travers les palmiers. Elle virevolta à plusieurs reprises sur le sable blanc et brûlant, embrassant tout le paysage du regard.

50

- Oh! que c'est beau! C'est parfait, absolument parfait.

Elle vit un bref sourire illuminer les traits de Dylan et, pendant une précieuse seconde, il y eut entre eux une totale compréhension, quelque chose passa de l'un à l'autre comme un flux apaisant. Puis il reprit son expression impassible. Il se pencha sur son sac, en sortit masques et palmes.

- La plongée, c'est facile à condition de savoir se détendre et d'apprendre à respirer proprement. Il faut rester à la fois décontracté et alerte.

Il commença à lui donner des instructions en termes simples, tout en lui montrant comment ajuster son masque.

- Pas la peine d'être si didactique, dit-elle au bout d'un moment, irritée par son sérieux et son ton protecteur. Je vous assure que j'ai un cerveau en état de fonctionnement. La plupart du temps, il ne faut pas me répéter les choses plus de quatre ou cinq fois pour que je les comprenne!

- Très bien. Nous verrons ça dans l'eau.

Il ôta sa chemise et la laissa retomber sur le sac de toile. Lana observa le fin duvet de sa large poitrine, le jeu de ses muscles sous sa peau hâlée, sa taille mince. Son short délavé lui descendait bas sur les hanches. Avec quelque étonnement elle sentit son estomac se nouer, quelque chose de chaud affluer dans ses veines. Elle s'empessa de regarder ailleurs, feignit un intérêt soudain pour le sable, à

ses pieds.

- Déshabillez-vous.

Elle écarquilla les yeux et recula d'un pas.

- A moins que vous n'ayez l'intention de nager dans cette tenue, ajouta-t-il.

Elle se rendit compte qu'il essayait de maîtriser son envie de rire. Mais déjà, il se détournait et s'élançait vers l'eau.

51

Elle ôta timidement son sweater et son jean, les plia sur le sable et courut le rejoindre. Il promena son regard sur elle, s'attardant sur la moindre parcelle de sa peau nue avant de revenir à ses yeux.

- Restez près de moi. Nous allons commencer par nager à la surface, pour vous habituer.

Il abaissa son masque et mordit l'embout de son tube respiratoire. Elle en fit autant. Tous deux se mirent à évoluer à la surface de l'eau transparente.

La lumière du soleil éclairait des algues dansantes jusqu'au fond sablonneux. Au bout d'un moment, Lana oublia ses instructions et avala de l'eau au lieu de respirer. Elle reprit pied en suffoquant.

- Et voilà! commenta Dylan tandis qu'elle tous-sait et crachait. Avec un peu d'attention, cela ne vous serait pas arrivé.

Il lui laissa le temps de se remettre et lui donna une petite tape dans le dos.

- Prête?

- Argh, oui... s'étrangla-t-elle.

Elle replongea et, peu à peu, s'aventura en eau plus profonde. A ses côtés, Dylan nageait avec l'aisance d'un poisson. Elle apprit bientôt à interpréter ses signaux et à improviser ses propres réponses.

Ils avaient l'impression de se mouvoir dans un monde de silence et, cependant, le fond de la mer grouillait de vie. Le soleil baignait l'élément liquide d'une lumière éthérée, faisant luire la végétation, les galets et les coquillages. De temps à autre, des poissons curieux venaient les regarder sous le nez, de leurs petits yeux ronds. Des bouquets de corail pâle abritaient diverses créatures aux vives couleurs. Fascinée, Lana vit un bernard l'hermite se glisser hors de sa coquille d'emprunt et s'éloigner à

aux rochers et, ça et là, un oursin enfermé dans sa solitude épineuse.

Lana appréciait la compagnie de l'homme étrange et ombrageux qui nageait près d'elle. Elle était heureuse de partager avec lui sa nouvelle expérience. Leurs rapports semblaient avoir évolué vers une espèce d'accord intuitif sans qu'elle s'en rendît compte. Pour le moment, ils n'étaient qu'un homme et une femme enveloppés d'eau, de silence et de lumière. Elle alla cueillir un gros coquillage en forme de spirale, le montra à son compagnon et nagea vers la surface.

Elle émergea et secoua la tête, projetant une pluie de gouttelettes alentour. Elle avait de l'eau jusqu'à

la taille. Ramenant son masque sur son front, elle s'écria :

- Oh! c'est merveilleux! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Toutes ces formes, toutes ces couleurs... Et ce silence! On a l'impression d'être seuls au monde.

Elle avait les joues roses d'excitation, les yeux aussi bleus que la mer. Le casque de ses cheveux humides soulignait l'ossature délicate de son visage.

Dylan l'observait en silence, le sourire aux lèvres. Il avait relevé son masque lui aussi. Elle lui tendit son coquillage.

- Regardez comme c'est beau. Qu'est-ce que c'est?

Il le palpa, le tourna un moment entre ses mains avant de le lui rendre.

- C'est une conque. On trouve des tas de coquillages de ce genre autour de l'île.

- Vous croyez que je peux l'emporter?

- Bien sûr! répondit-il en riant. Cette plage est privée, mais je ne crois pas que le propriétaire vous en tiendra rigueur.

Lana porta le coquillage à son oreille. Un chuin-53

tement sourd et lointain lui parvint. Ses yeux s'agrandirent.

- Incroyable! On entend vraiment le bruit de la mer. Ecoutez, Dylan.

Dans son enthousiasme, elle s'était exprimée en français. Dylan se mit à rire de plus belle.

- Désolé, Duchesse, je ne comprends rien à votre charabia.

- Oh! excusez-moi. C'est stupide. Je n'ai pas parlé

en anglais depuis si longtemps... Je disais qu'on entend le bruit de la mer.

Elle s'aperçut qu'il n'y avait plus trace d'amusement dans les yeux du jeune homme. Ils étaient assombris par une émotion qui accéléra subitement les battements de son cœur. Quelque chose lui cria de se détourner, de s'enfuir, mais elle en fut incapable. Et quand il referma les bras autour d'elle, l'attirant contre lui, elle ne put que lui tendre sa bouche.

C'était la première fois que les mains d'un homme parcouraient sa peau nue. Soudée à son torse ruisselant de gouttelettes, elle reçut son baiser, se plia sous la caresse de ses doigts. Elle aurait voulu rester ainsi jusqu'au coucher du soleil, ne faire qu'un avec lui. Le monde s'était arrêté de tourner.

Il la relâcha lentement, comme à contrecœur. Elle poussa un soupir où se mêlaient le plaisir et le dépit d'être déjà privée de cette sensation toute neuve.

- Vous êtes une comédienne de premier ordre, murmura-t-il en examinant son visage. Ou alors, vous sortez tout droit du couvent.

Elle devint aussitôt écarlate, se détourna pour échapper à son regard. Mais il la retint par le bras.

- Attendez! Ma parole, vous avez rougi. C'est un exploit auquel je n'ai pas assisté depuis des années.

54

Décidément, Duchesse, vous m'étonnez. Innocente ou calculatrice, vous m'étonnerez toujours.

Il se pencha et l'embrassa de nouveau. Cette fois, son baiser était d'une étrange douceur. Mais Lana avait encore moins de défense contre la tendresse que contre la passion. Elle s'abandonna avec ferveur, se

coula contre lui, étreignit ses épaules musclées. Ignorant tout de la séduction, elle se mua en tentatrice sans le savoir. Lorsque Dylan la repoussa, il haletait un peu. Ses yeux s'étaient voilés.

- Vous êtes quelqu'un de très dangereux, murmura-t-il enfin. Allons plutôt nous doroir au soleil.

Sans attendre de réponse, il la prit par la main et l'entraîna vers la plage.

Il étala une grande serviette sur le sable et s'y laissa tomber. Devant l'hésitation de Lana, il tendit le bras et la fit basculer à ses côtés.

- Je ne mords pas, Lana. Je ne fais que mordiller.

Il alluma une cigarette et s'allongea sur le dos.

Son grand corps mouillé brillait sous le soleil.

Embarrassée, elle resta assise, très droite, son coquillage entre les mains. Elle essayait d'analyser ce qu'elle venait de ressentir entre les bras de Dylan. C'était quelque chose d'important, quelque chose qui garderait son importance pendant tout le reste de sa vie; une révélation, un cadeau qui n'avait pas encore de nom. Elle se sentit soudain très heureuse et contempla son coquillage avec un sourire épanoui.

- Vous dorlottez ce coquillage comme si c'était votre premier-né.

Tournant la tête, elle vit que Dylan l'observait, amusé. Elle était au comble du bonheur.

- C'est mon premier souvenir. Et je n'avais 55

encore jamais plongé à la recherche d'un trésor englouti.

- Je comprends votre satisfaction. Songez à tous ces requins qu'il vous a fallu écarter de votre chemin pour mettre la main dessus, se moqua-t-il en soufflant un petit nuage de fumée vers le ciel.

- Je crois que vous êtes jaloux. A la réflexion, j'aurais dû en cueillir un deuxième pour vous. Je me suis montrée égoïste.

- J'y survivrai.

- On ne trouve pas ce genre de coquillages à

Paris, reprit-elle. Les enfants vont être fous de joie.

- Quels enfants?

Lana examinait sa précieuse découverte, explorant sa surface lisse du bout des doigts.

- Mes élèves, à l'école. La plupart n'en ont jamais vu. Sauf dans les livres.

- Vous enseignez?

Absorbée par son examen, elle ne remarqua pas la note d'incrédulité qui perçait dans sa voix. Elle répondit d'un air absent :

- Oui, l'anglais et le français. Dans le pensionnat où j'ai moi-même suivi mes études. Après mes diplômes, j'y suis restée en tant que professeur. Je n'avais nulle part où aller, et d'ailleurs, c'était mon foyer depuis toujours. Dylan, est-ce que vous croyez que je pourrai revenir me baigner ici? J'aimerais trouver d'autres coquillages, peut-être un peu différents...

- Que faisait votre mère, pendant ce temps-là?

Elle s'aperçut qu'il s'était assis et la scrutait d'un regard dur.

- Pardon? Que dites-vous? demanda-t-elle, troublée par ce brusque changement d'attitude.

- Que faisait votre mère?

56

- Quand... j'étais au pensionnat? Elle habitait Paris.

Elle s'efforça de changer de conversation.

- J'aimerais bien visiter l'aéroport; est-ce que vous croyez que...

- Ça suffit!

Le visage de Dylan affichait la détermination, la colère. Elle tressaillit.

- Inutile de crier. A cette distance, je vous entends très bien.

- Ne prenez pas vos grands airs. J'ai quelques questions à vous poser,

Duchesse, déclara-t-il en jetant sa cigarette au loin.

- Désolée. Je ne suis pas d'humeur à subir un interrogatoire.

Elle se leva et voulut s'écarter de lui. Mais, proférant un juron, il bondit sur ses pieds et la retint par le bras avec une surprenante vivacité.

- La glace après le feu, n'est-ce pas, Duchesse?

Vous passez si vite de l'un à l'autre que j'ai du mal à

m'y faire. Qui êtes-vous donc?

- Je suis fatiguée de vous le dire, répondit-elle sans s'émouvoir. Que voulez-vous entendre? Qui voulez-vous que je sois?

Cette réponse, son calme apparent ne firent qu'accroître la colère de Dylan. Il la saisit brutalement par les poignets, la secoua.

- Que racontiez-vous tout à l'heure?

Elle ouvrit la bouche et, juste à ce moment, une voix appela sur la plage.

Serrant les mâchoires, il la relâcha et se retourna.

Une silhouette venait d'émerger d'entre les palmiers.

Lana songea d'abord qu'il s'agissait de quelque esprit des îles glissant sur le sable. C'était une jeune femme à la peau dorée, vêtue d'un sarong écarlate semé de fleurs bleu marine. Sa longue chevelure 57

d'ébène, descendant jusqu'à sa taille, accompagnait d'un flottement léger ses mouvements gracieux. Ses yeux en amande, couleur d'ambre, étaient frangés de cils veloutés. Un sourire suave s'ajoutait à la perfection de ses traits. Elle leva la main en guise de salut et Dylan fit de même :

- Hello! Orchidée.

En les voyant échanger un petit baiser sur la bouche, Lana rectifia sa première impression. L'inconnue était bien de chair et de sang.

- Miri m'a dit que vous étiez partis faire de la plongée, annonça celle-ci d'une voix musicale.

J'étais sûre de vous trouver ici.

Dylan fit les présentations.

- Lana Simmons, Orchidée King. Lana est la fille de Cap.

- Oh! vraiment?

Lana murmura poliment quelques mots. Elle avait l'impression d'être une ombre pâle à côté d'un soleil. Orchidée King l'examina avec curiosité.

- C'est gentil à vous d'être venue nous voir. Vous allez rester longtemps?

- Une semaine ou deux, répondit-elle en s'effor-

çant de retrouver un peu de son assurance. Vous habitez l'île, mademoiselle King?

- Oui, mais je n'y séjourne pas souvent. Je suis hôtesse de l'air. Et comme j'avais quelques jours de vacances à prendre, j'ai décidé de troquer le ciel contre la mer.

Souriant à Dylan, elle passa son bras sous le sien et lui dit :

- J'espère que vous allez vous reposer. Il me faut un peu de compagnie.

Il lui rendit un sourire que Lana jugea un peu trop dévastateur.

- Si vous voulez bien m'excuser, je crois que je vais rentrer, déclara-t-elle hâtivement. J'ai bien 58

ans, j'ai peur de m'être un peu trop exposée au soleil, aujourd'hui. Merci pour la leçon.

Elle enfila son sweater et ramassa ses affaires.

- Enchantée de vous avoir rencontrée, mademoiselle King.

Se débarrassant de son sarong, Orchidée révéla un corps superbe, paré d'un minuscule bikini.

- J'espère que nous nous reverrons, susurra-t-elle. Nous sommes tous des amis, ici. N'est-ce pas, cousin ?

Bien que le mot « cousin » fût une appellation courante entre les habitants de l'île, la façon dont elle l'avait prononcé impliquait une relation plus intime.

- Exact, opina-t-il d'un air décontracté. De grands amis.

Murmurant un « au revoir », Lana s'éloigna vers les palmiers. Derrière elle, elle entendit Orchidée éclater de rire, puis parler dans le langage musical de l'île. Jetant un regard discret par-dessus son épaule, elle vit les bras dorés de la jeune femme se nouer autour du cou de Dylan et attirer ses lèvres contre sa bouche gourmande.

Chapitre cinq

Sur le chemin du retour, Lana réfléchit aux diverses émotions que Dylan O'Brian avait réussi à

éveiller en elle depuis le peu de temps qu'elle le connaissait : d'abord l'irritation et le ressentiment, ensuite une sorte de défiance provenant sans doute de son inexpérience en face du comportement masculin. Et puis, ce matin, elle avait partagé avec lui quelques instants d'harmonie. Elle s'était sentie à l'aise près de lui - ce qui lui arrivait rarement en compagnie d'un homme.

La nouveauté de son aventure sous-marine était peut-être responsable de ce revirement. Leur baiser lui avait paru aussi inévitable que naturel. C'était comme si leurs bouches, leurs corps, étaient faits l'un pour l'autre. Dans ses bras, elle avait découvert la liberté, l'éveil. Une paroi de verre avait volé en éclats autour d'elle, l'exposant à des sensations inédites.

Elle cueillit au passage un hibiscus rouge et poursuivit son chemin en jouant rêveusement avec sa tige. Ses émotions fragiles de la matinée s'étaient dissipées devant la colère inattendue de Dylan puis l'apparition de la sombre beauté de l'île.

Orchidée King. Ce nom lui allait comme un gant, se dit-elle, en proie à une vague tristesse. Et comment s'appelait cette jolie employée de l'aéroport d'Honolulu? Rose. Dylan avait sans doute une pré-61

dilection pour les femmes aux prénoms fleuris. En outre, il n'était certainement pas avare de ses baisers. Mais cela ne la regardait guère.

S'il m'a embrassée, c'est tout simplement parce que j'étais là, songea-t-

elle. D'ailleurs, Orchidée King a beaucoup plus à lui offrir que moi.
Comparée à

elle, je suis une pâle fauvette à côté d'un beau flamant rose. Je ne vois pas ce qui pourrait le séduire en moi. Aucune importance. Je n'ai pas envie de lui plaire. Jamais de la vie. Cet individu est horripilant!

Découvrant tout à coup l'hibiscus mutilé entre ses doigts, elle le rejeta avec un petit gémissement et accéléra le pas.

Après avoir déposé le coquillage dans sa chambre et s'être changée, Lana s'aventura dans l'escalier.

Elle se sentait un peu désemparée. Jusqu'ici son existence avait été réglée avec précision, partagée entre les leçons, les repas, les diverses activités scolaires. Bien souvent, il lui était arrivé de souhaiter une heure de répit pour lire ou se reposer. Mais à présent, devenue libre, elle ne savait comment occuper son temps. Faire quelque chose, n'importe quoi, l'aurait empêchée de penser. Elle voulait à

tout prix éviter de réfléchir à sa situation, à son avenir.

Elle n'avait pas encore visité la maison depuis son arrivée. Après une brève hésitation, elle lâcha la bride à sa curiosité et fit le tour de quelques pièces.

Elle découvrit que son père vivait simplement, sans futilité, dans un confort élémentaire. Sa bibliothèque était spacieuse. Elle y vit beaucoup de livres qui ne semblaient pas avoir été souvent ouverts; par contre, une quantité de revues d'aéronautique écu-lées trahissaient bien ses goûts en matière de littérature. Aux fenêtres, des stores de bambou rempla-

çaient les rideaux. Des tapis légers jonchaient le sol.

62

L'ameublement était modeste, à la limite du rudimentaire.

Elle ne put s'empêcher d'évoquer l'homme qui savait se contenter de ce décor, qui vivait ici son existence tranquille et routinière; un homme dont la seule vraie passion était le ciel. A présent, elle commençait à comprendre pourquoi le mariage de ses parents avait abouti à un échec. Le style de vie de son père était aussi effacé que celui de sa mère avait été prétentieux. On ne pouvait imaginer

Vanessa dans cet environnement. Elle n'aurait sans doute jamais su l'apprécier à sa juste valeur.

Lana souleva une photographie encadrée de noir, posée sur un bureau. Une version rajeunie de Cap Simmons lui souriait. Il tenait par la taille un Dylan qui n'avait pas encore atteint l'âge adulte. Le sourire de l'adolescent était cependant le même - déjà

effronté et plein d'assurance. Cette photo montrait bien leur affection partagée. La complicité se lisait dans leurs yeux. Avec un petit pincement au cœur, Lana songea qu'ils évoquaient un père et son fils.

Elle resterait à jamais une étrangère à toutes ces années qu'ils avaient vécues ensemble.

- C'est injuste, murmura-t-elle en crispant les doigts sur le cadre.

Elle frissonna et ferma les yeux. Pouvait-elle reprocher à Cap d'avoir eu besoin de quelqu'un? A Dylan d'avoir été là? Certainement pas. Et revenir sur le passé ne servait à rien. Poussant un soupir, elle reposa le cadre et sortit de la pièce. L'instant d'après, elle se retrouvait dans la cuisine, entourée d'ustensiles étincelants. Miri se détourna de ses fourneaux et lui sourit.

- Ah! vous devez avoir faim. On dirait que le soleil vous a fait du bien.

Lana regarda ses bras nus et constata avec plaisir qu'ils se teintaient déjà d'un hâle imperceptible.

63

- Non, Miri, je n'ai pas faim. J'étais seulement en train d'explorer la maison.

- C'est bien. Mais vous allez manger quand même. Installez-vous là.

Miri la fit s'asseoir devant une grande table de bois massif et posa sous son nez un verre de lait.

- Et la prochaine fois, reprit-elle d'un air sévère, ne faites pas votre lit. C'est mon travail.

- Je suis désolée, Miri. La force de l'habitude.

- Ne recommencez pas.

Elle sortit diverses denrées du réfrigérateur et se mit à couper du pain.

- On vous oblige donc à faire les lits, dans votre école chic?

- Ce n'est pas une école chic, corrigea Lana qui la regardait s'affairer avec une certaine anxiété. C'est un petit pensionnat religieux, aux environs de Paris.

Miri... je ne pourrai jamais avaler tout ça, acheva-t-elle en voyant surgir devant ses yeux un mons-trueux sandwich.

- Mangez, petit chat. Votre matinée avec Dylan s'est bien passée?

- Oui, très bien. Je ne savais pas qu'il y avait tant de choses à voir sous l'eau. Il s'est montré un merveilleux guide.

- Ah! celui-là, marmonna Miri.

Elle se laissa tomber sur une chaise de l'autre côté de la table et ajouta d'un ton qui faisait de Dylan un galopin de dix ans :

- Toujours dans l'eau ou dans le ciel. Il devrait garder les pieds sur terre un peu plus souvent. Il vous surveille.

- Oui, je sais, murmura Lana. Comme un officier de police... J'ai rencontré Mlle King, poursuivit-elle en haussant la voix. Elle est venue à la plage.

- Orchidée King?

64

Miri articula quelques mots inintelligibles en hawaïen.

- Elle est très jolie... adorable, même. Je suppose que Dylan la connaît depuis longtemps, hasarda Lana malgré elle.

- Suffisamment longtemps. Mais ses appâts n'ont pas réussi à attirer le poisson dans le filet, ricana Miri. Est-ce que Dylan est à votre goût?

Lana ne saisit pas très bien le sens de cette question.

- A mon goût? répéta-t-elle, surprise. Heu... c'est un homme très séduisant. Du moins, je le suppose.

Je n'ai pas connu beaucoup d'hommes.

- Vous devriez lui sourire davantage, conseilla Miri en hochant sagement la tête. Une femme intelligente sourit à un homme pour lui montrer ce qu'elle pense de lui.
- Il ne m'a pas donné beaucoup de raisons de lui sourire, répondit Lana entre deux bouchées. De toute façon, ajouta-t-elle avec une espèce de ressentiment, ce ne sont pas les sourires féminins qui lui manquent.
- Il se partage entre beaucoup de femmes. C'est un homme généreux. Il n'a pas encore trouvé celle qui saurait le rendre égoïste. Mais vous... vous êtes faite pour lui. Il pourrait vous apprendre des choses. Vous pourriez lui en apprendre aussi.
- Moi? s'écria Lana qui avait imperceptiblement rougi. Voyons, Miri, je ne le connais que depuis hier. Et je ne vois pas ce que je pourrais lui apprendre. Jusqu'à présent, il n'a fait que semer la confusion dans mon esprit. D'un moment à l'autre, je ne sais jamais quelle sera sa réaction. Les hommes sont très étranges, soupira-t-elle. Je ne les comprends pas du tout.

Le rire sonore de Miri se répercuta à travers toute la cuisine.

65

- Pourquoi voulez-vous les comprendre? Tout ce qui compte, c'est qu'ils vous donnent du plaisir. J'ai eu trois maris, et je n'en ai pas compris un seul.

Mais j'ai eu beaucoup de plaisir. Vous êtes très jeune. La jeunesse séduit un homme habitué à des femmes d'expérience.

Lana balbutia :

- Mais je... enfin, je ne pense pas... même si je voulais... ce qui n'est pas le cas, je suis certaine qu'il ne s'intéresserait pas à moi. Il semble très lié à

Mlle King. En outre, acheva-t-elle en haussant les épaules, il ne me fait pas confiance.

- Ah! Il faut être stupide pour laisser le passé

gâcher ce qui est. Vous voulez l'amour de votre père, petit chat? Le temps et la patience vous le donneront. Vous voulez Dylan? insista-t-elle en arrêtant d'un geste la protestation de Lana. Vous apprendrez à

vous battre comme une femme pour l'avoir.

Là-dessus, elle se leva, faisant trembler les fleurs de son *muuumuu*.

- Et maintenant, ouste ! Sortez de ma cuisine. J'ai du travail.

Lana obéit docilement. Au moment de franchir la porte, elle hésita et se retourna.

- Miri... vous êtes très proche de mon père depuis des années. Est-ce que... est-ce que vous m'en voulez de revenir comme ça, tout d'un coup, après tout ce temps?

- Vous en vouloir? Ce serait une perte de temps.

Et on ne peut pas en vouloir à un enfant. Quand vous avez quitté Cap Simmons, vous étiez une petite fille entraînée par sa mère.

Maintenant, vous êtes une femme et vous voilà. Pourquoi vous en voudrais-je ?

Sentant les larmes affluer à ses paupières, Lana ferma un instant les yeux.

66

- Merci, Miri, murmura-t-elle en se retirant.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre et s'assit sur son lit, en proie à un tourbillon de pensées. De même que l'étreinte de Dylan avait éveillé en elle des sensations neuves, les paroles de Miri ouvraient la voie à une forme d'espoir. « Vous voulez l'amour de votre père, petit chat? Le temps et la patience vous le donneront. » Le temps et la patience, c'était le remède prescrit par Miri pour soigner son cœur blessé.

Mais j'ai si peu de temps; et encore moins de patience, songea-t-elle. Comment puis-je me faire aimer de mon père en quelques jours? Et pourquoi Dylan vient-il compliquer une situation déjà difficile? Pourquoi faut-il qu'il m'embrasse pour me repousser aussitôt après? Il sait se montrer si tendre quand je suis dans ses bras... et tout à coup, son regard devient glacial, brutal, accusateur. Si seulement je pouvais cesser de penser à son baiser.

Je manque tellement d'expérience. Il ne doit s'agir que d'un trouble physique, d'un trouble passager, rien de plus...

Désespérée, elle se laissa tomber sur le lit et enfouit sa tête contre

l'oreiller.

Plus tard, en entendant frapper à la porte, elle tressaillit et se dressa sur son séant. Passant la main dans ses cheveux défaits, elle se leva pour aller ouvrir. Dylan se trouvait sur le seuil. Il avait troqué

son short contre un jean et paraissait aussi frais et alerte qu'elle se sentait lasse et étourdie. Elle le regarda, incapable de rassembler ses pensées. Elle avait les joues rougies de sommeil, les yeux brumeux.

- Vous ai-je réveillée?

- Non, je...

Jetant un regard sur la pendule, elle constata avec 67

stupéfaction qu'elle avait sombré dans le sommeil depuis plus d'une heure.

- Oui, corrigea-t-elle. Je ne m'étais même pas rendu compte que je dormais. Je dois être plus fatiguée que je ne le pensais.

- Ils sont vrais, n'est-ce pas?

- Quoi? demanda-t-elle sans comprendre.

- Vos cils.

Nonchalamment appuyé au mur, il la dévisageait avec intensité. Elle baissa les yeux.

- Je m'apprêtais à partir pour l'aéroport, reprit-il.

J'ai pensé que vous aimeriez peut-être m'accompagner. Vous vouliez le visiter.

- Oh! oui. Cela me ferait plaisir.

- Allons-y.

- Attendez-moi, j'arrive tout de suite. Je serai prête dans une minute.

- Mais vous l'êtes déjà.

- J'ai besoin de me coiffer.

- Vos cheveux sont très bien ainsi, dit-il en l'entraînant par la main.

Dehors, elle se retrouva avec quelque étonnement devant une moto rutilante; Dylan lui remit d'office un casque entre les mains. Elle leva les yeux avec effroi.

- Nous allons nous servir de cet engin?

- Exact. J'utilise rarement ma voiture pour aller à

l'aéroport.

- Je ne suis jamais montée sur une moto.

- C'est très simple, Duchesse. Il suffit de vous asseoir et de vous accrocher.

Il l'aida à mettre son casque avant d'attacher le sien. Puis il enfourcha la moto et donna un coup de pied sur le démarreur. Le moteur se mit à pétara-der.

- Allez, dit-il. Grimpez.

L'instant d'après, Lana était assise à califourchon 68

sur la machine, de plus en plus étonnée, agrippant la taille du conducteur de toutes ses forces. Peu à

peu, elle relâcha son étreinte en constatant qu'ils roulaient à une vitesse modérée. Dylan n'avait apparemment pas l'intention de les jeter dans le fossé.

A côté d'eux, une rivière déroulait son ruban bleu entre les champs de *taro*. Lana se détendit totalement. Elle éprouvait une espèce d'excitation, d'exaltation à sentir le vent dans ses cheveux, les muscles de Dylan sous ses doigts. Et elle songeait à tout ce qu'il lui avait fait découvrir en une seule journée. Sa vie avait été si limitée jusqu'alors! Elle sourit; rien ne serait jamais plus pareil.

En arrivant à l'aéroport, la moto circula entre les pistes d'atterrissage et s'arrêta devant un hangar.

- Terminus, Duchesse. Vous pouvez descendre.

Elle obéit et il l'aida à ôter son casque.

- Alors, demanda-t-il, toujours entière?

- Pour être franche, je crois que j'ai beaucoup aimé cela.

- Tant mieux.

Il lui caressa doucement les bras, la saisit par la taille. Lana demeura immobile, consentante. Il se pencha, lui effleura les lèvres d'un baiser. Elle sentit aussitôt son cœur battre plus vite, une onde tiède lui envahir la peau. Mais il se redressa.

- Nous reprendrons ça plus tard, murmura-t-il.

Pour le moment, hélas, j'ai du travail. Cap va vous faire faire le tour du propriétaire; il vous attend.

Vous connaissez le chemin?

Confuse, s'efforçant de maîtriser son émotion, elle recula d'un pas.

- Oui. Dois-je le retrouver dans son bureau?

- Exact. Il vous montrera tout ce que vous voulez voir. Mais attention, Lana...

Ses yeux verts se durcirent brusquement, sa voix perdit sa légèreté.

69

- Tant que je ne serai pas sûr de vous, ne vous avisez pas de commettre la moindre erreur.

Pendant un moment, elle ne put que le regarder.

Elle avait froid soudain et son pouls s'était ralenti.

- Je crois que je viens d'en commettre une, dit-elle tristement.

Et elle tourna les talons.

Chapitre six

En se dirigeant vers le petit bâtiment flanqué de palmiers, Lana pensa à tout ce qu'elle venait de vivre en vingt-quatre heures. Elle avait retrouvé son père et découvert la trahison de sa mère. Elle avait également pris conscience de sa féminité, dans les bras de Dylan. Quels sentiments éprouvait-elle à

l'égard de ce dernier? Sa raison lui chuchotait que ce qui l'attirait vers lui ne prêtait pas à conséquence, qu'elle était momentanément victime de l'éveil de ses sens. Il ne pouvait s'agir d'autre chose.

On ne s'amourache pas de quelqu'un en une journée, se disait-elle. Surtout pas d'un homme comme Dylan O'Brian. Nous sommes totalement opposés.

Je lui envie son assurance, son expérience, un point c'est tout. Le cœur n'a rien à voir là-dedans. Je n'avais jamais rencontré un homme tel que lui auparavant, voilà ce qui me trouble. Ces réflexions la réconfortèrent.

Quand elle pénétra dans le bureau de son père, Cap marchait de long en large tout en parlant à une jeune fille à la peau brune, armée d'un bloc sténo et d'un crayon.

- Avant d'envoyer ça, vérifiez les commandés de carburant avec Dylan. Il devrait être dans son bureau dans une heure. Si vous ne l'y trouvez pas, essayez le hangar quatre.

Il aperçut Lana et lui sourit.

71

- Hello! Il paraît que tu veux visiter l'aéroport.

- Oui, j'aimerais bien. Si tu as le temps...

- Bien sûr. Sharon, voici ma fille. Lana, je te présente Sharon Kumocko, ma secrétaire.

Lana serra la main de la jeune femme. Il lui sembla que son père avait fait les présentations d'un ton un peu forcé. Il parut hésiter puis la prit par le bras et l'entraîna au-dehors.

- L'aéroport n'est pas très grand, commença-t-il comme ils débouchaient sous le soleil. Nous nous contentons d'assurer la liaison entre les îles. Nous avons aussi une école de pilotage. C'est Dylan qui s'en occupe...

Elle l'interrompit impulsivement, lui fit face :

- Cap, je sais que je t'ai mis dans une situation difficile. J'aurais dû t'écrire et te demander si je pouvais venir, au lieu d'arriver à l'improviste.

C'était plutôt étourdi de ma part.

- Lana...

- Non, je t'en prie. Je devine aussi que tu as ta vie, ton foyer, tes habitudes. Je n'ai pas l'intention de m'en mêler. Je ne veux pas être un obstacle, je ne veux pas que tu penses... Crois-moi, tout ce que je souhaite, c'est... que nous soyons amis, acheva-t-elle avec un geste impuissant.

Cap l'avait observée pendant ce petit discours. Il se passa la main dans les cheveux et lui adressa un sourire timide.

- Vois-tu, soupira-t-il, c'est plutôt terrifiant de se retrouver en face d'une grande fille comme toi, au bout de quinze ans. J'ai raté toutes les étapes, tous les changements. Je te voyais encore comme une fillette au caractère impétueux, avec des tresses et des genoux écorchés. La jeune femme élégante qui est entrée hier dans mon bureau et qui m'a parlé

avec un léger accent français était pour moi une étrangère. Une étrangère qui me rappelait des sou-

venirs que je croyais oubliés, ajouta-t-il en lui caressant légèrement la joue avant d'enfourer vivement ses mains dans ses poches. Je ne comprends pas grand-chose aux femmes. Ta mère était la créature la plus belle et la plus déroutante que j'aie jamais connue. Quand tu étais petite et que nous vivions encore tous les trois, j'ai substitué ton affection à

celle qu'elle ne m'avait jamais donnée. Je suppose qu'elle a fini par en être jalouse...

- Cap, pourquoi l'avais-tu épousée? Il semble que vous ayez eu si peu de chose en commun.

Il émit un petit rire bref.

- Tu ne l'as pas connue il y a vingt ans. Elle a beaucoup changé, Lana. Il y a des gens qui changent plus que d'autres. Du reste, je l'aimais. Je l'ai toujours aimée.

- Je suis désolée, murmura-t-elle, au bord des larmes. Je ne voulais pas te faire parler de tout ça. Il la prit par le bras, l'entraîna de nouveau.

- Pourquoi pas? Nous avons eu quelques bonnes années. J'aime bien m'en souvenir de temps en temps. Mais, dis-moi, ta mère était-elle heureuse?

Elle réfléchit un instant, évoquant les caprices de Vanessa, sa voix faussement enjouée, sa gaieté fac-tice dissimulant toujours quelque insatisfaction.

- Je suppose que Vanessa était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Elle adorait Paris et vivait comme elle l'avait choisi.

Cap fronça les sourcils.

- Vanessa? C'est ainsi que tu nommes ta mère?

- Je l'ai toujours appelée par son prénom. Elle disait que « maman » la vieillissait. Elle avait hor-reur de se sentir vieillir... A vrai dire, l'existence que tu mènes me paraît beaucoup plus équilibrée. Et j'en suis soulagée. Est-ce que tu pilotes toujours, 73

Cap? Je me souviens que tu ne pouvais t'en passer.

- Bien sûr. Une dernière question, Lana. Après, nous n'en parlerons plus. Etais-tu heureuse, toi?

Embarrassée, elle détourna les yeux et feignit de s'intéresser au décollage d'un avion.

- Je... J'étais occupée. Les religieuses se montrent très strictes en matière d'éducation.

- Cela ne répond pas à ma question.

- J'ai eu des moments agréables, dit-elle après une hésitation. J'ai beaucoup appris. Mon métier ne me déplait pas. N'est-ce pas l'essentiel?

- Non, Lana. Pas à ton âge. Pas pour une femme très jeune et très jolie. Cela ne suffit pas... Je suis étonné que tu te contentes de si peu.

Son ton légèrement désapprobateur la mit sur la défensive.

- Cap, je ne pouvais pas... commença-t-elle en cherchant soigneusement ses mots. Je n'avais pas le temps de rêver à l'inaccessible. Mais peut-être n'est-il pas trop tard, acheva-t-elle en souriant.

L'expression de son père se radoucit.

- Il faudra y penser.

A partir de cet instant, il ne mentionna plus le passé. Il emmena Lana inspecter ses rangées d'avions chéris comme des enfants, vanta leurs qualités en des termes qu'elle jugea désespérément techniques. Elle écoutait, heureuse de le sentir de bonne humeur, d'entendre le son de sa voix. A l'occasion, elle émettait une remarque ignorante qui avait le don de le mettre en joie. Chacun de ses éclats de rire était pour elle un cadeau précieux.

Ils visitèrent des hangars, des magasins, des bureaux, la tour de contrôle. En sortant de celle-ci, Lana s'écria :

- Et tu disais que ce n'était pas important!

- Comparés à l'aéroport d'Honolulu, nous ne 74

sommes pas grand-chose. Mais nous faisons de notre mieux.

Poussée par quelque chose qui était un peu plus que de la curiosité, elle s'entendit demander:

- Quel est le rôle de Dylan, au juste?

- Oh! Il fait tout! s'exclama-t-il en souriant. Il a le génie de l'organisation. Il sait résoudre un problème avant même que celui-ci ne se présente. Et il obtient tout ce qu'il veut des gens. Il est également capable de démonter entièrement un avion et de recoller les morceaux. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans lui, sans son enthousiasme.

- Son enthousiasme? répéta Lana, songeuse. Oui, je suppose qu'il en a quand il veut quelque chose.

Mais n'est-il pas plutôt... du genre décontracté?

- La vie sur l'île entraîne une certaine décontraction, Lana. Et Dylan y est né. Ce n'est pas parce qu'un homme est détendu et évite la prétention qu'il manque d'intelligence ou d'habileté. Dylan possède les deux; il poursuit simplement ses ambitions à sa façon.

Plus tard, tandis qu'ils déambulaient entre les hangars aux dômes d'acier, Lana se rendit compte que des rapports nouveaux s'établissaient entre son père et elle. Il lui semblait détendu; ses

propos, ses sourires étaient spontanés. Elle était beaucoup plus à l'aise. Ils arrivèrent ainsi près du bâtiment devant lequel elle avait quitté Dylan au début de l'après-midi.

- J'ai un rendez-vous dans cinq minutes, annonça Cap en jetant un coup d'œil sur sa montre. Je vais être obligé de t'abandonner à Dylan. Ou alors, si tu veux, je peux demander à quelqu'un d'autre de te ramener à la maison.

- Non, ça ira très bien. J'espère que je ne t'ai pas trop dérangé, Cap.

- Au contraire, Lana. Tu viens de me faire plaisir.

75

Tu n'as rien perdu de ta curiosité. Enfant, tu voulais toujours savoir le pourquoi du comment et tu étais très attentive. Je me souviens qu'à cinq ans, tu m'as demandé de t'expliquer comment fonctionnait le tableau de bord d'un 707. Tu as écouté mes explications avec un tel sérieux que j'aurais juré que tu comprenais tout ce que je disais.

Il riait et, lui passant un bras autour des épaules, la fit pénétrer dans le hangar. Elle aperçut Dylan près de la carlingue d'un avion. Il avait revêtu un bleu de travail et s'essuyait les mains avec un vieux chiffon.

- Je te confie Lana. Prends soin d'elle. Billet doit m'attendre dans mon bureau.

- Avec plaisir, Cap.

- Tu as vu Sharon?

- Oui, ne t'inquiète pas. Tout est réglé.

- A ce soir, alors.

Cap tapota affectueusement la joue de sa fille et s'éloigna. Elle le regarda partir, le sourire aux lèvres.

Quand elle se retourna vers Dylan, elle se heurta à son regard soupçonneux.

- Ah non! dit-elle. Je vous en prie, n'allez pas tout gâcher. Ce n'était qu'une petite caresse de rien du tout.

Il se remit au travail avec un haussement d'épaules.

- Vous avez aimé votre promenade?
- Beaucoup, répondit-elle en s'approchant de lui.

Mais je crains de n'avoir pas compris la moitié de ce qu'il m'a raconté. Il m'a parlé avec conviction de moteur à réaction et s'est montré très expansif sur les courants aériens. Je n'ai pas eu le courage de lui avouer mon ignorance.

- C'est quand il parle de ses avions qu'il est le plus heureux, commenta Dylan d'un air absent. Peu 76

importe que vous n'ayez pas compris, du moment que vous écoutiez. Passez-moi la clef à fourche.

Elle scruta l'assortiment d'outils sur le sol, cherchant en vain ce qui pouvait ressembler à une clef à

fourche.

- Ça m'a fait plaisir d'être avec lui. C'est ça, votre clef?

Il jeta un regard accablé sur le levier qu'elle lui tendait.

- Non, Duchesse. Une clef à fourche, voilà ce que c'est, fit-il en prenant lui-même l'objet en question.

- Désolée, je ne passe pas mon temps à démonter des moteurs d'avion, marmonna-t-elle.

L'idée qu'il ne demanderait sans doute jamais une clef à fourche à Orchidée King la rendait furieuse.

- Cap m'a dit que vous étiez responsable de l'école de pilotage, reprit-elle au bout d'un moment.

Est-ce vous qui donnez les leçons?

- Parfois.

Rassemblant son courage, Lana balbutia tout à trac :

- Voulez-vous m'apprendre?
- Quoi?

- Voulez-vous m'apprendre à voler? répéta-t-elle, tout en se demandant s'il allait juger cette question aussi ridicule qu'elle l'était à ses propres oreilles.

Il s'arrêta de travailler pour la regarder.

- Je ne dis pas non. Pourquoi en avez-vous envie?

- Cap me l'avait promis il y a longtemps. J'étais enfant, mais... j'y tiens toujours. Je crois que ce serait amusant, acheva-t-elle en relevant le menton.

A sa grande surprise, Dylan ne se moqua pas 77

d'elle. Il étudia gravement son petit visage, la lueur déterminée de ses yeux.

- Très bien, dit-il enfin. Nous verrons ça demain.

Il disparut de nouveau à mi-corps dans les entrailles de l'avion puis lui tendit la clef à fourche pour s'en débarrasser. Lana hésita. Le manche était enduit de graisse. Percevant sa réticence, Dylan se redressa et, grommelant quelque chose d'inaudible entre ses dents, alla décrocher un autre bleu de travail à une patère.

- Tenez, mettez ça. Je vais en avoir pour un bon moment. Autant vous rendre utile.

- Je suis certaine que vous pourriez très bien vous débrouiller sans moi.

- Je n'en doute pas, mais mettez-le quand même.

Sous son œil attentif, elle enfila le vêtement, glissa ses bras à l'intérieur des manches.

- Vous disparaîsez complètement, là-dedans!

Il s'agenouilla devant elle pour remonter les jambes du pantalon autour de ses chevilles tandis qu'elle marmonnait au-dessus de sa tête :

- Je vais plutôt vous encombrer, j'en ai peur.

- Ce ne sera pas la première fois, répliqua-t-il d'un ton jovial en s'attaquant cette fois à ses manches qu'il retroussa une bonne demi-douzaine de fois.

D'un coup sec, il remonta la fermeture Eclair de la combinaison jusque sous le menton de Lana puis la regarda dans les yeux. Elle vit son expression changer. Un éclair de tendresse traversa son regard, mais il laissa échapper un petit soupir impatient, se détourna d'elle et reprit son occupation.

- Allons-y, fit-il. Passez-moi un tournevis. Celui qui a le manche rouge.

Ayant fait connaissance avec cet outil particulier, 78

Lana le déposa dans sa main tendue. Il continua de travailler un certain temps, limitant sa conversation à la description des outils qu'il lui demandait.

Dehors, on entendait le vrombissement des avions au décollage ou à l'arrivée.

Lana se mit à lui poser des questions sur ce qu'il était en train de faire. Elle n'éprouvait pas le besoin de suivre les réponses, mais avait du plaisir à

l'écouter parler. Comme il était absorbé par sa tâche, elle pouvait l'étudier à loisir. Elle observa l'étrange intensité de son regard, la ligne ferme de ses mâchoires, ses poignets bronzés, la dextérité de ses doigts. Elle remarqua mille détails attendris-sants : son menton portait l'ombre d'une barbe d'un jour, ses cheveux bouclés descendaient jusqu'au col de sa chemise, son sourcil droit se soulevait plus haut que le gauche quand il se concentrait.

A un moment, Dylan se tourna vers elle pour lui demander quelque chose et elle ne put que le contempler, bouche ouverte, bouleversée par une soudaine et secrète révélation.

- Qu'est-ce qui ne va pas? s'étonna-t-il.

Elle déglutit.

- Rien, je... Que vouliez-vous? Je ne faisais pas attention.

Elle se pencha sur les outils comme si ceux-ci étaient devenus son unique centre d'intérêt au monde. Sans un mot, Dylan saisit celui dont il avait besoin et reprit son travail. Elle ferma les yeux. Elle était sans défense, anéantie.

L'amour ne devrait pas vous tomber dessus avec une telle force,

songeait-elle, mais vous envelopper en douceur, comme une caresse. Il ne devrait pas vous frapper en plein cœur, sans ménagement, sans merci. Comment peut-on aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas?

Dylan O'Brian était une énigme, un homme dont 79

les humeurs semblaient changer sans rime ni raison. Que savait-elle de lui? Il était l'associé de son père. Il aimait le ciel et la mer, et s'y sentait à l'aise.

Il accordait ses faveurs à de jolies femmes. C'était peu.

- Encore dans les nuages, on dirait!

Elle sursauta. Il lui souriait, lui parlait.

- Quel lamentable mécanicien vous faites, Duchesse. Toujours à la traîne.

Il sortit un chiffon de sa poche et lui essuya doucement la joue pour en effacer une tache de cambouis.

- Il y a un lavabo par là, vous pouvez aller vous laver les mains. Je finirai cette réparation plus tard.

Je commence à en avoir assez.

Lana obéit. Elle fit un brin de toilette en prenant tout son temps, profitant de l'occasion pour essayer de retrouver le contrôle d'elle-même. Après avoir suspendu son bleu de travail, elle se promena dans le hangar vide tandis que Dylan rangeait les outils et se lavait à son tour. Elle constata avec surprise que le temps avait vite passé. Déjà, l'ombre du crépuscule masquait la clarté du jour. Le long des pistes d'envol, des petites lumières rouges s'étaient mises à clignoter. Comme elle se retournait, Lana s'aperçut que Dylan l'observait. Elle s'humecta les lèvres.

- Vous avez fini? demanda-t-elle.

- Pas tout à fait. Venez ici.

Quelque chose, dans le son de sa voix, la fit reculer d'un pas au lieu d'obtempérer. Il plissa les paupières et répéta son ordre, l'air légèrement menaçant.

- Venez ici.

Décidant qu'il valait mieux ne pas le contrarier, elle s'avança. Ses pas résonnaient avec fracas sur le sol du hangar. Elle s'arrêta devant lui, muette, le 80

cœur battant, souhaitant désespérément savoir pourquoi il la dévisageait ainsi. Sans un mot, Dylan lui posa les mains sur les hanches et l'attira plus près. Leurs cuisses se frôlèrent.

- Embrassez-moi, dit-il simplement.

Elle secoua la tête, mais ne put tourner son regard.

- Lana, embrassez-moi.

Il la plaqua contre lui. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'impérieux, sa bouche était toute proche. Timidement, elle leva les bras, posa les mains sur ses épaules et se haussa sur la pointe des pieds. Leurs souffles se mêlèrent, leurs lèvres se joignirent.

Il attendit que la bouche de Lana s'ouvre à son baiser, attendit que ses bras se referment autour de son cou. Puis il resserra son étreinte, lui faisant pousser un petit gémissement, et glissa ses mains sous son chemisier pour caresser doucement la peau de son dos. Murmurant son nom, elle se blottit davantage contre sa poitrine; elle ne voulait faire qu'un avec lui, elle avait besoin de lui. La passion l'embrasait. Ses lèvres devenaient mobiles et sup-pliantes, exigeaient un plaisir qu'elle ne comprenait pas encore. Le reste du monde s'était évanoui en fumée. Il n'y avait plus que Dylan et ce désir croissant qu'il faisait naître en elle.

Il la repoussa avec douceur. Aucun d'eux ne parla, chacun cherchant à déchiffrer dans les yeux de l'autre comme un invisible message. Il lui effleura la joue, ramena en arrière une boucle de ses cheveux blonds.

- Je vais vous ramener à la maison, dit-il.

- Dylan, commença-t-elle, en plein désarroi.

Mais elle ferma les yeux, incapable de continuer.

- Venez, Duchesse. Vous avez eu une dure jour-81

née. Nous ne sommes plus à armes égales en ce moment et j'aime qu'un combat se déroule selon les règles.

- Un combat? réussit-elle à articuler en se for-

çant à rencontrer son regard. Voilà donc ce que cela représente pour vous?

- Le plus vieux du monde, répliqua-t-il avec un petit sourire. Et il n'est pas fini, Duchesse. Préparez-vous pour le prochain round.

Chapitre sept

Quand Lana descendit prendre son petit déjeuner le lendemain matin, elle trouva son père seul dans la salle à manger. Comme elle s'apprêtait à le saluer, Miri passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

- Bonjour, petit chat. Asseyez-vous et mangez. Je vais vous faire du thé puisque vous ne semblez pas aimer mon café.

Amusée et embarrassée à la fois, Lana s'exécuta.

- Merci, Miri! cria-t-elle à la silhouette qui s'éloignait.

- Elle semble s'être entichée de toi, observa malicieusement Cap. Depuis ton arrivée, elle est tellement préoccupée par l'idée de te faire grossir qu'elle en oublie de me répéter que j'ai besoin d'une femme.

- En somme, je te rends service. Tant mieux. J'ai fait le tour de ta maison, hier. J'espère que tu ne m'en veux pas.

- Bien sûr que non. J'aurais dû te le proposer moi-même. Tu dois me juger bien mal élevé.

- Pas du tout. A vrai dire, cette promenade solitaire m'a permis d'envisager les choses sous un angle nouveau. Tu disais hier regretter de ne m'avoir pas connue adolescente, alors que tu me voyais toujours comme une petite fille. Je crois... je crois qu'il m'est arrivé la même chose. Je t'imaginais 83

encore avec mes yeux d'enfant. Hier, j'ai commencé

à découvrir le véritable James Simmons.

- Décue? demanda-t-il avec une trace d'humour.

- Impressionnée. Tout semble indiquer que mon père est un homme très bien.

Cette remarque parut le surprendre et lui faire plaisir en même temps. Il lui adressa un étrange petit sourire.

- Je ne sais pas si je mérite un tel compliment, dit-il en se versant une rasade de café.

Lana lui rendit son sourire et, dans le silence qui suivit, posa les yeux sur le siège vide en face d'elle.

- Euh... Dylan n'est pas là?

- Oh! il avait un rendez-vous de très bonne heure, ce matin.

- Je vois, fit-elle en s'efforçant de masquer sa déception. Je suppose que l'aéroport vous occupe énormément tous les deux.

- En effet, acquiesça-t-il en jetant un coup d'œil sur sa montre. Du reste, j'ai moi-même un rendez-vous urgent. Je vais être obligé de t'abandonner. Je suis désolé de te laisser seule ainsi, mais...

- Je t'en prie, l'interrompit-elle. Je n'ai pas besoin qu'on me divertisse et j'étais sincère quand je t'ai dit que je ne voulais pas être un obstacle.

- Bien. Je te verrai ce soir.

Cap s'arrêta sur le pas de la porte, saisi par une inspiration soudaine.

- Si tu veux, Miri pourrait t'emmener faire du shopping en ville.

- Merci. J'y réfléchirai.

Lana ne put s'empêcher de sourire en songeant au peu d'argent qu'elle avait à dépenser. Elle le regarda sortir de la pièce puis poussa un soupir en 84

contemplant une fois de plus le siège vide de Dylan.

La matinée s'écoula lentement. Comme elle s'y attendait, elle découvrit que Miri ne tolérât aucune aide dans la maison. Se pliant aux instructions de celle-ci, elle rassembla quelques affaires et partit pour la plage. Tout y était aussi parfait que la veille

- l'eau claire comme le cristal, le sable d'une blancheur immaculée. Etalant sa serviette, Lana s'assit et entreprit de transcrire ce décor sur du papier, avec des mots. Ses lettres adressées à la France étaient longues et détaillées, mais elle n'y parlait pas de son trouble intérieur.

Au fur et à mesure qu'elle écrivait, le soleil montait dans le ciel. L'air était humide et brûlant.

Alanguie par la chaleur, bercée par le bruit des vagues, elle s'allongea et s'endormit...

Quelqu'un la secouait par l'épaule. Elle avait les membres engourdis, percevait une lueur rougeoyante à travers ses paupières closes. La mère supérieure était-elle en train d'attiser les braises du vieux poêle du dortoir? Jamais celui-ci n'avait répandu une telle chaleur. Elle s'efforça d'émerger de son sommeil.

- Un moment, ma sœur, j'arrive, soupira-t-elle en français.

Elle ouvrit les yeux et vit le visage de Dylan penché sur elle.

- Vous ne savez donc pas qu'il est imprudent de s'endormir au soleil? dit-il en contemplant son regard brumeux.

Reprenant brusquement contact avec la réalité, Lana se dressa sur son séant. Elle éprouvait un vague sentiment de culpabilité.

- Je ne sais vraiment pas comment cela a pu se produire. C'est peut-être à cause de la tranquillité

du lieu...

85

- C'est surtout à cause de la fatigue, répliqua Dylan sans cesser de l'observer. Mais on dirait que les cernes de vos yeux commencent à s'estomper.

Elle se détourna, gênée, se mit à ranger son papier à lettres.

- Vous écriviez à vos amis? demanda-t-il.

- On ne peut rien vous cacher.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

- Je croyais que vous vouliez apprendre à piloter un avion.
- Oh! s'écria-t-elle, extasiée. J'étais persuadée que vous aviez oublié! Vous n'êtes pas trop occupé? Cap m'a dit ce matin...
- Non, je n'avais pas oublié et non, je ne suis pas trop occupé, çaupa-t-il en se baissant pour ramasser sa serviette. Cessez de jacasser comme si vous étiez une fillette de douze ans que je devais amener au cirque.
- D'accord, d'accord, je me tais.

Il poussa un soupir exaspéré et l'entraîna en maugréant quelque chose d'assez désobligeant pour la gent féminine. Moins d'une heure plus tard, elle se retrouvait assise dans son avion, à ses côtés.

- Bon... commença-t-il d'un ton docte, ceci est un monoplan à moteur alternatif. Une autre fois, je vous emmènerai dans un jet mais, pour vos débuts, cela devrait suffire. A priori, piloter un avion n'est pas plus difficile que conduire une voiture. Ce qu'il faut avant tout, c'est bien comprendre le fonctionnement de vos instruments.

Lana parcourut d'un regard sceptique les chiffres et les aiguilles sur les cadrans qu'il lui désignait.

- On dirait qu'il y en a beaucoup, observa-t-elle.
- Pas vraiment. Nous ne sommes pas dans un X-15.

Il fit démarrer le moteur et avertit la tour de contrôle. L'avion se mit à rouler sur la piste.

86

- Au fur et à mesure que nous grimpons, dit-il, je veux que vous regardiez cette jauge. C'est l'altimètre. Il...
- Il indique l'altitude de l'avion au-dessus du niveau de la mer ou du sol, acheva-t-elle pour lui.
- Très bien. Comment savez-vous cela? Vous vous êtes jetée sur les magazines de Cap, la nuit dernière?
- Non. Je l'ai appris quand j'étais petite fille. Ceci est un compas, et ceci un indicateur de virage et d'incidence, mais j'ai oublié comment ça marche.

- Je suis éperdu d'admiration. N'oubliez pas de surveiller l'altimètre.

- Ah oui! fit-elle en s'absorbant docilement dans cette tâche.

Dylan jeta un coup d'œil sur son profil et ne put s'empêcher de sourire. Il reporta son attention sur le ciel.

- Bien. La plus grosse aiguille fait le tour complet du cadran chaque fois qu'on s'élève de trois cents mètres. La plus petite fait de même tous les trois mille mètres. Gardez cela en tête, et tout deviendra très facile. Dites-vous bien qu'il y a moins de circulation ici que sur le plancher des vaches.

- Un jour, vous pourriez peut-être m'apprendre également à conduire une voiture, suggéra Lana en regardant la grosse aiguille faire le tour du cadran une deuxième fois.

- Vous ne savez pas conduire? s'etonna-t-il.

- Non. C'est un crime dans ce pays? Je vous assure pourtant que la plupart des gens m'accordent une certaine intelligence. Je me sens capable d'apprendre à piloter cet avion aussi vite que n'importe lequel de vos élèves.

- Je veux bien le croire, marmonna Dylan. Mais comment se fait-il que vous n'ayez jamais appris à

conduire?

87

- Parce que je n'ai jamais eu de voiture. Et vous, comment vous êtes-vous cassé le nez? Ma question est aussi incongrue que la vôtre.

L'expression ahurie de Dylan la fit sourire. Quand il se mit à rire, elle en fut ravie comme si elle venait de remporter une petite victoire.

- La première ou la deuxième fois? demanda-t-il.

La première fois, j'avais environ dix ans. J'essayais de décoller du toit du garage dans un avion en carton que j'avais construit moi-même. Le système de propulsion ne devait pas être tout à fait au point.

Je ne me suis cassé que le nez et un bras, mais il paraît que j'aurais pu aussi bien me rompre définitivement le cou.

- Je n'en doute pas. Et la seconde?

- J'étais un peu plus âgé. Ce fut le résultat d'un petit désaccord à propos d'une fille. Mon nez a souffert d'une autre fracture et l'adversaire a laissé

deux dents dans la bagarre.

- Plus âgé peut-être, mais pas davantage de plomb dans la cervelle, commenta Lana. Et qui a gagné la fille?

Il lui adressa un sourire étincelant.

- Aucun de nous. Nous avons conclu qu'elle n'en valait pas la peine et nous avons pansé nos blessures autour de quelques verres!

- Quelle galanterie!

- Oui, j'étais sûr que vous aviez remarqué ce trait de mon caractère. Je n'arrive pas à m'en débarrasser. Maintenant, regardez l'indicateur de virage et d'incidence. Je vais vous en expliquer le fonctionnement.

Pendant les trente minutes qui suivirent, il se montra un professeur plein de patience, surprenant Lana par sa précision et sa clarté. Il répondit sans hésiter aux dizaines de questions qu'elle lui posait, les devançant parfois, estimant sa curiosité toute 88

naturelle. Ils évoluèrent à travers un ciel semé de nuages cotonneux, survolèrent les sommets rocheux et le gouffre aux teintes multiples du canyon de Waimea. Ils décrivirent des cercles au-dessus d'une eau bleue couronnée d'écume. Lana était éblouie par l'infini du ciel et celui de l'Océan. Elle comprenait cette fascination dont Dylan lui avait parlé, ce besoin de relever le défi, d'aller toujours plus loin. Elle l'écoutait de toutes ses oreilles, déterminée à comprendre et à retenir.

- Un orage se prépare juste derrière nous, annon-

ça-t-il soudain avec désinvolture. Nous allons être un peu secoués, Duchesse.

- Ah bon? fit-elle, s'efforçant d'imiter sa décontraction.

Elle changea de position pour observer les gros nuages noirs dans leur sillage et reprit d'un ton faussement léger, l'estomac noué :

- Vous allez pouvoir voler?

- Oh! peut-être...

Elle lui jeta un regard effrayé mais déchiffra une lueur rieuse dans ses yeux.

- Vous avez un curieux sens de l'humour, Dylan.

Tout à fait unique, ajouta-t-elle en retenant sa respiration comme les nuages les rattrapaient.

Ils furent soudain enveloppés d'obscurité, assailis furieusement par la pluie. L'avion se mit à

cahoter. Lana mourait de peur.

- Voler à travers les nuages me fascine, déclara Dylan, impassible. Quel fabuleux spectacle! Il ne manque que les éclairs.

Le calme de sa voix avait quelque chose de rassurant, et Lana se détendit un peu en l'écou-tant.

- Je m'en passerais volontiers, murmura-t-elle.

- Parce que vous ne les avez pas observés d'ici.

Quand on vole au-dessus des éclairs, on peut les 89

voir déchirer l'intérieur des nuages. Les couleurs sont incroyables.

- Vous avez souvent volé en plein orage?

- Oui. Celui-ci ne durera pas longtemps.

Un choc sourd ébranla l'avion. A travers le hublot, Lana ne voyait qu'un tourbillon de nuées noires et menaçantes. Dylan avait l'air de s'amuser.

- Vous aimez cela, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

L'excitation, le goût du danger?

Il lui sourit, sans aucune trace de cynisme.

- C'est ce qui permet de garder de bons réflexes, Lana. Et c'est ce qui empêche la vie de devenir ennuyeuse.

Leurs regards restèrent un instant rivés l'un à

l'autre, le cœur de Lana se mit à battre un peu plus vite.

- La stabilité est un piège dangereux, poursuivit-il en redressant l'appareil. De temps à autre, il est bon de prendre des risques, de provoquer le sort. A condition de savoir où s'arrêter, bien sûr.

Oui, songea-t-elle. Vanessa, elle, ne le savait pas.

Elle était toujours à la recherche d'un jeu nouveau, toujours fatiguée de celui qu'elle était en train de jouer. Par réaction, Lana avait opté pour la stabilité.

Elle avait lu trop de livres. Elle n'avait pas assez agi.

Elle pressa son front contre le hublot, s'efforça de percer le brouillard environnant.

- Quelle brume sinistre, Dylan! On se croirait en plein décor de Macbeth. J'aimerais tant voir les éclairs.

Il se mit à rire.

- Je tâcherai de vous arranger ça la prochaine fois!

L'avion piqua du nez, et les nuages semblèrent se dissoudre au fur et à mesure qu'ils perdaient de l'altitude. Ils ne furent bientôt plus que de pâles 90

traînées de vapeur qui s'écartaient docilement de leur chemin. Quand ils furent au-dessous du brouillard, le paysage leur apparut. La terre détrempée arborait des couleurs vives. En atterrissant, Lana sentit son plaisir s'estomper, céder la place à un vague sentiment de nostalgie. Elle avait l'impression d'être une enfant qui vient de souffler la dernière bougie de son gâteau d'anniversaire.

- Nous recommencerons après-demain, si vous voulez, proposa Dylan en coupant le moteur.

- Oh! oui, s'il vous plaît. Je ne sais pas comment vous remercier pour...

- En attendant, je vais vous prêter quelques livres, coupa-t-il. Tâchez d'apprendre vos leçons.

- Oui, maître, fit-elle humblement.

Il lui jeta un bref regard avant de sauter sur la piste. Comme elle

s'apprêtait à en faire autant, il la saisit à bras-le-corps et la déposa à terre.

Elle se retrouva tout près de lui sous la pluie battante, perçut la chaleur de sa poitrine à travers son chemisier mouillé, celle de ses mains autour de sa taille. Il avait une boucle de cheveux noirs collée au front; sans réfléchir, elle leva la main pour la ramener en arrière. C'était un geste doux et naturel; toute la situation lui semblait naturelle, comme si elle l'avait vécue des centaines de fois.

- Vous êtes trempé, murmura-t-elle en lui tou-chant la joue.

- Vous aussi.

- Ça m'est égal.

Dylan se pencha pour lui effleurer la tempe de ses lèvres; il soupira :

- Si vous attrapez un rhume à cause de moi, Miri va me battre.

- Je n'ai pas froid.

- Mais vous tremblez... Venez, dit-il en l'entraî-91

nant brusquement par la main. Vous allez pouvoir vous sécher dans mon bureau avant que je vous ramène à la maison.

Les rayons du soleil traversaient le pluie devenue fine. Lana parcourut l'aéroport du regard et repéra le bureau de Dylan que son père lui avait montré au cours de leur promenade.

- Je parie que j'arrive avant vous, s'ecria-t-elle en lui lâchant la main.

Elle partit en courant à toute allure. Lorsqu'il la rattrapa, elle était déjà parvenue à destination. Tous deux riaient, hors d'haleine. Il poussa la porte et ils pénétrèrent dans le bâtiment. Avec une aisance toute neuve, Lana lui passa le bras autour du cou.

Elle se sentait jeune, légère, et follement amou-reuse.

- Je ne vous savais pas aussi rapide! observa-t-il.

Elle renversa la tête en arrière pour rencontrer son regard.

- On apprend à être rapide quand on loge dans un dortoir. La compétition pour atteindre les douches est féroce.

Elle crut voir la gaieté s'effacer lentement du visage de Dylan, mais comme il ouvrait la bouche pour parler, une voix retentit :

- Désolée de vous déranger.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Lana aperçut une jeune femme aux traits classiques, coiffée d'un chignon aile de corbeau, qui la dévisageait avec curiosité. Rouge de confusion, elle se dégagea des bras de Dylan.

- Entrez, Fran. Voici Lana Simmons, la fille de Cap. Lana, je vous présente Fran, ma machine à

calculer.

- Il veut dire sa secrétaire, corrigea Fran avec un 92

soupir exaspéré. Mais cet après-midi, j'ai plutôt l'impression d'être un répondeur téléphonique. Il y a une douzaine de messages sur votre bureau.

- Rien d'important? questionna-t-il en pénétrant dans la pièce voisine.

- Non, rien. Seulement des gens qui ont une décision à prendre et ne veulent pas le faire sans consulter le grand Manitou. Je leur ai dit que vous étiez absent pour la journée et que vous ne rentrez que demain.

- Parfait.

Il réapparut, porteur d'une liasse de papiers et d'une serviette qu'il jeta à Lana avant de parcourir les messages.

- Hum... Tout cela peut attendre.

- Je viens de vous le dire, déclara Fran en lui prenant les papiers des mains. Du reste, n'étiez-vous pas censé prendre une semaine de vacances?

- En effet. Savez-vous ce que me voulait Orchidée?

A l'autre bout de la pièce, Lana cessa une seconde de se frictionner les cheveux, puis elle continua avec deux fois plus d'énergie.

- Non, mais à son troisième appel, j'ai dû me montrer un peu sèche.

- Elle s'en remettra. Vous êtes prête? demanda-t-il à Lana.

- Oui, dit-elle en lui rendant la serviette. Merci.

Elle était curieusement déprimée, tout à coup.

Dylan lança la serviette sur le dossier d'une chaise.

- A demain, cousine, cria-t-il à Fran.

- Entendu, seigneur.

Elle fit un petit signe amical à Lana et les regarda partir.

Au prix d'un gros effort, Lana réussit à chasser Orchidée King de ses pensées pendant le trajet du 93

retour puis le repas du soir. Le soleil semblait à

l'horizon quand elle prit place sur la véranda en compagnie de Dylan et de son père.

Le spectacle était enchanteur. Les rayons du couchant éclairaient de leurs pourpres un ciel d'un bleu intense. A l'horizon, des traînées de nuages bas, aux teintes mauves, se mouvaient lentement. L'atmosphère du crépuscule avait quelque chose d'irréel, d'apaisant.

Confortablement installée dans un fauteuil d'osier, Lana prêtait une oreille discrète à la conversation des hommes à ses côtés. Jamais elle ne s'était sentie aussi détendue.

Murmurant quelques mots à propos de café, Cap se leva et s'éloigna. Elle lui adressa au passage un sourire absent puis ramena ses jambes sous elle et regarda clignoter les premières étoiles.

- Vous êtes bien silencieuse, ce soir, observa Dylan en allumant une cigarette.

- J'étais en train de penser que j'adore cette maison, ce décor. C'est le plus bel endroit du monde.

La lune venait de se lever, caressant son visage délicat, ses cheveux d'or pâle. Elle poussa un petit soupir de contentement.

- Plus beau que Paris?

Il avait parlé d'une voix légèrement coupante; elle lui jeta un regard étonné.

- C'est très différent, répondit-elle. Certains endroits de Paris sont beaux parce qu'ils ont été

ennoblis par le temps. D'autres sont élégants ou dignes. Mais ici, la beauté a quelque chose de plus primitif. Il semble que l'île ait toujours gardé sa jeunesse et son innocence.

Il haussa les épaules.

- Beaucoup de gens se fatiguent de l'innocence.

94

- Vous avez sans doute raison, dit-elle, étonnée et attristée de le sentir soudain distant, désabusé.

- Sous cet éclairage, vous ressemblez beaucoup à

votre mère, décréta-t-il soudain.

Cette remarque fit à Lana l'effet d'une douche froide.

- Comment le savez-vous? Vous ne l'avez jamais rencontrée.

- Cap m'a montré des photos. Vous lui ressemblez énormément.

- En effet, renchérit la voix de Cap.

Ce dernier venait d'arriver, apportant le café. Il posa son plateau sur une table basse, se redressa et poursuivit :

- C'est même étonnant. Quand la lumière te frappe sous un certain angle ou que tu prends certaines expressions, tu deviens le portrait vivant de Vanessa, il y a vingt ans.

- Je ne suis pas Vanessa! Je n'ai rien à voir avec elle!

Lana bondit sur ses pieds, sa voix tremblait de rage. A son désespoir, elle s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Son père la regardait, stupéfait.

- Je ne suis pas comme elle, répéta-t-elle. Je vous interdis de nous comparer.

Furieuse contre elle-même et contre les deux hommes, elle tourna les talons et disparut dans la maison en claquant la porte. Comme elle s'élançait dans l'escalier, elle se heurta aux formes volumineuses de Miri. Elle bafouilla une excuse sans s'arrêter, et alla se réfugier dans sa chambre.

Un instant plus tard, tandis qu'elle arpentait la pièce de long en large, Miri y pénétra à son tour.

95

- Qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi courir ainsi et faire claquer les portes? demanda-t-elle en croisant les bras sur son ample poitrine.

Lana secoua la tête et s'assit sur le lit avant d'éclater en sanglots. Miri grommela quelque chose d'inaudible en hawaïien. Elle alla s'installer près d'elle, faisant gémir le sommier, la prit dans ses bras pour la bercer contre le doux oreiller de ses énormes seins.

- Ce Dylan... marmonna-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

- Il n'y a pas que lui... ils étaient tous les deux du même avis, articula Lana du fond de ce refuge maternel. Mais je ne lui ressemble pas, Miri, je vous assure. Je ne suis pas du tout comme elle.

- Bien sûr que non, petit chat. A qui est-ce que vous ne ressemblez pas?

Lana se redressa et essuya ses larmes du revers de la main.

- A Vanessa, expliqua-t-elle. A ma mère. Ils ont affirmé tous les deux que j'étais son portrait.

- Comment? s'écria Miri en la secouant par les épaules. Et vous gaspillez toutes ces larmes pour ça? Parce que vous ressemblez à quelqu'un? C'est stupide. Je vous croyais pourtant une fille intelligente.

- Vous ne comprenez pas! Je ne veux pas qu'on me compare à elle, surtout pas. Vanessa était égoïste, menteuse et malhonnête.

- C'était votre mère, déclara Miri sur un ton d'une telle autorité que Lana en resta interdite.

Vous devez parler de votre mère avec respect. Elle est morte. Quoi qu'elle ait fait, c'est fini, maintenant.

Il faut l'oublier, conseilla-t-elle en la secouant gentiment. Autrement, vous ne serez jamais heureuse.

Est-ce qu'ils ont dit que vous étiez égoïste, menteuse et malhonnête?

96

- Non, mais...

- Qu'est-ce que Cap Simmons vous a dit, au juste?

Lana respira profondément.

- Il a dit que je ressemblais à ma mère.

- Est-ce que c'est vrai, ou est-ce qu'il ment?

- Je suppose que c'est vrai, mais...

- Alors? Votre mère était une jolie femme, vous êtes une jolie femme. Je ne vois pas où est le problème.

Elle lui tapota la joue et se leva. Lana se prit à

sourire malgré elle.

- Oh! Miri, comme vous parlez avec sagesse. A côté de vous, je me sens idiote, tout à coup.

- Vous avez raison. Moi, je ne claque pas les portes.

La logique de cette constatation fit soupirer Lana.

- Je crois qu'il faut que je descende présenter des excuses, annonça-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Miri lui barra le chemin.

- Vous ne ferez pas une chose pareille.

- Mais vous venez de dire...

- J'ai dit que vous avez agi stupidement, et c'était vrai. Mais Cap Simmons et Dylan ont aussi agi stupidement. Aucune femme ne devrait être comparée à une autre. Vous êtes spéciale, vous êtes unique. Quelquefois, les hommes ne voient qu'un visage - il leur faut du temps pour deviner ce qu'il y a derrière... C'est pourquoi, ajouta-t-

elle avec un sourire éblouissant, vous n'irez pas leur présenter vos excuses. Ce sont eux qui devront vous les faire.

C'est mieux ainsi.

- Je vois, dit Lana qui ne voyait rien du tout.

Et soudain, elle éclata de rire et se laissa tomber sur le lit.

97

- Merci, Miri. Je me sens beaucoup mieux.

- Parfait. Et maintenant, au lit. Moi, je vais aller gronder Cap Simmons et Dylan.

Et l'on sentait bien, à sa voix, qu'elle s'en réjouissait à l'avance.

Chapitre huit

Le lendemain matin, Lana descendit l'escalier, vêtue d'une robe de plage vert pâle aux lignes fluides. Elle avait les bras et le dos nus. Gênée par l'incident de la veille au soir, elle s'arrêta devant la porte de la salle à manger. Son père et Dylan étaient déjà en train de prendre leur petit déjeuner et bavardaient avec animation.

- Si Bob a besoin de s'absenter la semaine prochaine, disait Dylan, je peux très bien le remplacer au service des charters.

Cap accepta la tasse de café qu'il lui tendait et lui jeta un regard sévère.

- Tu as suffisamment à faire. D'ailleurs, ne devais-tu pas prendre quelques jours de vacances?

- On verra ça le mois prochain, répondit-il avec un sourire désarmant. Tu sais, je n'ai pas vraiment été enchaîné à mon bureau ces derniers temps.

- Combien de fois ai-je entendu ça! marmonna Cap en levant les yeux au ciel.

Le sourire de Dylan s'élargit.

- Voyons, Cap. Si je n'étais pas là, tu n'aurais personne à asticoter.

- L'ennui avec toi, c'est que tu es trop intelligent et que tu as prouvé ta supériorité à trop de monde.

Personne n'ose plus faire un mouvement sans te demander ton avis. Tu aurais dû cacher soigneuse-99

ment tes diplômes d'ingénieur en aéronautique...

Oh, hello! Lana...

Elle tressaillit en entendant son nom.

- Bonjour, dit-elle, espérant que son père ne lui tenait pas rigueur de son éclat de la veille.

Ce dernier l'invita à s'asseoir.

- Tu ne vas pas nous sauter dessus, au moins?

demanda-t-il avec une lueur malicieuse dans l'œil.

Si je me souviens bien, tes explosions étaient fréquentes, violentes, mais de courte durée.

Soulagée par ce préambule, elle prit place à côté

de lui.

- Ta mémoire est excellente, mais je t'assure que j'explose beaucoup moins souvent, maintenant.

Bonjour, Dylan, ajouta-t-elle d'un ton qu'elle s'efforça de rendre léger.

- Bonjour, Duchesse. Du café?

Avant qu'elle n'ait eu le temps de refuser, il remplissait sa tasse.

- Merci, murmura-t-elle. J'ai peine à le croire, mais on dirait qu'il fait encore plus beau qu'hier. Je n'arrive pas à m'habituer à l'idée de vivre au paradis.

- Tu n'as encore rien vu, intervint Cap. Tu devrais faire un tour en montagne ou au cœur de l'île. Sais-tu que le centre de Kauai est un des endroits les plus humides du monde? La forêt tropicale y est impressionnante.

Dylan qui approuvait en hochant la tête annonça soudain :

- Aujourd'hui, je vais vous emmener vous promener un peu.

Elle cessa de jouer paresseusement avec sa tasse de café pour le regarder.

- Mais... je ne veux pas vous gêner dans votre travail. Il me semble que j'ai déjà trop abusé de votre temps.

100

- Ne vous inquiétez pas, dit-il en se levant brusquement. J'ai quelques affaires à régler et serai de retour vers onze heures. A plus tard, Cap.

Il sortit de la pièce sans attendre son assentiment.

Miri fit son apparition et posa devant Lana une assiette d'oeufs au bacon. Elle regarda la tasse de café en fronçant les sourcils.

- Pourquoi vous servez-vous du café alors que vous savez que vous n'allez pas le boire?

Avec un reniflement de mépris, elle saisit la tasse et s'éloigna vers la cuisine dans un envol d'étoffe colorée. Lana attaqua son petit déjeuner en soupirant.

La matinée s'écoula rapidement. Miri lui accorda l'autorisation royale de changer l'eau des vases de fleurs disséminés dans la maison. Après cela, elle passa un bon moment au jardin. Ce dernier ne ressemblait pas aux petits jardins soignés qu'elle avait vus en France. C'était un fouillis végétal, envahissant et sauvage, étoilé de fleurs exubérantes.

Les plantes semblaient se montrer rebelles à toute forme d'organisation. Lana songea aux primevères qui devaient être en train de fleurir sous sa fenêtre, au pensionnat. Elle jugea curieux de n'éprouver aucun mal du pays, aucun regret de ne plus entendre les voix douces des religieuses et celles, bruyantes et haut perchées, de ses élèves. Elle s'aperçut qu'elle glissait sur une pente dangereuse, qu'elle était à deux doigts de considérer Kauai comme son foyer, son pays. L'idée de rentrer en France la remplissait d'une froide appréhension.

Elle retourna dans la maison et pénétra dans la bibliothèque de son père. S'approchant du bouquet de frangipanier qui ornait son bureau,

elle regarda une fois de plus la photographie de Cap et de Dylan.

Comme c'est étrange, se dit-elle. Pourquoi faut-il 101

que j'aie tant besoin de l'un et de l'autre à la fois?

Ses épaules s'affaissèrent et, poussant un soupir, elle enfouit son visage dans les fleurs.

- Les fleurs vous rendent malheureuse?

Elle faillit renverser le vase en faisant vivement volte-face. Elle regarda Dylan un instant, sans parler, et devina entre eux une soudaine tension, sans en comprendre la raison.

- Oh! vous voilà. Il est déjà onze heures?

- Il est presque midi. Je suis en retard.

Le soleil pénétrant dans la pièce par la baie vitrée illuminait les boucles blondes de Lana. Les mains dans les poches, le jeune homme continuait à

l'observer.

- Voulez-vous déjeuner? demanda-t-il enfin.

- Ah non! s'écria-t-elle avec une conviction qui le fit sourire.

- Alors, vous êtes prête?

- Oui, je vais dire à Miri que je m'en vais.

- C'est inutile. Elle le sait.

Il la fit monter dans la jeep et s'installa au volant.

Il était apparemment d'humeur silencieuse. Ne voulant pas le troubler dans ses pensées, Lana concentra son attention sur le décor. Des montagnes vertes dressaient leurs parois abruptes d'un côté de la route. De l'autre, un précipice vertigineux descendait se perdre dans la mer d'azur.

- Autrefois, on jetait des torches enflammées au bas de ces falaises pour divertir la royauté, déclara soudain Dylan après un très long silence. Selon la légende, elles sont peuplées de *menehune* - des lutins,

précisa-t-il devant l'expression interdite de Lana... Vous voyez ça? questionna-t-il en lui désignant un gouffre obscur aux parois trouées de cavernes. C'est leur escalier.

- Où sont-ils, en ce moment? demanda-t-elle, amusée.

102

- Ils se cachent dans les parages.

Il avait arrêté la jeep et se pencha pour lui ouvrir la portière. En s'approchant de l'abîme, Lana eut un haut-le-cœur. Elle se vit tomber interminablement à

travers l'espace pour aller s'engloutir au milieu des vagues qui se fracassaient contre les rochers.

Dylan, insensible au vertige, contemplait la mer.

Le vent jouait dans ses cheveux bouclés.

- Vous avez la remarquable capacité de savoir vous taire au bon moment, observa-t-il. Et de rendre le silence paisible.

- Vous sembliez préoccupé, comme si vous cherchiez la solution d'un problème.

- Vraiment?

Il se tourna vers elle, mi-enjoué, mi-sérieux.

- Je veux vous parler de votre mère, Lana.

C'était si inattendu qu'elle ne réagit pas tout de suite.

- Non, dit-elle enfin.

Elle tenta de s'éloigner, mais il la retint par le bras.

- Vous étiez furieuse, la nuit dernière. Je veux savoir pourquoi.

- C'était stupide de ma part, répondit-elle en secouant la tête. Il m'arrive de me laisser emporter.

Mais cela ne prête pas à conséquence.

A l'expression de Dylan, elle vit que cette explication ne lui suffisait

pas. Elle mourait d'envie de lui ouvrir son cœur, de lui avouer pourquoi la comparaison avec Vanessa l'avait blessée à ce point. Mais le souvenir de leur première discussion dans la maison de son père et le jugement sévère qu'il avait alors porté sur elle la retenaient.

- Dylan, poursuivit-elle en choisissant soigneusement ses mots, toute ma vie, j'ai été acceptée pour ce que je suis. J'aimerais que cela continue. Je ne 103

veux pas être identifiée à Vanessa sous prétexte que nous partageons certains traits physiques.

- Et vous avez cru que Cap vous assimilait à

Vanessa?

- Peut-être pas. Mais vous, vous le faites.

- Pourquoi êtes-vous si amère à propos d'elle?

interrogea-t-il, songeur.

- Je ne suis pas amère. Plus maintenant. Vanessa est morte et cette partie de ma vie est terminée. Je ne veux plus parler d'elle, du moins tant, que je n'aurai pas mieux compris mes sentiments à son égard.

- Très bien.

Il y eut un petit silence et Dylan murmura :

- Vous me donnez plus de mal que prévu.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

- Non, bien sûr, fit-il en la dévisageant comme si son regard cherchait à la transpercer jusqu'à

l'âme.

Puis il s'éloigna de quelques pas vers la jeep, s'arrêta et lui tendit la main. Lana hésita une brève seconde avant d'y mettre la sienne.

Ils reprirent leur randonnée. Au volant, Dylan se montra cette fois plus expansif, plus bavard. Son humeur avait changé et Lana s'y adapta aussitôt. Le paysage était un jardin luxuriant, riche de fleurs épanouies. La mousse s'accrochait aux falaises - un tapis rutilant

épousant la pierre. Ils passèrent devant des oreilles d'éléphant dont les feuilles étaient assez larges pour les abriter de la pluie. Les frangipaniers embaumaient. Lorsque Dylan arrêta de nouveau la jeep, Lana n'hésita pas à lui prendre la main.

Il la conduisit le long d'un sentier qui s'enfonçait entre les palmiers. La sûreté avec laquelle il se déplaçait montrait qu'il connaissait bien le chemin.

Lana entendit un jaillissement d'eau avant de 104

déboucher sur une clairière dont la vue lui coupa le souffle. Une cascade frémissante alimentait un bassin d'eau limpide, niché dans un foisonnement de verdure, entouré d'arbres aux troncs épais.

- Oh! quel endroit merveilleux!

Elle courut jusqu'au bord du bassin, laissa traîner sa main dans l'eau tiède et soyeuse.

- Si je pouvais, s'écria-t-elle en riant, je viendrais me baigner ici la nuit, au clair de lune. Avec des fleurs dans mes cheveux et rien d'autre.

- Au clair de lune, la loi de l'île interdit de se baigner autrement.

Riant de plus belle, elle alla cueillir un hibiscus rouge.

- Mais il me faudrait de longs cheveux noirs et une peau bronzée!

Dylan lui prit l'hibiscus et le lui glissa dans les cheveux, au-dessus de l'oreille. Puis il recula pour juger de l'effet et lui caressa la joue en souriant.

- Ne croyez pas ça. L'ivoire et l'or vont très bien ensemble. Il fut un temps où l'on vous aurait idolâtrée en grande pompe avant de vous jeter par-dessus une falaise, en offrande à quelque dieu jaloux.

Lana pirouetta, ravie.

- C'eût été trop d'honneur! Est-ce que beaucoup de gens connaissent cet endroit? Je voudrais que nous soyons les seuls.

Elle ôta ses chaussures et s'assit au bord du bassin, trempa ses pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles. Dylan se laissa tomber sur l'herbe, à ses côtés.

- Si cela vous fait plaisir, nous dirons que c'est un endroit secret. En tout cas, il ne figure pas sur les itinéraires touristiques.

- Il y a ici quelque chose de magique. J'ai eu la même impression sur la plage où vous m'avez 105

emmenée l'autre jour. Le sentez-vous aussi? Avez-vous conscience de cette beauté, de cette fraîcheur?

Peut-être y êtes-vous indifférent, à force d'habi-tude?

- La beauté ne me laisse jamais indifférent.

Lui saisissant doucement la main, il effleura ses doigts du bout des lèvres. Lana écarquilla les yeux et tressaillit malgré elle. Une onde de plaisir lui picotait la peau. Elle faillit retirer sa main mais il la retint en souriant, la retourna, déposa un baiser à la naissance du poignet.

- Ne me dites pas qu'on ne vous a jamais baisé la main, à Paris! J'ai vu des films français. Je connais les usages.

Sa légèreté de ton aida Lana à retrouver son sang-froid.

- Oh! bien sûr. Mais en général, c'est la main droite qu'on embrasse. Vous m'avez surprise en choisissant la gauche.

Elle projeta de l'eau en l'air et regarda retomber les gouttes dans le bassin. Son expression devint pensive.

- Un jour, je me souviendrai de ceci quand la pluie ruissellera sur mes fenêtres, à Paris, reprit-elle d'une voix changée. Et quand les bourgeons fleuriront, je ne pourrai pas m'empêcher d'évoquer le parfum des frangipaniers. Je me promènerai près de la Seine, sous le soleil, en rêvant d'une cascade...

Soudain, sans crier gare, une averse se mit à

tomber. Les gouttes crépitaient furieusement parmi les rayons de soleil. Dylan bondit sur ses pieds et entraîna Lana sous un palmier. Elle se pencha en avant et tendit sa main à la pluie, paume ouverte.

- Oh! mais les gouttes sont chaudes!

Il lui donna une petite tape sur la main et la ramena en arrière.

- Les habitants de l'île appellent ça du soleil liquide. Vous allez être trempée. Mais j'ai l'impression que vous aimez ça, ajouta-t-il en lui ébouriffant les cheveux.

- En effet. Cette île doit réveiller en moi des instincts primitifs. Tout à l'heure, lorsque nous étions au bord de cette falaise, je mourais de peur.

J'ai toujours été un peu poltronne. Cependant, le spectacle était à la fois si beau et si terrible que je n'arrivais pas à m'en détacher.

- Poltronne, vous?

Il s'assit sur le sol tapissé de mousse et l'attira près de lui. Elle nicha tout naturellement la tête contre son épaule.

- J'aurais plutôt dit que vous étiez remarquablement intrépide, reprit-il. Vous n'avez montré

aucune frayeur pendant la tempête, hier.

- Je faisais de mon mieux pour ne pas m'éva-nouir!

Il éclata de rire.

- Et quand je vous ai ramenée d'Honolulu, vous avez survécu à mon petit numéro acrobatique en plein air sans pousser le moindre cri.

- La colère m'en empêchait. Mais c'était méchant de votre part.

- Oui, sans doute. Je suis souvent méchant.

- Vous êtes souvent très gentil aussi, mais vous refusez de l'admettre.

- Voilà une opinion bien arrêtée, pour quelqu'un qui me connaît depuis si peu de temps! Votre école, à quoi ressemble-t-elle?

- Ce n'est qu'une école comme tant d'autres, avec des élèves qui ricanent et des règlements à observer.

- C'est un pensionnat? insista-t-il.

- Oui. Je ne tiens pas à en parler. Je retrouverai 107

tout ça bien assez tôt... Oh, regardez, un arc-en-ciel!

Non, il y en a deux! Comment est-ce possible?

Les deux arcs-en-ciel étiraient leur courbe parfaite entre les sommets des montagnes. L'éclat du soleil rehaussait leurs teintes frémissantes, se détachant sur le bleu du ciel.

- C'est un phénomène courant, ici, expliqua Dylan en s'adossant à un tronc de palmier. Les vents chargés d'humidité soufflent sur un, versant de la montagne, provoquant la pluie. Le soleil brille de l'autre côté. Lorsque...

- Non, ne dites rien, vous allez tout gâcher.

Elle souriait, convaincue que tout ce qui lui était précieux devait conserver son mystère, rester inexpliqué. Comme les arcs-en-ciel. Comme l'amour.

Elle leva la tête vers Dylan, lui offrant timidement ses lèvres.

- Je préfère ne pas comprendre... murmura-t-elle.

Voulez-vous m'embrasser?

Sans la quitter des yeux, il avança la main pour caresser la courbe de son cou, le modelé de son visage, sa peau de satin. Puis il se pencha et sa bouche prit la place de ses doigts. Lana ferma les yeux. Elle ne connaissait rien de plus doux que le contact de ses lèvres sur sa peau. Bientôt, la bouche de son compagnon rejoignit la sienne pour la goûter avec ferveur, avec délicatesse, comme un fruit.

Enivrée par la légèreté de ce baiser, elle s'offrit davantage, s'accrocha à lui tandis qu'il effleurait le creux de sa gorge, lui mordillait le lobe de l'oreille.

Mais il jura soudain entre ses dents et se détacha d'elle. Elle garda les bras autour de son cou, les doigts emmêlés à ses cheveux, le dévisageant d'un regard voilé de passion. Inconsciente de sa propre séduction, elle chuchota son nom et lui déposa un baiser sur la joue.

108

- J'ai envie de vous, murmura Dylan d'une voix rauque avant de l'embrasser de nouveau, avec violence cette fois.

Elle se cambra contre lui. Il se mit à la caresser avec fièvre, avide de découvrir chaque secret de son corps. Ces attouchements éveillaient

en elle un désir croissant; un feu la consumait tout entière.

Elle trembla et balbutia son nom, effrayée par toutes ces sensations.

Dylan cessa de la caresser. Il se contenta de la tenir serrée, la berçant contre sa poitrine. Elle entendit battre son cœur et ferma les yeux, étourdie. Puis il la repoussa doucement et se leva. Les mains dans les poches, il lui tournait le dos.

- La pluie a cessé, annonça-t-il d'une voix étrange. Nous allons repartir.

Son expression était indéchiffrable. Lana chercha vainement à franchir la distance qui les séparait tout à coup, à combler l'abîme, mais les mots ne lui vinrent pas. Elle se contenta de lever vers lui un regard interrogateur. Il ouvrit la bouche comme s'il allait parler, puis la referma. Il lui tendit la main pour l'aider à se mettre debout et, secouant lentement la tête, effleura de nouveau sa bouche d'un baiser léger avant de l'entraîner hors de la clairière.

Chapitre neuf

La jeep roulait le long de l'autoroute, au milieu d'un paysage dominé par un soleil qui ressemblait à

un gros ballon jaune. Dylan bavardait avec décontraction, ayant apparemment chassé de son esprit ce qui venait de se passer dans la clairière. En proie à la plus vive confusion, Lana s'efforçait de se mettre au diapason. Mais elle ne pouvait s'empêcher de rougir chaque fois qu'elle pensait à la façon dont elle avait réagi à ses caresses, vibré sous ses mains. Elle savait désormais qu'en quittant Kauai, dans une semaine, elle laisserait non seulement le père qui lui avait manqué toute sa vie, mais aussi l'homme qu'elle aimait.

Peut-être était-elle destinée à chérir ce qui ne pouvait lui appartenir. Miri l'avait encouragée à se battre comme une femme, mais elle ne savait par où commencer. Elle aurait aimé se faire comprendre de Dylan, lui ouvrir son cœur, repartir à zéro.

Peut-être apprendrait-il à l'aimer vraiment.

Soudain plus optimiste, elle se mit à contempler le décor environnant. Kilomètre après kilomètre, des champs hérissés de hautes tiges cylindriques bordaient les deux côtés de l'autoroute.

- Qu'est-ce que c'est? Des bambous?

- De la canne à sucre.

Fascinée, elle se pencha par la portière; le vent lui fouetta le visage.

111

- Je ne savais pas que les cannes à sucre attei-gnaient une telle hauteur. On dirait une véritable jungle.

- Elles peuvent dépasser six mètres de haut. Mais il leur faut un an et demi pour en arriver là.

- Il y en a tellement! s'exclama-t-elle en retenant ses cheveux. C'est une plantation, je suppose. On a du mal à concevoir qu'une personne possède tous ces champs. La récolte doit nécessiter une main-d'œuvre colossale.

- En effet.

Dylan bifurqua pour quitter l'autoroute et la jeep emprunta une voie secondaire.

- Mais on ne les coupe pas à la main, reprit-il. On commence par brûler les broussailles pour utiliser ensuite des machines. Cela revient moins cher.

D'ailleurs, pour un homme, c'est un travail éreïn-tant.

- Vous l'avez déjà fait?

- Une fois ou deux, répondit-il avec un bref sourire. C'est pourquoi je préfère voler.

Lana observa l'infinité des champs. Au loin, elle vit apparaître une belle maison blanche de style colonial. Flanquée de gracieuses colonnes, celle-ci se dressait au milieu d'une vaste étendue de gazon.

Ses balcons étaient envahis par la vigne vierge. La maison semblait ancienne, confortable et habitée.

En approchant, Lana eut soudain l'impression de se retrouver en Louisiane.

- Quelle merveilleuse demeure! Du haut de ces balcons, on doit

découvrir le paysage à des kilomètres à la ronde...

Elle s'interrompit, surprise, car Dylan venait de s'engager dans l'allée centrale. Il arrêta bientôt la jeep et se pencha pour ouvrir la portière de Lana.

- Nous n'avons sans doute pas le droit de nous

promener dans les parages. C'est une propriété privée.

- Je sais, dit-il en sautant à terre. Elle est à moi.

Alors, allez-vous rester assise, bouche bée, ou voulez-vous descendre? Vous pensiez peut-être que je vivais dans une hutte, avec un hamac!

Elle quitta la voiture, subjuguée. Une idée la frappa soudain.

- Les champs de canne à sucre sont aussi à vous?

hasarda-t-elle en espérant se tromper.

- Ils vont avec la maison.

Incapable de prononcer un mot de plus, elle le suivit sur le perron et franchit avec lui une grande porte d'acajou massif. Au milieu du hall s'élançait un majestueux escalier de bois poli dont les premières marches s'évasaient en demi-cercle. Elle eut le temps d'entrevoir quelques tableaux sur les murs avant que Dylan l'entraîne dans le salon adjacent, aux meubles sombres et luisants. Un tapis aux teintes délicatement fanées jonchait un parquet rutilant.

- Asseyez-vous, offrit-il. Je vais chercher quelque chose à boire.

Lana acquiesça, un peu hébétée. Assise dans un fauteuil à haut dossier, elle écouta décroître les pas de son hôte et promena son regard autour d'elle. La pièce trahissait une opulence discrète. Elle n'avait pas l'habitude d'associer la richesse à Dylan O'Brian. C'était un obstacle supplémentaire, cette fois insurmontable. Il l'imaginerait cupide et ne croirait jamais à la pureté de son amour. Elle poussa un long gémissement et ferma les yeux.

Je voudrais n'avoir jamais mis les pieds dans cette maison, songea-t-elle. Au moins, il me serait resté

un petit espoir.

Entendant Dylan approcher, elle se composa un visage impassible et sourit avec application.

113

- Votre maison est adorable, dit-elle en acceptant le verre qu'il lui tendait.

- Merci.

Il s'assit en face d'elle et allongea les jambes avec son aisance coutumière.

- Elle a été construite par mon grand-père, précisa-t-il. Un marin. Un beau jour, il a décidé que Kauai était ce qu'il y avait de mieux, après la mer.

- C'est donc lui qui vous a laissé tous ces champs? A quoi vous servent-ils puisque vous préférez les avions?

- Ils fournissent un produit négociable, permet-tent d'employer des gens et de faire fructifier la terre. Ils ne m'occupent qu'une petite partie du temps.

Il posa son verre et parut réfléchir. Puis, comme s'il venait tout à coup de prendre une décision, il poursuivit :

- J'ai rencontré Cap deux mois après la mort de mon père. Nous étions tous deux à la dérive. J'en voulais au monde entier et lui... Lui, il était déjà tel qu'il est aujourd'hui. Il possédait un petit avion avec lequel il promenait les touristes de l'île. Je mourais d'envie de piloter, il ne demandait qu'à m'apprendre. J'avais besoin d'équilibre, il avait besoin d'en donner. Deux ans plus tard, nous avons commencé

à construire l'aéroport.

Lana baissa les yeux sur son verre.

- C'est donc l'argent de vos champs qui a permis le financement des travaux?

- Je vous l'ai dit, ils ont leur utilité.

- Et cette petite plage où nous nous sommes baignés? Elle vous

appartient, n'est-ce pas?

- En effet.

- Et... la maison de mon père? insista-t-elle, la gorge sèche. Elle est à vous également?

114

Elle vit une lueur irritée traverser son regard, mais il répondit d'un ton calme :

- Cap aimait beaucoup ce bout de terrain. Il l'a acheté.

- Vous en étiez le propriétaire?

- Oui, je l'avoue. C'est un problème?

- Non, répondit-elle. Mais je commence à voir les choses plus clairement. Beaucoup plus clairement.

Il semble que le véritable enfant de mon père, ce soit vous. Je ne saurai jamais vous égaler sur ce terrain.

- Lana...

Il laissa échapper un soupir, se leva et se mit à

arpenter la pièce, en proie à une vive agitation.

- Cap et moi, nous nous comprenons. Nous nous connaissons depuis près de quinze ans. C'est presque la moitié de ma vie.

- Je ne vous demande pas de justification, Dylan.

Je serais désolée que vous le preniez ainsi, dit-elle en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler. A mon retour en France, la semaine prochaine, j'aurai du plaisir à penser que mon père peut compter sur un homme tel que vous.

Il cessa de marcher.

- La semaine prochaine?

- Oui. C'est ce dont nous étions convenus. Il faudra bien que je songe à reprendre mon existence normale.

- Vous êtes blessée parce que Cap ne vous a pas accueillie comme vous l'espériez...

Prise au dépourvu par ces mots et par la gentil-lesse avec laquelle ils avaient été prononcés, Lana sentit son assurance lui échapper. Elle lutta pour soutenir le regard de Dylan.

- Depuis mon arrivée, j'ai changé d'avis... dans bien des domaines. Non, je vous en prie, ajouta-t-elle comme il s'apprêtait à lui répondre, je préfère-115

rerai parler d'autre chose. Ne compliquons pas la situation.

Il lui posa les mains sur les épaules, l'empêcha de se détourner.

- Lana, il y a plusieurs sujets que nous devons évoquer, vous et moi, que cela vous soit difficile ou non. Vous ne pouvez pas continuer à battre en retraite, à vous cacher. Je voudrais...

Un coup de sonnette à la porte d'entrée l'interrompit. Avec un petit juron d'impatience, il laissa retomber ses mains et alla répondre.

Une voix musicale et légère retentit dans le hall; quelques secondes après, Orchidée King fit son apparition au bras de Dylan. Lana lui adressa un sourire poli. Elle constata une fois de plus qu'ils formaient tous deux un couple parfait. La minceur de Dylan, ses traits rudes semblaient aviver la beauté exotique d'Orchidée, mettaient en valeur ses courbes pleines. Celle-ci portait un petit short abri-cot et un débardeur assorti. Ses cheveux retom-baient en une cascade d'ébène sur son dos lisse et nu. En la voyant, Lana se sentit tout à coup mal habillée et gauche.

- Oh! hello, mademoiselle Simmons, susurra Orchidée en resserrant son étreinte sur le bras de Dylan. Je ne pensais pas vous revoir si tôt.

Lana la dévisagea calmement.

- Moi non plus, mademoiselle King. Il faut dire que l'île est petite.

Le sourire d'Orchidée évoquait le rictus cruel d'un chat sauvage.

- Vous avez eu le temps de vous y promener, j'espère? reprit celle-ci.

- J'ai emmené Lana faire une petite randonnée, ce matin, intervint Dylan.

- Elle ne pouvait trouver de meilleur guide, commenta Orchidée d'une voix enjôleuse. Je suis heu-116

reuse de vous trouver chez vous. Je voulais m'assu-rer que vous viendriez au *luau*, demain soir. Sans vous, ce ne serait pas drôle.

Elle s'était adressée directement à Dylan, excluant Lana de la conversation sans subtilité

aucune.

- Comptez sur moi, lui répondit-il en souriant.

Vous allez danser?

- Bien sûr, ronronna-t-elle. Tommy l'exige.

Le sourire de Dylan s'élargit. Il se tourna vers Lana.

- Tommy est le neveu de Miri, expliqua-t-il.

Demain, il organise son *luau* annuel. Je suis certain que vous apprécierez les victuailles et les danses.

- Oh! oui, renchérit Orchidée. Aucun touriste ne devrait repartir sans avoir assisté à un *luau*. Avez-vous l'intention de visiter d'autres îles, pendant vos vacances ?

- Ce sera pour une autre fois, dit Lana. Je ne suis pas venue ici pour faire du tourisme, mais pour rester près de mon père.

Dylan qui semblait nerveux annonça soudain :

- Il faut que j'aille parler à mon contremaître.

Voulez-vous tenir compagnie à Lana quelques minutes, Orchidée?

- Bien sûr. Comment vont ces réparations?

- Pas trop mal. J'espère me réinstaller ici dans un jour ou deux.

Avec un petit signe de tête en direction de Lana, il tourna les talons et sortit de la pièce. Orchidée s'avança aussitôt, s'octroyant manifestement le rôle d'hôtesse.

- Mettez-vous donc à l'aise, mademoiselle Simmons, dit-elle avec un

geste gracieux. Désirez-vous quelque chose? Une boisson fraîche, peut-être?

Lana réussit à se contrôler.

- Merci, non. Dylan me l'a déjà proposé.

117

Orchidée se laissa tomber sur un fauteuil, croisant ses longues jambes dorées. Elle évoquait une publicité parfaite pour un club de vacances.

- Il semble que vous passiez beaucoup de temps en compagnie de Dylan, observa-t-elle. Surtout pour quelqu'un qui prétend vouloir rester près de son père.

- Cap n'est pas toujours disponible. Dylan a eu l'amabilité de s'occuper de moi, en effet.

- Oh! c'est un homme généreux, affirma Orchidée avec un sourire d'une indulgence possessive. A tel point qu'il serait facile de mal interpréter sa générosité. Il peut se montrer si enjôleur...

- Enjôleur? répéta Lana d'un air sceptique.

Comme c'est curieux. C'est le dernier adjectif qui me serait venu à l'esprit. Mais bien sûr, ajouta-t-elle en souriant à son tour, vous le connaissez mieux que moi.

Orchidée croisa posément les bras sur sa poitrine et lui lança un regard direct. Son expression changea.

- Puisque nous avons la chance d'être seules, mademoiselle Simmons, nous pourrions peut-être nous dispenser de cette petite conversation polie.

Lana acquiesça, abasourdie. Elle se demandait ce qui allait venir.

- Comme vous voudrez, mademoiselle King.

- J'ai l'intention d'épouser Dylan.

- Formidable, articula-t-elle, le cœur serré. J'espère qu'il est au courant?

- Il connaît mes projets. Je n'apprécie pas beaucoup le fait de vous voir

sans cesse en sa compagnie.

- Vous m'en voyez navrée, mademoiselle King.

Mais n'est-ce pas à lui que vous devriez en parler?

- Ce ne sera pas nécessaire. Nous pouvons très

bien régler cette affaire sans lui. Entre nous, ne croyez-vous pas qu'avoir demandé à Dylan de vous apprendre à piloter était une manœuvre cousue de fil blanc?

- Je ne comprends pas...

Orchidée eut un geste impatient.

- Allons, vous savez bien que si Dylan s'intéresse à vous pour le moment, c'est parce que vous offrez un certain contraste par rapport aux femmes qu'il a l'habitude de fréquenter. Mais cela ne durera pas, affirma-t-elle d'une voix plus dure. La froideur et la sophistication ne retiennent pas un homme. Et Dylan est un homme, un vrai.

- Oui, il ne m'a laissé aucun doute là-dessus, ne put s'empêcher de répliquer Lana.

Orchidée accusa visiblement le coup.

- Je vais vous donner un conseil... un seul, fulmina-t-elle. Gardez vos distances. Si vous insistez, je pourrai vous rendre la situation très pénible.

- Je n'en doute pas, admit Lana avec un haussement d'épaules. Mais j'ai déjà connu des situations pénibles.

- Dylan est capable de devenir méchant quand il découvre qu'on s'est moqué de lui. Vous risquez de perdre beaucoup plus que vous n'espériez gagner.

- Bonté divine! s'écria Lana en bondissant sur ses pieds. Vous n'êtes pas fatiguée de ce petit jeu?

demanda-t-elle sans cacher son mépris. On dirait deux chattes belliqueuses se disputant une souris.

Ce n'est pas digne de Dylan.

Son agitation parut satisfaire Orchidée qui susurra :

- Nous n'avons pas encore commencé à jouer. Si les règles vous déplaisent, vous n'avez qu'à plier bagage. Je n'ai pas l'intention de vous supporter très longtemps.

- Me supporter? s'étrangla Lana. Personne ne me 119

supporte, mademoiselle King. Vous vous donnez beaucoup de mal pour rien : dans une semaine, je ne serai plus là. Votre manque de confiance est aussi pitoyable que vos menaces.

Orchidée se leva, les poings crispés.

- Que voulez-vous de moi? poursuivit Lana. Que je vous promette de ne pas contrecarrer vos projets? Eh bien, vous avez ma parole. Je vous la donne de mon plein gré, avec plaisir! Dylan est à vous.

- Voilà qui est très généreux de votre part, fit la voix de l'intéressé.

Lana se retourna brusquement. Il était appuyé

contre la porte, les bras croisés, le regard inquiet.

- Comme vous avez fait vite, balbutia Orchidée.

- Pas assez, apparemment, répliqua-t-il sans quitter Lana des yeux. Quel est le problème?

- Il n'y a pas de problème, affirma Orchidée qui avait retrouvé une partie de son sang-froid. Nous bavardions entre femmes, c'est tout.

- Que se passe-t-il, Lana?

- Rien d'important. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais rentrer à la maison, à présent.

Sans attendre de réponse, Lana prit son sac et se dirigea vers la porte. Il la retint au passage.

- Je vous ai posé une question.

- Et moi, je vous ai répondu et n'ai rien à ajouter!

s'écria-t-elle en se dégageant. J'en ai assez de vos interrogatoires. Je ne suis rien pour vous. Vous n'avez pas le droit de me questionner et de

me critiquer comme vous l'avez fait depuis le début! Vous n'avez pas le droit de me juger! Vous n'avez pas le droit d'essayer de me séduire uniquement parce que cela vous amuse!

Sa voix coléreuse s'était teintée de désespoir.

Elle s'éloigna en courant, claqua la porte derrière elle.

Chapitre dix

Lana passa le reste de la journée dans sa chambre. Elle ne voulait pas penser à sa conversation avec Orchidée et à l'éclat qui s'en était suivi. Tout cela l'épuisait. Jusqu'à présent, elle n'avait pas vécu un seul moment de bonheur, de cordialité auprès de Dylan sans le voir gâché par un destin moqueur.

Décidément, il était temps de quitter l'île. Elle se mit à réfléchir à son retour en France. En faisant le compte de ses finances, elle découvrit qu'elle avait tout juste de quoi acheter un billet d'avion.

Après cette ultime dépense, elle se trouverait sans ressources. Toutes ses économies avaient été

englouties par les dettes de sa mère. Que faire? Elle ne pouvait pas rentrer en France sans un sou en poche. Si une difficulté quelconque se présentait, elle serait incapable de la résoudre. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt?

Assise sur son lit, elle massa ses tempes douloureuses et s'efforça de se concentrer. Elle ne voulait pas demander d'argent à son père. Son orgueil l'empêchait d'écrire à des amis pour leur en emprunter. Elle regarda sa mince liasse de billets et poussa un soupir de découragement. Ils ne vont pas proliférer par enchantement, se dit-elle. Il fallait trouver un moyen d'augmenter la somme.

Elle ouvrit le tiroir de sa commode et en sortit une petite boîte. Pendant quelques instants, elle

examina le bracelet en or que celle-ci contenait.

C'était un cadeau de Cap à sa mère. Vanessa le lui avait offert pour son seizième anniversaire. Elle n'oubliait pas le plaisir qu'elle avait éprouvé à l'idée de recevoir quelque chose qui venait de son père, même indirectement. Elle n'avait jamais cessé de le porter jusqu'à son

arrivée à Kauai où elle y avait renoncé, craignant de chagriner Cap en lui rappelant des souvenirs. C'était le seul objet de valeur qu'elle possédât, mais il fallait le vendre. La porte de la chambre s'ouvrit. Lana cacha précipitamment l'écrin derrière son dos. Miri fit son entrée dans un tourbillon de couleurs et la regarda, les sourcils froncés.

- Vous avez cassé quelque chose?

- Non.

- Alors, ne prenez pas cet air coupable. Tenez, ajouta-t-elle en étalant sur le couvre-lit une pièce d'étoffe chatoyante, décorée de massifs bleus et blancs. C'est pour vous. Vous porterez ça demain, au *luau*.

- Oh! s'écria Lana.

Elle contempla la soie exquise, imagina déjà la caresse de celle-ci sur sa peau. Quand elle releva la tête vers Miri, ses yeux exprimaient un mélange d'envie et de regret.

- C'est très beau, Miri. Mais... je ne peux pas accepter.

Miri s'indigna, les poings sur les hanches.

- Quoi? Vous n'aimez pas mon cadeau? Vous êtes très mal élevée.

- Non, non, vous ne comprenez pas, protesta Lana au désespoir. Je le trouve splendide... sincèrement. Mais je...

- Alors, vous devriez me dire merci, au lieu de discuter. C'est un sarong. Il mettra en valeur le petit 122

chat écorché que vous êtes. Demain, je vous montrerai comment le nouer.

Lana ne put s'empêcher de tâter la douceur de l'étoffe du bout des doigts. Ce contact et l'air déterminé de Miri finirent par avoir raison de son orgueil. Elle capitula avec un soupir.

- Merci. C'est très gentil de votre part.

- Voilà qui est mieux, approuva Miri en lui tapotant les cheveux. Vous êtes une enfant charmante.

Vous devriez sourire davantage. Quand vous souriez, la tristesse vous quitte.

S'avisant tout à coup que la petite boîte pesait comme une pierre au creux de sa main, Lana tendit celle-ci et l'ouvrit.

- Savez-vous où je pourrais vendre ce bijou?

Perplexe, Miri caressa le bracelet.

- Pourquoi voulez-vous vendre une si jolie chose? Vous ne l'aimez pas?

- Si, beaucoup... balbutia Lana, embarrassée par son regard direct. Mais... J'ai besoin d'argent.

- Vous? Pourquoi donc?

- Pour retourner en France.

- Vous n'aimez pas Kauai?

- Bien sûr que si. Je souhaiterais pouvoir y rester jusqu'à la fin de mes jours. Mais je dois reprendre mon travail.

Miri se laissa tomber dans un fauteuil et croisa les mains sur son ventre volumineux.

- Que faites-vous dans ce pays? demanda-t-elle.

- Je suis professeur.

- Et on ne vous paie pas? Comment avez-vous dépensé votre argent?

Lana devint écarlate. Elle avait l'impression d'être une enfant surprise en train de voler des confitu-res.

- J'ai... j'ai dû payer des dettes et je...

- Vous aviez des dettes?

123

- Eh bien, non, pas moi... pas précisément.

Ses épaules s'affaissèrent. Elle chercha désespérément un moyen de s'en sortir et, devinant que Miri n'avait manifestement pas l'intention de quitter la pièce avant d'avoir reçu une explication, elle opta pour la vérité. Lentement, elle se mit à expliquer tout ce à quoi elle avait dû faire face après la mort de sa mère. Au fur et à mesure qu'elle parlait,

les dernières traces de son ressentiment envers Vanessa s'évanouissaient. Miri ne l'interrompit pas.

A la fin de son récit, Lana s'aperçut que cette confession l'avait purgée de toute son amertume.

- Alors, quand j'ai trouvé l'adresse de mon père parmi ses papiers, j'ai raclé mes fonds de tiroirs et je suis venue ici. Je n'ai pas réfléchi. Et maintenant, pour rentrer chez moi...

Elle haussa les épaules et se tut. Miri hocha la tête.

- Pourquoi n'avez-vous rien dit à Cap Simmons?

Il ne laisserait pas sa fille vendre ses bracelets. C'est un brave homme. Il n'aimerait pas vous voir en train de compter vos sous dans un pays lointain.

- Il ne me doit rien.

- C'est votre père, déclara Miri.

- Mais il n'est pas responsable d'une situation due à l'insouciance de Vanessa et à ma propre impulsivité. Il croirait... Non. Je ne veux pas qu'il sache. C'est très important pour moi. Vous devez me promettre de ne pas lui en parler.

- Vous êtes une fille très têtue, décréta Miri avec sévérité. Mais ce sera comme vous voudrez. Demain, vous allez rencontrer mon neveu, Tommy. Demandez-lui de jeter un coup d'œil sur votre bracelet. Il est bijoutier. Il vous en donnera un bon prix.

- Merci, murmura Lana, soulagée.

Miri se leva.

- Votre journée avec Dylan s'est bien passée?

124

- Nous sommes allés chez lui, répondit-elle évasi-vement. C'est très impressionnant.

- La maison est agréable. Ma cousine y fait la cuisine. Mais pas aussi bien que moi!

- Mademoiselle King est entrée en passant, poursuivit Lana en s'efforçant de paraître naturelle.

- Mmm...

- Dylan nous a laissées seules un moment et nous avons eu une petite discussion assez pénible. Quand il est revenu... Je me suis montrée... désagréable.

Miri éclata de rire et se tint les côtes comme si elle craignait d'éclater. Pendant un bon moment, le bruit tonitruant de son hilarité retentit à travers la maison.

- Ainsi, vous pouvez crier? J'aurais bien aimé

voir ça!

- Ça n'a pas eu l'air de l'amuser autant que vous, répondit Lana en souriant malgré elle.

Miri s'essuya les yeux et secoua la tête.

- Ah! celui-là! Il a trop l'habitude d'obtenir ce qu'il veut des femmes. Parce qu'il est beau et qu'il a beaucoup d'argent. Bien sûr, c'est un bon patron et il travaille dans les champs quand c'est nécessaire...

Il a des diplômes et une grosse tête, ajouta-t-elle sans paraître impressionnée le moins du monde.

Mais quand il était petit, c'était un garnement.

Elle s'esclaffa encore, lutta visiblement pour conserver sa dignité et reprit d'un ton maternel :

- C'est toujours un garnement, même s'il est devenu très malin et très important. Mais quoi qu'il en pense, il ne connaît rien aux femmes. Il ne connaît que les avions.

Elle caressa les cheveux de Lana et lui montra la pièce d'étoffe étalée sur le lit.

- Demain, vous porterez ça et vous mettrez une fleur dans vos cheveux. La lune sera pleine.

La nuit semblait faite de velours. Penchée à sa fenêtre, Lana regardait l'Océan étinceler au clair de lune. La brise caressait ses épaules nues. La soirée promettait d'être parfaite pour un *luau* sous les étoiles.

Elle n'avait pas revu Dylan depuis la veille. Au matin, il était parti alors qu'elle dormait encore.

Elle aurait pourtant souhaité lui présenter des excuses. Il ne lui restait que quelques jours ! à passer près de lui et elle était déterminée à faire tout son possible pour les rendre agréables.

Se détachant de la fenêtre, elle alla jeter un dernier coup d'œil à sa silhouette dans le miroir. La personne qu'elle avait devant elle lui paraissait différente, changée, sans qu'elle en comprit la raison. Elle avait mûri tout à coup, se muant en vraie femme. Le sarong d'un bleu luisant lui allait à

merveille, soulignant le hâle léger de ses épaules.

Après un dernier coup de brosse dans ses cheveux, elle se maquilla légèrement et quitta la pièce. La voix de Dylan, assourdie, lui parvint dans l'escalier.

Elle eut l'impression de ne l'avoir pas entendue depuis des siècles.

- La récolte commencera le mois prochain. Il faudrait que nous mettions au point mon emploi du temps. Si nous pouvons prévoir les rendez-vous importants...

Il s'arrêta en apercevant Lana sur le pas de la porte. Il la détailla lentement, ses yeux s'attardèrent en chemin et lui firent battre le cœur. Cap, qui était en train de bourrer sa pipe, remarqua la distraction de Dylan et suivit son regard.

- Oh! dit-il. Ravissant.

Il se leva et, à la surprise de Lana, prit ses mains entre les siennes.

- Tu aimes? demanda-t-elle avec un sourire ti-126

mide. Je n'ai pas l'habitude de porter ce genre de choses.

- J'aime beaucoup, mais je ne parlais pas de ta tenue. C'est ma fille qui est ravissante. Tu ne trouves pas, Dylan?

- Oui, Cap. Elle est très belle.

- Et je suis heureux qu'elle soit là. Elle m'a tellement manqué.

Cap se pencha sans lâcher les mains de Lana et l'embrassa sur la joue. Ses yeux étaient emplis de tendresse. Il se tourna vers son associé.

- Vous n'avez qu'à partir devant, tous les deux. Je vais aller voir si Miri est prête, mais cela m'étonnerait. Nous vous rejoindrons plus tard.

Lana le regarda s'éloigner. Elle porta la main à sa joue, ayant du mal à croire qu'un petit geste d'affection banal puisse la bouleverser à ce point.

- Vous venez?

Elle acquiesça, incapable de parler. Dylan s'approcha d'elle, lui posa les mains sur les épaules.

- Il n'est pas facile de rattraper quinze ans d'absence. Mais vous vous débrouillez très bien.

Etonnée par la note de sympathie que recélait sa voix, elle refoula ses larmes et se dégagea pour lui faire face.

- Merci. Ce que vous venez de dire compte énormément pour moi. A propos d'hier soir, je voudrais...

- Oublions ce qui s'est passé.

Son sourire était si chaleureux qu'elle ne put que lui sourire en retour. Il la dévisagea un moment puis lui baisa la main.

- Vous êtes incroyablement belle. Comme une branche de pommier en fleurs, vaporeuse et inaccessible.

Lana fut tentée de répondre qu'elle n'était pas à

127

ce point hors de portée, mais la timidité l'en empêcha. Elle se contenta de le dévisager.

- Allons-y, dit-il en l'entraînant vers la sortie.

Quand ils s'installèrent dans la jeep, Dylan ajouta :

- Et surtout, rappelez-vous que vous devez goûter à tous les plats, ce

soir. Au moins une bouchée de chacun. Vous avez besoin de grandir.

- Non, c'est vous qui me regardez de trop haut, répliqua-t-elle, heureuse de voir une atmosphère cordiale s'établir entre eux. Que fait-on à un *luau*?

J'ai peur d'insulter la tradition locale en refusant de manger du poisson cru!

- On ne jette plus les touristes à la mer pour ce genre d'offense mineure... Vous n'avez pas beaucoup de hanches, ajouta-t-il en la caressant du regard, mais vous pouvez toujours essayer de danser le *houla*.

- Mes hanches vont bientôt doubler de volume si Miri continue à prendre la situation en main. Est-ce que vous dansez, Dylan?

- Non, je préfère regarder. Danser le *houla* demande des années de pratique. C'est fascinant, vous verrez.

- Il y aura beaucoup de monde?

- Mmm, fit-il en tapotant le volant d'un air absent. Environ une centaine de personnes.

- Une centaine! répéta Lana.

Elle songea soudain aux réceptions surpeuplées et sophistiquées de sa mère : tant d'invités se mesurant du regard, tant de propos mondains et inutiles.

- Tommy a beaucoup de parents, expliqua Dylan.

- Tant mieux pour lui, murmura-t-elle en se disant que les familles réduites avaient leurs avantages.

Chapitre onze

Le bruit sourd des tam-tams retentissait dans la nuit. L'arôme des viandes rôties embaumait l'air.

Des torches enflammées attachées à des pieux trouaient l'obscurité de lueurs rougeoyantes. Lana avait l'impression d'avoir remonté le temps, de se trouver à une autre époque. Elle ouvrait de grands yeux fascinés, écoutait, respirait. La pelouse était surpeuplée d'invités, certains en costume traditionnel, d'autres vêtus de façon plus décontractée -

comme Dylan qui portait un jean. Les rires fusaient un peu partout et les conversations se mêlaient dans un chaleureux brouhaha.

Sur un immense tapis, on avait disposé des réci-pients et des plateaux de bois débordant de mysté-rieuses victuailles. Des filles aux cheveux d'ébène se mettaient à genoux pour remplir les assiettes et servir les invités.

Lana avait été présentée à une multitude de personnes. Elle se laissait porter par l'ambiance générale, faite de camaraderie et de simple joie d'exister.

Elle se retrouva bientôt assise sur l'herbe entre son père et Dylan, devant une assiette remplie de merveilles inconnues. La foule fit entendre un rugissement au moment où l'on dégageait les cochons rôtis de leur lit de braise pour les découper. Poussée par la curiosité, Lana trempa le doigt dans une mixture 129

qu'on lui avait désignée sous le nom de *poi* et le lécha. Elle grimaça. Dylan se mit à rire.

- Je ne dois pas avoir le goût assez développé, dit-elle en s'essuyant.

- Tenez, mangez ça.

Il lui mit une fourchette devant la bouche et l'obligea à avaler. Elle découvrit avec surprise que c'était délicieux.

- J'aime beaucoup. Qu'est-ce que c'est?

- Du *laulau*.

- Me voilà bien avancée.

- Si vous trouvez ça bon, quel besoin avez-vous d'en savoir davantage? déclara-t-il en secouant la tête. C'est un mélange de porc et de papillon de mer cuit à la vapeur dans des feuilles. Tenez, goûtez ça, maintenant.

Une fois de plus, il lui présenta sa fourchette, et Lana l'accepta sans hésitation.

- Oh! Je n'ai jamais rien goûté de pareil!

- C'est de la pieuvre.

Lana étouffa un petit cri qui eut le don de le faire éclater de rire.

- Je crois que je vais me limiter au *laulau*, affirma-t-elle avec dignité.

- Alors, vos hanches ne s'arrondiront jamais.

- Je m'en passerai. Quelle est cette boisson?

Non... ajouta-t-elle en entendant son père s'esclaffer.

Je préfère ne pas le savoir.

Le repas s'écoula dans la bonne humeur. A l'occasion, quelqu'un s'arrêtait près d'eux et s'accrou-pissait pour échanger quelques propos ou se lancer dans une longue histoire. Lana se sentait parfaitement à l'aise. S'il était évident que son père et Dylan partageaient toujours la même entente, elle ne pensait plus être une intruse entre eux. La musique, le bruit des rires, les parfums de la nuit l'eni-vraient.

130

Soudain, le tempo des tam-tams s'accéléra jusqu'au paroxysme, puis s'arrêta brusquement.

Comme leur dernier écho retombait dans le silence, Orchidée s'avança, se dressant à la lueur vacillante des torches. Son regard était arrogant. Son corps parfait s'ornait d'une simple bande d'étoffe autour de la poitrine, et d'une pièce de soie écarlate qui lui ceignait les hanches au-dessous du nombril. Elle portait une couronne de fleurs sur la tête.

Elle demeura un instant immobile, laissant le silence s'épaissir, puis se mit à onduler lentement au rythme d'un unique tam-tam. Ses gestes gracieux exerçaient un attrait magnétique. La soie transparente épousait ses cuisses galbées, les révélait à

chacun de ses pas. Langoureuse, aguichante, elle incarnait la sensualité même. Tout en dansant, elle gardait les yeux rivés à ceux de Dylan, avec un petit sourire entendu aux lèvres. Bientôt, le rythme s'accéléra et ses mouvements firent de même. Il y eut un crescendo frénétique puis le tam-tam se tut. La danse cessa dans un silence impressionnant.

Les applaudissements éclatèrent. Orchidée regarda Lana, une lueur de triomphe dans les yeux.

Elle ôta sa couronne de fleurs et la jeta sur les genoux de Dylan avant

de disparaître dans l'ombre avec un petit rire de gorge.

- Je peux me tromper, mais il me semble que tu viens de recevoir une invitation pressante, observa malicieusement Cap.

Dylan se contenta de hausser les épaules et de lever son verre pour trinquer avec lui.

- Vous aimeriez savoir danser comme ça, petit chat?

Lana se retourna au son de la voix de Miri.

Celle-ci trônait sur un fauteuil d'osier à haut dossier, plus royale que jamais, le visage à demi dissimulé dans l'ombre.

131

- Quand vous serez plus grosse, je vous apprendrai, reprit-elle.

Les joues de Lana rosirent de plaisir. La danse d'Orchidée avait suscité en elle un mélange d'em-barras et d'envie.

- Hélas, Miri, soupira-t-elle. Même si j'étais obèse, cela ne me donnerait pas le talent de Mlle King.

- Qui sait, Duchesse? intervint Dylan. Vous pourriez essayer. J'aimerais bien assister aux leçons, Miri. N'importe qui vous dira que je suis bon juge.

Son regard erra un instant sur les jambes nues de Lana. Miri murmura en hawaïen quelque chose qui le fit sourire. Il répliqua dans la même langue. Miri se leva, prit Lana par la main et l'obligea à se mettre debout.

- Venez avec moi.

- Que lui avez-vous dit? interrogea Lana en la suivant parmi la foule.

- Qu'il ressemblait à un gros chat affamé en train de jouer avec une petite souris.

- Je ne suis pas une souris! s'indigna Lana.

Miri se mit à rire sans ralentir le pas.

Dylan est aussi de cet avis. Il dit que vous êtes un oiseau aux plumes

douces et au bec acéré.

- Oh...

Ne sachant pas si la comparaison devait la flatter ou l'irriter, elle s'abstint de tout autre commentaire.

- J'ai vu Tommy à propos de votre bracelet, annonça Miri. Vous allez lui parler maintenant.

- Très bien, murmura Lana - à qui l'enchantement de cette nuit avait fait complètement oublier le bijou.

Un instant plus tard, Miri la présentait à l'hôte du *luau*. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs, au sourire amical.

132

- Voici Tommy Kinimoko, mon neveu. Tommy, je t'amène la fille de Cap Simmons. Si tu ne la traites pas avec respect, je te tirerai les oreilles!

- Oui, répondit-il d'un ton soumis que démentait la lueur malicieuse de ses yeux.

Il regarda s'éloigner la silhouette imposante de sa tante avant de prendre Lana par la taille et de l'entraîner gentiment vers un bouquet d'arbres.

- Miri est notre mère à tous, déclara-t-il en riant.

Elle gouverne d'une main de fer.

- J'avais remarqué. Il est impossible de lui désobéir, n'est-ce pas?

- Je n'ai jamais essayé. Je manque de courage.

- Je vous remercie d'accepter de me voir, monsieur Kinimoko.

- Je vous en prie, appelez-moi Tommy. Et je vous appellerai Lana.

Elle acquiesça d'un signe de tête, en souriant. Le naturel de cet homme la mettait à l'aise.

- Miri m'a dit que vous avez un bracelet à vendre, poursuivit-il. Je n'en sais pas plus...

- C'est un bracelet en or, expliqua-t-elle. Ou plutôt une gourmette, avec un petit médaillon en forme de cœur. Je n'ai aucune idée de sa valeur, mais... j'ai besoin d'argent.

Il observa son profil délicat, lui tapota l'épaule.

- Si je comprends bien, vous ne voulez pas que Cap le sache?

Elle hocha la tête.

- Très bien. Voulez-vous que je passe vous voir demain matin vers dix heures? Ce sera plus pratique pour vous que de venir jusqu'à ma boutique.

Il y eut un léger bruissement dans le feuillage, et tous deux se retournèrent, un instant surpris, avant de poursuivre leur tête-à-tête.

- C'est très gentil à vous, dit Lana. J'espère que cela ne vous ennue pas trop.

133

- Je n'hésite jamais à rendre service à une jolie vahiné.

La tenant toujours par la taille, Tommy la ramena vers le bruit des tam-tams et des rires.

- D'ailleurs, vous avez entendu Miri, ajouta-t-il.

Vous ne voudriez pas qu'elle me tire les oreilles, tout de même?

- Je ne me le pardonnerais jamais. Je vais lui dire que vous avez traité la fille de Cap Simmons avec respect. Et vos oreilles resteront en paix!

Comme ils émergeaient en riant du bouquet d'arbres, la voix de Dylan retentit :

- Votre sœur vous cherche, Tommy!

Lana tressaillit. Il lui sembla confusément être prise en faute.

- Merci, Dylan. Je vous abandonne Lana. N'oubliez pas de la traiter avec respect, déclara Tommy d'un ton sentencieux. Elle est sous la protection de Miri.

- Je ferai de mon mieux.

Il le regarda disparaître dans la foule puis se tourna vers Lana.

- Il existe une vieille coutume hawaïenne... que je viens juste d'inventer, murmura-t-il lentement, d'un ton où perçait une légère irritation. Quand une femme vient à un *luau* avec un homme, elle ne va pas se balader sous les arbres en compagnie d'un autre.

- Dois-je être jetée aux requins pour avoir enfreint le règlement?

Son sourire taquin s'évanouit quand elle vit Dylan s'avancer d'un pas. Il lui encercla le cou de ses doigts.

- Ne faites pas ça, Lana. Je ne sais pas toujours me contenir.

- Dylan... balbutia-t-elle.

Elle vacilla vers lui et lui offrit ses lèvres, cédant à

134

un besoin impérieux. Elle posa les mains sur sa poitrine, sentit battre son cœur et se mit à trembler.

Il laissa échapper un gémissement, une douce exhalaison. Il parut lutter contre son émotion, ses doigts se détendirent.

- Une vahiné qui se tient devant un homme sous la lune doit être embrassée.

- Est-ce encore une vieille tradition hawaïenne?

- Oui, vieille de dix secondes, répondit-il en la prenant par la taille.

Sa bouche se posa sur celle de Lana avec une douceur inattendue. Dès ce premier contact, elle fut submergée par une onde de plaisir. Il lui sembla que son cœur se mettait à battre au rythme des tam-tams qui résonnaient sourdement au loin. Elle posa les mains sur les épaules de Dylan, lui étreignit la nuque, attira son visage plus près encore. Mais il se détacha bientôt - trop tôt.

- Encore, murmura-t-elle en attirant de nouveau son visage.

Il l'écrasa contre lui. La violence de son baiser anéantit en elle toute conscience du monde extérieur. Rien n'existait plus que le goût des lèvres de Dylan, la chaleur de son corps. Il n'y avait au monde que sa bouche, ses mains lui caressant la peau. Mais une fois de plus, il se

détacha. Quand il parla, ce fut d'une voix mal assurée :

- Allons-nous-en d'ici avant qu'une autre tradition ne me revienne.

Le lendemain matin, Lana s'attarda au lit. Elle n'avait pas envie de quitter le confort douillet de ses draps, de chasser l'agréable rêverie qui la ber-

çait doucement. Tout en regardant les rayons du soleil caresser les objets de sa chambre, elle pensait au baiser de Dylan, à l'étreinte de ses bras autour d'elle. Finalement, avec un soupir, elle résolut de 135

faire face au jour nouveau et se leva. Comme elle enfilait sa robe de chambre, Miri pénétra dans la pièce.

- Ah! je vois que vous avez décidé de vous lever.

Vous êtes restée couchée presque toute la matinée.

Elle parlait d'une voix sévère, mais ses yeux exprimaient l'indulgence.

- Je voulais prolonger la soirée d'hier, répondit Lana en souriant.

- Vous avez aimé le cochon rôti et le *poi*?

- C'était merveilleux.

Miri approuva de la tête et fit entendre un petit rire satisfait.

- J'allais au marché, annonça-t-elle. Mon neveu est venu voir votre bracelet. Voulez-vous qu'il atten-de?

- Oh! Je ne me doutais pas qu'il était si tard. Je suis désolée. Est-ce que... mon père et Dylan sont encore à la maison?

- Non, ils sont partis.

Reprenant contact avec la réalité, Lana se passa la main dans les cheveux. Elle baissa les yeux sur sa robe de chambre et se jugea décente.

- Dites à Tommy de venir dans ma chambre. Je ne voudrais pas abuser de sa patience.

- Il vous donnera un bon prix pour ce bijou, affirma Miri en franchissant la porte. Sinon, vous n'avez qu'à m'en parler.

Lana retira la petite boîte du tiroir de la commode, et l'ouvrit. Le bracelet étincelait. Elle le contempla, le cœur serré.

- Bonjour, Lana.

Levant les yeux, elle vit Tommy qui lui souriait.

- Hello! Tommy. C'est gentil à vous d'être venu.

Pardonnez-moi, je suis restée au lit très tard ce matin.

136

- C'est sans doute parce que vous avez passé une bonne soirée. Un compliment pour l'hôte du *luau*, en somme, dit-il en inclinant légèrement la tête.

- C'était mon premier *luau*. Je ne l'oublierai jamais.

Elle lui remit la boîte et joignit les mains, un peu crispée, attendant son verdict. Il examina le bracelet un moment.

- C'est un beau bijou, commenta-t-il en observant la jeune fille. Lana, vous n'avez pas envie de le vendre. C'est écrit sur votre visage.

- En effet, avoua-t-elle, incapable de lui mentir.

Mais j'y suis obligée. C'est indispensable.

Devant son air décidé, Tommy haussa les épaules et remit le bracelet dans son écrin.

- Je peux vous en donner deux cents dollars.

Bien entendu, je ne vous cache pas qu'il vaut davantage. Je suppose que pour vous il est inestimable...

- Ce sera parfait, dit-elle en hochant la tête. Si cela ne vous fait rien, j'aimerais que vous l'emportiez immédiatement.

- Comme vous voudrez.

Tommy sortit son portefeuille et se mit à compter les billets.

- J'avais apporté un peu d'argent liquide. J'ai pensé que vous préféreriez ça à un chèque.

- Merci.

Elle accepta les billets, les yeux baissés. La main de Tommy se posa sur son épaule.

- Lana, je connais Cap depuis longtemps. Ne voulez-vous pas considérer cela comme un prêt?

- Non, protesta-t-elle, la gorge sèche. Non, Tommy. Cependant, j'apprécie votre geste.

Il empocha la boîte.

- D'accord. Mais je ne vais pas le revendre tout 137

de suite. Je veux vous laisser le temps de réfléchir.

- Merci. Merci de n'avoir pas posé de questions.

- Je vais vous laisser, maintenant, dit-il en lui serrant affectueusement la main. Si vous changez d'avis, demandez à Miri de me contacter.

- Entendu.

Après son départ, Lana s'assit sur son lit regardant sans les voir les billets que sa main étreignait.

- Tiens, tiens, Duchesse. On dirait que la matinée a été rentable.

Elle sursauta Dylan se tenait sur le pas de la porte, glacial. Ses yeux brillaient d'une lueur d'acier. Elle vit son regard s'attarder sur elle et porta automatiquement les mains à sa gorge pour resserrer les revers de sa robe de chambre. Il s'approcha, lui arracha l'argent et le jeta sur la table de nuit.

- On peut dire que vous avez de la classe, Duchesse. C'est une jolie somme.

- De quoi parlez-vous?

Abasourdie, l'esprit confus, Lana ne songeait qu'à

une chose : éviter de mentionner le bracelet. Dylan se dressa devant elle, les mains dans les poches, campé sur ses longues jambes.

- Oh! il me semble que je suis assez clair. Je vais être obligé de

présenter des excuses à Orchidée.

Quand elle m'a parlé de ce petit complot, je l'ai durement envoyée promener. Vous agissez vite, Lana. Vous n'avez pas dû rester seule avec Tommy plus de dix minutes hier soir; c'était peu pour faire monter les enchères à ce point!

- Je ne comprends pas pourquoi vous êtes en colère... balbutia-t-elle, déroutée à l'idée que la vente de son bracelet pouvait provoquer un tel
138

éclat. Je suppose que Mlle King a surpris notre conversation. Mais pourquoi a-t-elle cru bon de vous mettre au courant de mes affaires personnelles?

- Comment avez-vous réussi à vous débarrasser de Miri pendant que vous mettiez au point votre petite transaction? Elle a un code moral très strict, savez-vous? Si jamais elle découvre comment vous gagnez votre argent de poche, vous risquez de passer un mauvais quart d'heure.

- Qu'est-ce que vous... Vous ne pensez tout de même pas que je...
commença Lana.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. *Ce n'est pas de mon bracelet qu'il s'agit*, songea-t-elle, ahurie. *C'est de moi-même!* Ses joues se vidèrent de toute couleur. Un étau lui serrait le cœur.

- Voilà qui est méprisable, Dylan. La façon dont vous m'avez traitée jusqu'à présent, toutes vos accusations, rien ne peut se mesurer à ceci. Je ne vous permets pas de m'insulter de la sorte.

- Ah! vraiment? fit-il en l'empoignant par le bras pour la mettre debout. Avez-vous une explication plausible à me donner pour la visite de Tommy ce matin? Et pour ces billets que vous étiez en train de caresser? Si tel est le cas, allez-y. Je vous écoute.

- Pardonnez-moi si je refuse. La visite de Tommy et cet argent ne regardent que moi. Je ne vous dois aucune explication! Vos conclusions n'en valent pas la peine. Puisque vous avez accordé suffisamment de confiance à Orchidée pour venir me surveiller, nous n'avons plus rien à nous dire.

- Je ne vous surveillais pas. J'avais l'intention de vous proposer une autre balade en avion. Vous disiez que vous vouliez apprendre à

piloter. Si vous désirez que je vous présente des excuses, donnez-moi l'explication que j'attends de vous.

139

Il la dominait de toute sa hauteur, l'air menaçant.

Lana soutint son regard sans sourciller.

- J'ai déjà perdu suffisamment de temps à répondre à vos questions. Plus que vous ne le méritez.

Toujours de la méfiance, jamais de confiance, articula-t-elle, les yeux étincelants. Sortez de ma chambre. Je ne veux plus vous voir. Je veux que vous me laissiez en paix pendant le peu de temps qu'il me reste à passer auprès de mon père.

La poigne de Dylan se resserra autour de son bras jusqu'à devenir douloureuse.

- Vous vous êtes bien moquée de moi et j'y ai cru!

Les grands yeux innocents, la fragilité virgine. La femme qui recherchait l'affection de son père et rien d'autre. Vous osez parler de confiance? J'en étais arrivé à un point où j'avais plus confiance en vous qu'en moi-même. Vous saviez que j'avais envie de vous et vous vous êtes servie de mon désir. Les petits soupirs, les regards émus, vous avez tout joué

à la perfection. Vous êtes même capable de rougir sur commande!

- Vous me faites mal, gémit-elle.

- J'avais envie de vous, répéta-t-il sans s'émouvoir. La nuit dernière, je vous désirais plus que tout au monde, mais j'ai fait preuve à votre égard d'une retenue, d'un respect que je n'ai jamais montrée envers une autre femme. Vous avez le don de vous entourer d'un halo d'innocence qui conduirait un homme à la folie! Vous n'auriez pas dû me jouer ce tour.

Une vague de terreur s'empara de Lana. Sa respiration se précipita, devint pénible.

- Le jeu est fini, Duchesse. Ou plutôt non. Maintenant, c'est moi qui joue.

Il fit taire sa protestation d'un baiser brutal. La pièce se mit à tourner. Elle tenta de se dégager de son étreinte sans y parvenir. Il la fit basculer sur le 140

lit, l'écrasant de tout son poids. Elle lutta une fois de plus pour échapper à la violence de sa bouche, à

ses mains qui la brutalisaient. Il avait écarté sa robe de chambre et palpit durement sa chair nue.

Peu à peu, les gestes de Dylan se modifièrent. La punition devint séduction, ses mains se firent plus caressantes. Sa bouche effleura celle de Lana. Avec un sanglot, elle capitula. Son corps devint docile, toute volonté de rébellion l'abandonna. Sentant ses pleurs affluer, elle les laissa couler librement, ne fit pas plus d'effort pour les retenir que pour repousser l'homme qui en était la cause.

Tout mouvement cessa brusquement et Dylan demeura immobile. On n'entendit plus que le bruit de sa respiration haletante dans le silence épais qui envahissait la chambre. Il étudia le tracé d'une larme sur la joue de Lana, jura entre ses dents avec éloquence et se leva. L'air hagar, il se passa la main dans les cheveux.

- Pour la première fois de ma vie, j'ai failli prendre une femme de force, balbutia-t-il d'une voix rauque.

Etendue sur le lit, vidée de toute émotion, Lana ne bougeait pas, ne songeait même pas à se couvrir.

Elle se contentait de fixer sur lui des yeux d'enfant blessée.

- Je ne peux pas supporter ce que vous me faites, Lana.

Elle le vit sortir de la pièce en claquant la porte et se sentit plus seule que jamais.

Chapitre douze

Il pleuvait sur l'herbe printanière. De la fenêtre du dortoir, Lana observait la végétation ruisselante.

Derrière la porte, elle entendait les filles se précipiter dans le couloir pour aller prendre leur petit déjeuner. Mais leurs bousculades, leurs gais bavardages ne l'amusaient plus. Elle avait du mal à

sourire ces temps-ci.

Deux semaines à peine s'étaient écoulées depuis son retour de Kauai. En bouclant ses valises, il lui avait fallu subir l'interrogatoire pressant de Miri, sa contrariété, sa réprobation. Mais elle était restée ferme, refusant de changer d'avis ou de lui donner des réponses précises. Le message qu'elle avait déposé sur le bureau de son père était plutôt évasif : une vague excuse à son départ hâtif, la promesse de lui écrire quand elle serait rentrée en France. Jusqu'ici, elle n'avait pas trouvé le courage de s'installer devant une feuille de papier.

Les souvenirs continuaient de la hanter. Elle respirait encore le parfum des fleurs de l'île, sentait la caresse de la brise océane sur sa peau. Elle revoyait les moments passés auprès de Dylan, jusqu'à leur dernière et pénible rencontre. La nuit, en regardant le ciel, elle imaginait une lune pleine brillant sur des palmiers. Avec le temps, sans doute, tout cela finirait pas s'effacer. Il fallait l'espérer.

Kauai était un chapitre clos de sa vie.

143

C'est mieux ainsi, se dit-elle en se brossant énergiquement les cheveux. Mieux pour tout le monde.

Son père s'était installé dans ses habitudes. Il saurait se contenter d'un échange épistolaire de temps en temps. Peut-être viendrait-il lui rendre visite un jour. Elle était convaincue, quant à elle, qu'elle ne retournerait jamais dans l'île. Ici, elle avait son travail, son environnement familial. Elle savait ce qu'on attendait d'elle. Aucune tempête d'émotions ne viendrait troubler son existence. Elle ferma les yeux en pensant une fois de plus à Dylan et s'efforça de le chasser de son esprit. Il était trop tôt, trop tôt pour évoquer son image sans souffrir.

Oublier devenait plus facile quand elle s'absorbait dans la routine quotidienne. Elle avait établi son emploi du temps de façon à disposer d'un minimum de liberté. Les cours lui prenaient toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi. Elle consacrait le reste de sa journée à des corvées qui lui occupaient les mains et l'esprit.

Les gouttes de pluie crépitaient inlassablement.

Dans la classe de Lana, l'eau passait par une inévitable fissure au plafond et descendait remplir une cuvette avec un clapotis musical.

L'école était un vieux bâtiment délabré. Il y avait toujours des réparations en cours et la réfection du toit faisait partie de projets très vagues. Lorsqu'on fermait les fenêtres pour se protéger du froid ou de l'humidité, on évoluait dans une pénombre glauque. Lana donnait ce matin-là sa dernière heure de cours, car on était samedi, jour où les leçons s'arrêtaient à

midi. Sa classe se composait d'adolescentes anglaises particulièrement apathiques ou distraites, que, la grammaire française semblait ennuyer à mourir.

Frissonnant malgré elle dans son blazer bleu marine, Lana rêvait d'un après-midi de lecture paisible 144

devant un bon feu de cheminée. Elle reprit brusquement conscience de ses devoirs.

- Eloïse! s'écria-t-elle, vous pourrez dormir tant que vous voudrez après le cours.

L'élève en question sursauta et lui adressa un sourire somnolent, à la plus grande joie de ses camarades.

- Oui, mademoiselle Simmons.

Lana leva les yeux au ciel en soupirant et s'assit sur le rebord de son bureau.

- Dans dix minutes, vous serez libres jusqu'à

lundi matin, mesdemoiselles. Encore un effort, je vous prie.

Un murmure approuvateur accueillit ce propos et quelques épaules se redressèrent.

- Maintenant, nous allons conjuguer le verbe chanter, reprit Lana en français. Je chante, tu chantes, il chante, nous chantons, vous...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge quand elle aperçut l'homme qui se tenait près de la porte ouverte, au fond de la classe.

- Vous chantez! entonnèrent les élèves.

- Oui, c'est ça. Vous chantez, ils chantent. Répétez.

Tandis qu'un chœur docile ânonnait la leçon à

tue-tête, elle battit en retraite derrière son bureau.

Dylan observait la scène avec une parfaite décontraction. Lorsque les voix se turent, Lana chercha désespérément à se rappeler ce qu'elle avait prévu ensuite.

- Bien. Pour lundi, je veux que vous m'écriviez une série de phrases en conjuguant le verbe chanter à tous les temps. Tâchez de faire preuve d'un peu d'imagination.

- Oui, mademoiselle Simmons! acquiescèrent en chœur toutes les élèves.

La cloche sonna, annonçant la fin de la leçon. Ce 145

fut le signal d'un exode général, aussi bruyant que précipité.

- Ne courez pas! cria Lana au milieu du va-carme.

Elle s'apprêta à affronter Dylan. Elle vit ses élèves glousser et chuchoter en passant devant lui; son cœur bondit dans sa poitrine quand il traversa la salle de classe vide pour s'approcher d'elle, le sourire aux lèvres. Elle fit de son mieux pour masquer sa confusion.

- Hello! Dylan, balbutia-t-elle. On dirait que vous produisez beaucoup d'effet sur ces jeunes filles.

Il l'étudia un moment en silence tandis qu'elle s'efforçait de refouler son émotion.

- Vous n'avez pas changé, dit-il enfin. Je ne sais pas pourquoi, j'avais peur de ne pas vous reconnaî-tre.

Il fouilla dans sa poche et en sortit le bracelet de Lana, qu'il posa sur le bureau. Incapable de parler, elle avança la main, toucha le médaillon en forme de cœur. Ses yeux se remplirent de larmes.

- Ce n'est peut-être pas une façon très éloquente de s'excuser, reprit-il, mais je n'ai pas l'habitude...

Lana, si vous aviez besoin d'argent, pourquoi ne pas me l'avoir dit?

- Et confirmer ainsi votre opinion sur moi? répliqua-t-elle.

- Je m'attendais à cette réponse.

Une lueur de chagrin traversa ses yeux, et il se détourna vers la fenêtre pour regarder tomber la pluie. Lana fut touchée par sa réaction.

- Oublions tout cela, Dylan. Les récriminations ne servent à rien. Je vous suis très reconnaissante d'avoir pris la peine de me rapporter ce bracelet. Il compte beaucoup plus pour moi que je ne saurais vous le dire. Je ne sais pas quand je pourrai vous rembourser. Je...

146

Il se retourna si brusquement, l'air furieux, qu'elle s'arrêta. Il parut se contrôler au prix d'un effort visible.

- Ne dites rien, Lana. Laissez-moi le temps.

Les mains dans les poches, il arpenta la pièce un long moment. Peu à peu, ses mouvements se calmèrent.

- Le toit fuit, observa-t-il.

- Seulement quand il pleut.

Il éclata d'un rire bref et la contempla.

- Cela ne signifie peut-être pas grand-chose, mais je suis désolé. Non, ajouta-t-il en l'interrompant du geste comme elle s'apprêtait à parler. Je ne veux pas de votre sacrée générosité. Je ne m'en sens que plus coupable.

Il faillit allumer une cigarette, se rappela où il était et la jeta nerveusement dans une corbeille à

papiers.

- Après... après mon exhibition stupide, le matin de votre départ, je suis allé voler un peu. Il m'a toujours semblé que j'avais les idées plus claires quand j'étais là-haut, à quelques milliers de mètres au-dessus de la terre. C'est difficile à imaginer - et je suppose qu'il est tout aussi ridicule d'espérer que vous allez me pardonner - mais j'ai réussi à voir la réalité en face, en quelque sorte. Ce que je vous ai dit ce matin-là, je n'y croyais même pas au moment où je vous le disais. Je sais seulement que j'ai l'impression d'être devenu un peu fou dès notre première rencontre.

Il se passa les mains sur le visage. Lana remarqua tout à coup ses traits

tirés.

- Je suis rentré à la maison avec l'intention de vous présenter mes excuses. J'essayais de me convaincre que mon affection pour Cap était responsable de la façon dont je vous avais traitée...

Mais cela n'arrangeait rien, ajouta-t-il avec un sou-147

rire amer. Non, Lana, ne m'interrompez pas. C'est déjà assez difficile. Ne dites rien tant que je n'aurai pas fini.

Il se remit à marcher de long en large.

- Quand j'ai ouvert la porte, Miri m'attendait. Au début, je n'ai pas pu tirer grand-chose d'elle, si ce n'est une conférence détaillée sur mon sale caractère. Finalement, elle m'a appris que vous étiez partie. Cette nouvelle m'a causé un choc plutôt pénible, mais je n'entrerais pas dans les détails.

Après m'avoir sévèrement réprimandé, Miri m'a parlé du bracelet. J'ai dû jurer sur tout ce que j'avais de plus cher de ne rien répéter à Cap. Il paraît qu'elle vous avait donné sa parole là-dessus.

Je suis venu immédiatement en France. Il y a dix jours que je vous cherche ! avoua-t-il en écartant les bras d'un geste impuissant. Dix jours, répéta-t-il, incrédule. Et ce matin, par miracle, j'ai réussi à

retrouver la trace de l'ancienne bonne de votre mère. Elle s'est montrée très expansive. Je n'ignore plus rien des dettes, de la vente aux enchères, de la petite demoiselle qui restait enfermée dans son pensionnat pendant les vacances de Noël alors que madame allait à Saint-Moritz. C'est par elle que j'ai eu l'adresse de votre école.

Il s'arrêta, à bout de souffle. Pendant un moment, on n'entendit que le bruit de l'eau tombant du plafond dans la cuvette.

- Voilà, acheva-t-il. Tout ce que vous pourriez me dire, maintenant, je me le suis déjà répété cent fois.

En des termes moins indulgents, sans doute. Mais si cela vous soulage, allez-y.

Voyant qu'il avait fini, Lana respira profondément.

- Dylan, j'ai souvent réfléchi à l'idée que vous deviez vous faire de moi. Vous ne connaissiez qu'un aspect des choses et votre cœur était

mon père. Il m'est difficile de vous reprocher votre loyauté envers lui. Quant à ce qui s'est passé le dernier jour... il semble que la situation ait été aussi pénible pour vous que pour moi. Aujourd'hui, je peux le comprendre.

- Je préférerais que vous m'insultiez, que vous me bombardiez de projectiles, Lana. Cela ferait beaucoup de bien à ma conscience.

Elle haussa les épaules en souriant, tenta de dominer le tremblement de sa voix.

- Désolée. Pour cela, il faudrait que je sois particulièrement en colère. Les religieuses interdisent ce genre d'éclat. C'est un grave péché.

- Cap veut que vous rentriez à la maison.

Le sourire de Lana s'évanouit. Ses yeux se voilèrent. Elle secoua la tête et s'approcha de la fenêtre.

- Ma maison est ici.

- Non, elle est à Kauai. Cap vous attend. S'il devait vous perdre deux fois, ce serait trop injuste.

Ayez toute la rancune que vous voulez à mon égard, vengez-vous sur moi, je le mérite. Mais pas sur Cap.

Ne croyez-vous pas qu'il souffre de savoir ce qu'a été votre enfance?

- Vous le lui avez dit? s'écria-t-elle en faisant volte-face. Vous n'aviez pas le droit...

- J'avais tous les droits, interrompit-il. Tout comme Cap avait le droit de savoir. Ecoutez-moi, Lana. Il vous aime. Pendant toutes ces années, il n'a jamais cessé de vous aimer. C'est peut-être ce qui m'a rendu un peu jaloux, au début.

Elle le regarda, indécise; il vit pour la première fois que le masque de son calme apparent commen-

çait à s'effriter.

- Lana, reprit-il, ces quelques jours que vous avez passés à Kauai lui ont rendu sa fille. Il n'a jamais demandé pourquoi vous n'aviez pas

lettres. Contrairement à moi, il ne vous faisait aucun reproche. Il n'avait pas besoin d'explications pour vous aimer. Quand il s'est aperçu de votre départ, il a tout de suite voulu venir en France lui-même, pour vous ramener. Je l'ai prié de me laisser agir à sa place parce que je me sentais coupable.

- Vous aviez tort, soupira-t-elle en glissant machinalement le bracelet dans la poche de son blazer.

Entre nous, maintenant, les choses sont plus nettes.

Je lui écrirai moi-même ce soir. Je n'aurais pas dû

partir sans l'embrasser. Avoir retrouvé son affection, c'est le plus beau cadeau que j'aie jamais eu.

Si je choisis de rester en France, je ne veux pas que vous pensiez, l'un ou l'autre, que j'y suis poussée par une espèce de ressentiment. Je souhaite de tout cœur que Cap vienne me rendre visite le plus tôt possible. Vous pourriez peut-être lui rapporter une lettre de ma part.

Le regard de Dylan s'assombrit.

- Il n'aimera pas beaucoup vous savoir enterrée dans cette école, dit-il sèchement.

- Je ne suis pas enterrée, Dylan. Cette école est mon foyer et j'y travaille.

Il laissa échapper un juron d'impatience. Mais la voyant se raidir, il se reprit :

- Excusez-moi.

- Plus d'excuses, Dylan. Vous allez vous rendre malade!

Il l'examina un moment. Elle s'était à moitié

détournée, ne lui offrant que la ligne de son menton, son petit nez, son fin profil sous un casque de cheveux blond pâle. Dans son blazer bleu marine et sa jupe plissée, elle ressemblait davantage à une jeune élève qu'à un professeur. Il annonça sur un ton plus léger:

- Ecoutez, Duchesse, j'ai l'intention de rester 150

quelques jours dans les parages, de jouer les touristes. Que diriez-vous de me servir de guide? J'ai besoin d'une interprète.

Lana ferma les yeux, songeant à ce que pouvaient signifier pour elle quelques jours en sa compagnie.

Il était inutile de prolonger son chagrin.

- Je suis désolée, Dylan. J'aimerais beaucoup, mais c'est impossible en ce moment. J'ai énormément de travail.

- Vous faites de votre mieux pour me rendre les choses difficiles, n'est-ce pas?

- Oh! non, je vous assure que ce n'est pas mon intention, dit-elle avec un sourire d'excuse. Une autre fois, peut-être.

- Il n'y aura pas d'autre fois pour moi. Ne voyez-vous pas tout le mal que je me donne? J'ai beau m'appliquer, je n'arrive à rien. Je n'ai jamais eu affaire à une femme telle que vous auparavant.

Toutes les règles sont faussées.

Elle s'aperçut avec étonnement qu'il avait perdu son assurance coutumière. Il s'avança vers elle, s'arrêta, repartit vers le tableau noir. Pendant un moment, il feignit d'étudier la conjugaison de plusieurs verbes français. Puis il demanda :

- Voulez-vous dîner avec moi, ce soir?

- Non, Dylan, je...

Il se retourna si vivement qu'elle retint ses paroles.

- Si vous refusez même de dîner avec moi, comment diable vais-je vous convaincre de revenir à

Kauai? Comment pourrai-je vous faire la cour?

Vous devez bien vous rendre compte que je ne sais pas m'y prendre. J'ai déjà tout gâché. Me voilà

devant vous, comme un imbécile, et je n'arrive pas à

être cohérent. Je vous aime, Lana, ça me rend fou.

Revenez à Kauai et épousez-moi.

Elle ouvrit de grands yeux, stupéfaite.

151

- Ai-je bien entendu? Vous avez dit...

- Oui, je vous aime. Voulez-vous que je le répète?

Il s'approcha d'elle, posa les mains sur ses épaules, lui effleura la tempe de ses lèvres.

- Je vous aime tant que je ne suis même plus capable de faire des choses toutes simples, comme manger ou dormir, sans penser à vous. Je vous revois sans cesse sur la plage, portant ce coquillage à votre oreille. Vous étiez toute ruisselante d'eau et vos yeux avaient la couleur de la mer. C'est là que je suis tombé amoureux de vous. A la folie. Au début, je refusais de l'admettre. Mais chaque fois que vous étiez près de moi, le mal empirait. Quand vous êtes partie, j'ai eu l'impression de perdre la moitié de moi-même. Sans vous, je suis incomplet.

- Dylan... murmura-t-elle.

- Voilà. J'ai encore trop parlé. Je m'étais pourtant juré de ne pas vous bousculer. Je n'avais pas l'intention de tout vous dire d'un seul coup. Je voulais d'abord vous offrir tout ce qui doit accompagner ce genre d'aveu, les fleurs, l'éclairage aux chandelles. Vous n'imaginez pas à quel point je suis capable de me conformer aux traditions quand c'est nécessaire. Rentrez avec moi à Kauai, Lana. Je vous laisserai le temps de vous habituer à l'idée de m'épouser, je vous le promets.

- Non, dit-elle en secouant la tête d'un air mali-cieux. Je ne rentrerai avec vous que si vous m'épou-sez avant.

Dylan laissa échapper une exclamation ravie et resserra son étreinte. Il se pencha, posa ses lèvres sur les siennes.

- Tu es une vraie femme d'affaires, chuchota-t-il avant de l'embrasser avec ardeur.

- Je ne veux pas te donner l'occasion de changer d'avis, répondit-elle sur le même ton.

152

Elle lui passa les bras autour du cou, posa sa joue contre la sienne.

- Tu pourras toujours m'offrir les fleurs et l'éclairage tamisé quand nous serons mariés.

- Marché conclu, Duchesse. Tu vas devenir ma femme avant même de réaliser quels risques tu prends. Certaines personnes pourraient te dire que j'ai quelques défauts - par exemple, je me mets en colère de temps à autre.

Lana haussa les sourcils, incrédule.

- Vraiment? J'aurais pourtant juré que tu étais l'individu le plus paisible que je connaisse... Par contre, ajouta-t-elle en jouant avec le bouton de son col de chemise, j'ai un aveu à te faire, moi aussi. Je suis de nature très jalouse. C'est quelque chose que je n'arrive pas à contrôler. Par exemple, si je voyais une autre femme danser le *houla* spécialement pour toi, il se pourrait que je la précipite dans le vide du haut de la falaise la plus proche.

Dylan prit son visage entre ses mains, la contempla avec un petit sourire plein d'orgueil.

- Tu en serais capable? Alors, dès notre retour, nous allons demander à Miri de t'enseigner les secrets du *houla*. Ainsi, tu ne craindras pas la compétition.

- Je suis sûre que j'apprendrai vite, affirma Lana en se haussant sur la pointe des pieds afin de l'attirer contre elle. Mais pour le moment, j'ai des tas d'autres choses à apprendre. Embrasse-moi encore !